CANNIBAL HOLOCAUST EN DVD ! RUGGERO DEODATO EN INTERVIEW !

MAD MOVIES

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

BLUEBERRY L'AVENTURE INTÉRIEURE DE KOUNEN

BIG FISH
MON PÈRE, CE HÉROS

OPEN RANGE
COSTNER À VIF

PAYCHECK
LA COURSE À LA MÉMOIRE

L'HIRONDELLE D'OR
LE CHEF-D'ŒUVRE
24 CARATS DE KING HU

MANSON FAMILY
MASSACRE
CHEZ LES HIPPIES

DRACULA, FRANKENSTEIN, LE LOUP-GAROU...

VAN HELSING

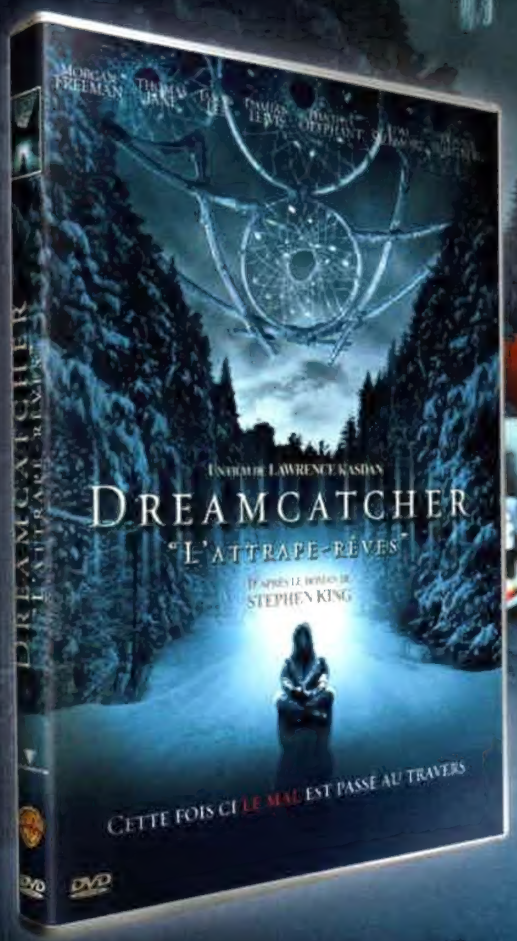
HUGH JACKMAN SEUL CONTRE TOUS !

LE DVD NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT
BELGIQUE : 13 € - SUISSE : 22FS

DREAMCATCHER

"L'ATTRAPE-RÊVES"

D'APRÈS LE ROMAN DE STEPHEN KING



ÊTES-VOUS PRÊT À AFFRONTER LE MAL ?

MORGAN FREEMAN DANS LE DERNIER FILM SIGNÉ STEPHEN KING.

DES BONUS À VOUS GLACER LE SANG !

- Interview de Stephen King.
- Une visite à la production.
- Documentaire sur les effets spéciaux.
- Scènes inédites.
- Fin alternative.
- Teaser - Bande annonce originale.

SORTIE EN DVD ET VHS
LE 28 JANVIER 2004

www.warnerbros.fr
www.warnerdvdclub.com

VILLAGE ROADSHOW PICTURES

Dreamcatcher © 2003 Village Roadshow Film (BVI) Limited. Tous droits réservés. © 2003 Warner Bros. Entertainment Inc., une compagnie Time Warner. Tous droits réservés.

À L'OUEST, DU NEUF !

CANNIBAL HOLOCAUST EN DVD ! RUGGERO DEODATO EN INTERVIEW !
MAD MOVIES
BLUEBERRY L'AVENTURE INTERIEURE DE KOUNEN
BIG FISH MON PÈRE, CE HÉROS
OPEN RANGE COSTNER À VIF
L'HIRONDELLE D'OR LE CHEF-D'ŒUVRE DE CARATE DE KING HU
MANSON FAMILY MASSACRE CHEZ LES HIPPIES
PAYCHECK LA COURSE À LA MÉMOIRE
DRACULA, FRANKENSTEIN, LE LOUP-GAROU...
VAN HELSING
HUGH JACKMAN SEUL CONTRE TOUS !

On nous annonce souvent que le western est un genre mort et enterré, mais force est de constater qu'il n'en est rien. Même si les productions se font beaucoup plus rares que par le passé, certains projets continuent de se monter aux quatre coins du globe, aux États-Unis comme en France, en Espagne (**800 balles** d'Alex de la Iglesia, qui sortira chez nous le 14 avril prochain) comme en Thaïlande (le superbe **Les Larmes du tigre noir**). D'ailleurs, les sorties de **Blueberry** et d'**Open Range** ne font que confirmer cette idée.

Que ce soit directement ou indirectement, le western a toujours tenu une place importante au sein du cinéma. Genre majeur chez les Américains, surtout depuis les années 50, puis en Europe et plus particulièrement en Italie dans les années 60 et 70, le western, qu'il soit traité de manière quasi-historique par les premiers ou plus volontiers considéré comme un simple divertissement chez les seconds, demeure dans les deux cas très populaire. Pour des metteurs en scène aussi talentueux que Raoul Walsh, John Ford, Howard Hawks, John Sturges, Robert Aldrich ou encore Sam Peckinpah, qui ont œuvré à maintes reprises dans le genre (pour ne pas dire qu'ils en avaient fait leur spécialité) et qui nous ont offert d'authentiques chefs-d'œuvre tels que **Vera Cruz, La Prisonnière du Désert, Rio Bravo, La Charge fantastique, L'Homme qui tua Liberty Valance, Rivière rouge, Les 7 mercenaires** ou encore **La Horde sauvage**, le western a toujours été l'occasion pour eux de revenir sur l'Histoire de leur jeune pays. En tant que genre fondateur de la cinématographie locale, le western américain s'est peu à peu imposé comme le pendant de notre bonne vieille tragédie grecque. Les Italiens, et plus précisément Sergio Leone, Sergio Sollima ou encore Sergio Corbucci, au travers de ce qu'on appelle communément le western spaghetti, ont eu la bonne idée de revisiter l'Ouest mythique en le rapprochant de manière encore plus directe des tragédies antiques. Des films comme **Le Bon, la brute et le truand, Django** ou **Navajo Joe** utilisent alors un contexte historique pour finalement aboutir à du pur cinéma d'exploitation, voire même un authentique cinéma de fusion. Et on compte ici autant de chefs-d'œuvre qu'Outre-Atlantique. En Italie, le genre sous sa forme la plus pure disparaît à la fin des années 70 pour renaître de ses cendres quelques années plus tard sous la forme de westerns urbains et futuristes à la **Mad Max**.

Aujourd'hui, la relève semble assurée. Clint Eastwood et Kevin Costner, en dignes héritiers de John Ford, s'y attachent régulièrement avec brio (**Pale Rider** et **Impitoyable** pour le premier, **Danse avec les loups** et **Open Range** pour le second) et certains réalisateurs n'hésitent pas à appliquer les mécanismes du western à chacun de leur film (John Carpenter surtout, mais aussi le bisseux Albert Pyun). Et pour une fois, la France n'est pas non plus en reste puisque débarque actuellement le très attendu **Blueberry** de Jan Kounen. Un film assez ésotérique qui rend un vibrant hommage au **El Topo** de Jodorowski et qui tente quelque peu de renouveler le genre. En attendant **Dark Guns**, le prochain film très prometteur d'Eric Valette (**Maléfique**). Comme quoi, le western n'est pas encore mort, n'en déplaise aux fossoyeurs qui voudraient le voir enterré à chaque nouvelle incursion dans le genre. Allez, rendez-vous le mois prochain, blood'n guts !

Damien GRANGER

MAD MOVIES

Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com)
Secrétaire de rédaction : Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com) **Rédacteurs pour ce numéro :** Frédéric Ambroisine, Fathi Beddiar, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, Cédric Delelée, Stéphane Derderian, David Doukhan, Julien Dupuy, Cyrille Giraud, Mael Le Mée, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Bertrand Rougier, Stéphane Rousseau, Julien Sévéon, Marc Toullec
Correspondant aux Etats-Unis : Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Photogravure :** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Mélanie Alves De Sousa, AS Communication, Yves Barast, Nadine de Barros, BCG, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Eric Bufkens, Michel Burstein, Agence Cat's, Celestial Pictures, Carole Chomand, Pascal Colinet, Sandra Cornevaux, Anne Crozat, Ruggero Deodato, Brigitte De Zelicourt, Dream Entertainment, Fausto Fasulo, Marie Laure de Freschevilie, François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, Emmanuelle Klein, Christophe L., Cédric Landemaine, Anne Lara, Frédéric LeBihan, Henri Lenique, Etienne Lerbret, Olivia Malka, Sophie Martins, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Murielle Montclair, Thien Nguyen, Christelle Pavard, Christopher Robba, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Gilles Sebbah, Brigitte Semler, Jean-Pierre Vasseur, Jean-Pierre Vincent, Shannon Wilson, Emmanuelle Zinggeler.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **Death Race 2000** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,00 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité.

Imprimé en France/Printed in France

SOMMAIRE 161

Manson Family

Blueberry

Big Fish

Paycheck

L'Hirondelle d'or

36 BLUEBERRY - L'EXPÉRIENCE SECRÈTE

Le retour de Jan Kounen, presque sept ans après **Dobermann**, ça ne se rate pas. Le petit Stéphane livre ses impressions sur le film, pas forcément abouti mais tellement cueilli sur le principe, et part tailler bavette avec le réalisateur tout en assistant (à moins que ce ne soit l'inverse !) Julien Pedro Dupuy, notre Mexicain préféré, dans ses propos rapportés des excellents story-boardeurs Stan et Vince. Et tout ça pendant la dernière semaine de bouclage, trop fort ces Mad-mens !

42 BIG FISH

Ce mois-ci pour Moïssakis, c'est déboulonnage d'idôles ! Après Alain Chabat et (de manière toute relative) Jan Kounen, le voilà qui s'attaque à Tim Burton ! Grosse déception que ce **Big Fish** donc, film propre sur lui et véritable virage thématique à 180° (bon OK, 170°) pour le réalisateur. Et pourtant, Stéphane avait adoré **La Planète des singes** (on le rappelle, juste histoire que vous prépariez votre stock de tomates)...

46 PAYCHECK

Yannick Dahan écrit ses textes et se fait effacer la mémoire à la weed tout de suite après (exemple : il a mis 5/6 à **Mystic River**, alors qu'en fait, il voulait mettre 6/6, ce nain !). Le critique idéal pour le **Paycheck** de John Woo en somme, et d'ailleurs, si vous le croisez un jour, rappelez-lui quand même qu'il aime le film !

50 OPEN RANGE

Le retour de Kevin Costner, le retour (avec **Blueberry**) du western et le retour du Cédric Delélée à la prose lyrique et emphatique, c'est quand même trois bonnes raisons de fêter la sortie de **Open Range**, non ? Aussi attiré par le bucolique que par les règlements de comptes à la pétoire, le petit Cédric nous tire une ôde à son pote Kevin comme vous en avez pas vu depuis votre dernière rédaction en 6ème ! 20/20, Cédric !

54 L'HIRONDELLE D'OR

Après le succès d'un **Hero** qui doit beaucoup au maître, Wild Side nous sort le **Come Drink with Me** de King Hu (sous le titre français **L'Hirondelle d'or** donc), comme une première offensive de ce qui risque d'être l'année Shaw Brothers pour le distributeur. Sévéon, qui ne boit que des laits-fraise, ressent pourtant l'ivresse de ce film et nous communique son plaisir tandis que Frédéric Ambroisine a eu la chance d'interviewer l'actrice Cheng Pei-Pei, qui a accepté de faire un petit retour sur sa carrière.

26 VAN HELSING

« Ah tiens, ils font un film sur San Helving ? Mais j'ai des trucs à balancer sur ce gros bâtard là, filez-moi le texte, je m'en occupe, il va ramasser ! ». D'ordinaire plus calme et réservé, le père Bustillo se lâche d'un seul coup lorsqu'il s'agit de cartonner un collaborateur. On lui a expliqué que, non, c'est plutôt un film sur Van, chasseur de vampires qui, suite à la promotion accordée par Stephen Sommers, se retrouve à cartonner les autres monstres de la Universal. Bon, ceci dit, ça lui va tout autant...

32 MANSON FAMILY

Après ses remarqués **Deadbeat at Dawn**, **Roadkill** et **My Sweet Satan** (ce dernier étant sortis chez l'éditeur Haxan), Jim Van Bebber récidive dans le « shocking-movie » avec **Manson Family**, biographie des célèbres tarés qui ont défrayé la chronique à la fin des années 60. Orienté gore et cul à souhait (ça, Marc Toullec aime bien !), le film avait forcément sa place dans nos colonnes, non ?

60 INTERVIEW CARRIÈRE RUGGERO DEODATO

L'homme de **Cannibal Holocaust** face à Fathi-MD-Beddiar, c'est pas tous les jours facile à suivre, mais c'est enrichissant, on ne va pas prétendre le contraire ! Le résultat ? Une interview carrière orchestrée autour d'un bon petit gueuleton arrosé au chianti !

94 FILM DÉCRYPTÉ : CANNIBAL HOLOCAUST

Et comme on a de la suite dans les idées, le film décrypté du mois, c'est... (roulements de tambours, lancer de cotillons) **CANNIBAL HOLOCAUST** !!! Oui, on sait, on est trop puissants, et en plus, pour faire encore plus prévisible (mais indispensable oh !), on colle l'ami Derderian dessus, juste le plus gros fan de bisseries italiennes au monde. Ne nous remerciez pas, c'est naturel...

RUBRIQUES

3 Édito
6 Courrier des lecteurs
8 Notules lunaires
12 Notules asiatiques
14 Festival
16 Dans les griffes du cinéphage
22 Avis chiffrés
23 Abonnement
67 Mad'gazine
89 Fantastic Guide
98 Petites annonces

RÉVÈLE LE DÉMON QUI EST EN TOI !

LEGACY OF KAIN
DEFIANCE

WWW.LEGACYOFKAIN.COM

L'APOTHÉOSE DE LA SÉRIE SOUL REAVER RÉUNIT POUR LA PREMIÈRE FOIS RAZIEL, LE DÉVOREUR D'ÂMES ET KAIN, LE VAMPIRE SANGUINAIRE, SON RIVAL LÉGENDAIRE ! MAIS UN SEUL DE NOS HÉROS SURVIVRA...

EXPLOREZ LE MONDE SPECTRAL

BUVEZ LE SANG POUR SURVIVRE

UTILISEZ VOS POUVOIRS DE TÉLÉKINÉSIE

ENCHAÎNEZ DES COMBOS RAVAGEURS

16+
www.pegi.info

PlayStation 2 XBOX PC CD-ROM eidos

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

UNE RUBRIQUE COURRIER ASSEZ VARIÉE CE MOIS-CI AVEC RETOUR SUR LE SEIGNEUR DES ANNEAUX ET SUR KILL BILL, AINSI QUE DEUX LETTRES QUI NOUS ADRESSENT RESPECTIVEMENT DES LOUANGES (CONTINUEZ, ON ADORE ÇA !) ET DES CRITIQUES (CONTINUEZ, ON ADORE ÇA AUSSI !). POUR LE MOIS PROCHAIN, ON ATTEND AVEC IMPATIENCE VOS SENTIMENTS SUR L'OVNI DU MOIS, LE BLUEBERRY DE JAN KOUNEN, QUI VA SANS DOUTE CRÉER UN DÉBAT TRÈS RICHE AU SEIN DES AMATEURS DE WESTERN. ALLEZ, À VOS PLUMES !

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

VIVA ITALIA !

Mille merci à Mad Movies ainsi qu'à Fathi Beddiar pour ces fantastiques interviews carrières consacrées aux maîtres réalisateurs du cinéma bis italien (Sergio Sollima, Sergio Martino, Enzo G. Castellari). On se régale vraiment avec ces multitudes d'informations et d'anecdoctes liées aux tournages de leurs films. J'ai découvert la richesse des films du cinéma bis italien dans les salles obscures de Casablanca (Maroc) dans les années 70. La qualité première de ces films était le divertissement (et c'est ce qu'on recherchait à l'époque). Côté acteurs, les grandes vedettes de ces années là étaient incontestablement Franco Nero, Giuliano Gemma et Tomas Milian.
Je serais heureux que Mad continue sur cette voie et nous propose d'autres interviews de réalisateurs comme Umberto Lenzi ou Stelvio Massi et d'acteurs comme Giuliano Gemma ou George Hilton. Merci aussi de ne pas oublier de rendre hommage (même une page) à des réalisateurs ou acteurs décédés (hélas) depuis longtemps (Michele Lupo, Sergio Corbucci, Bruno Corbucci, Maurizio Merli, Romano Puppo...).

Karim-Pierre Bahechar (Genève)

Cher Karim-Pierre,
Merci pour tes compliments. On a transmis à Fathi, qui du coup a poussé une gueulante : « Vous voyez que ça intéresse les lecteurs ! J'en ai marre que mes interviews soient coupées ! Désormais, je veux 20 pages par numéro ! ».
Oui, oui Fathi, on va voir ce qu'on peut faire...

DÉBATTONS...

1) Je vous écris pour passer un coup de gueule : je trouve que Mad Movies consacre trop de pages à des séries Z (des daubes) dont tout le monde se contrefout. Tout ça au détriment de films de meilleures qualités (séries B ou autres).
2) Vous parlez souvent de Carpenter, McTiernan, Joe Dante ou Renny Harlin. C'est vrai qu'ils ont fait des films cultes et ce n'est pas moi qui vais vous contredire. Mais quid de Russel Mulcahy (**Highlander**) ?
Il a quand même fait de bons films : **Résurrection** (série B à la **Seven**), **Blue Ice**, **The Shadow** ou **Ricochet**. Comme bon nombre de réals, il en a fait de moins bons : **Talos la momie** ou **Highlander 2**.
Je me demande pourquoi Mulcahy ne vous intéresse plus, alors que des tâcherons comme DeCoteau ou Wynorski trouvent grâce à vos yeux.
3) J'adore Joe Dante mais ce n'est pas aves les **Looney Tunes** qu'il fera son grand retour. Quand je revois ses anciens films, **Piranhas**, **Gremlins** ou **L'Aventure intérieure**, je me dis que le système américain gâche beaucoup de talents, que ce soit au niveau des réals comme des acteurs.
4) McTiernan, après le pas terrible **Rollerball**, m'a agréablement surpris avec le très bon **Basic** (série B), comme Friedkin avec **Traqué**. Je regrette Impact, comme beaucoup de vos lecteurs.
5) Que deviennent Louis Morneau, Anthony Hickox, Deran Sarafian, qui sont d'excellents réalisateurs de série B, tout comme Stuart Gordon ? Parlez-nous un peu d'eux, s'il vous plaît.

Franck (Grenoble)

Cher Franck,
1) D'abord, le Z, désolé mais y'en a que ça fait bien marrer. Et ensuite, désolé encore, mais le B n'est pas absent de nos colonnes, bien au contraire, ni même de notre collection DVD, si justement intitulée « le meilleur des B Movies ».
2) En ce qui concerne Mulcahy, les films du monsieur nous font hurler de rire (le jouissivement ridicule **Ricochet***) ou bien nous font profondément ronfler (des nullités du genre* **Blue Ice***).*
À côté, un gars comme Wynorski a l'avantage de nous faire marrer et de ne jamais se la péter plus haut que son cul. Wynorski fait du Z et il le sait.
Mulcahy, lui, se la joue David Fincher du pauvre et ça fait pitié.
3) Le système américain, le système américain... Et le système français, qu'est-ce qu'il fait pour le cinéma, hein ? Allons, pas de raccourcis faciles, d'autant que le magnifique **Panic sur Florida Beach** *n'est pas si vieux que ça.*
Le père Dante a encore des cartes dans sa manche...
4) Tu regrettes peut-être Impact mais bon, en même temps, les deux films que tu cites ont été largement traités dans le mag. Non ?
5) Désolé mais les réalisateurs que tu cites sont régulièrement chroniqués dans ces pages, que ce soit dans les Notules, dans le cahier DVD ou ailleurs.
Bref, mon cher Franck, tu as tout faux mais ne t'inquiètes pas, on t'aime quand même. Allez, sans rancune...

LE COURONNEMENT DE JACKSON

Bonjour, Terriens du Milieu.
La salle s'éteint, le logo New Line apparaît. Impatience de fou.
Un petit lac paradisiaque où deux hobbits pêchent tranquillement, puis c'est la chute dans l'eau, la découverte de l'anneau, l'histoire de Gollum... Voici qu'en quelques scènes (quel montage !), nous voilà revenus en Terre du Milieu, que nous avions quitté quelques 12 mois plus tôt.
Et Jackson, de manière incroyable, inconcevable, jouissive, nous fait rentrer à 100 000 km/heure dans son monde, car si Tolkien a eu le génie d'écrire, de décrire, d'inventer *Le Seigneur des anneaux*, Jackson a eu celui de le filmer comme si cela avait toujours existé et de nous le faire vivre de l'intérieur. Car malgré les compromis qu'exige cette production, on sent à chaque image, chaque plan, les tripes du metteur en scène. Les critiques de Mad et du site Mad sont très justes et exactes. Comment faire plus parfait que ces jeux d'acteurs si intelligents, fins, non surjoués (le *« Pour Frodon ! »* d'Aragorn est un sublime exemple), ces plans infernaux surgies d'une vision inimaginable, ces tableaux merveilleux enrichis de décors qui à eux seuls donnent, créent des émotions intenses, comme si un petit provincial visitait la grande muraille de Chine. Des dialogues superbement rythmés et écrits (ma réplique préférée, Gimli : *« Une mort assurée, peu de chances de succès... Qu'attendons-nous ?! »*)
Sans parler des effets spéciaux, tous là, réunis pour nous, toutes les techniques associées entre elles, des plus anciennes aux plus modernes, le tout dans une osmose qui n'existait auparavant que dans les animés.
Car, il faut bien l'admettre, Peter Jackson vient de tourner une page dans l'histoire du cinéma fantastique. Nous avons une chance incroyable de pouvoir assister à cela, comme nos parents et grands-parents ont vécu les frères Lumière, le cinéma parlant, puis la couleur, Hollywood et son cinémascope. Comme les Elfes et les Hobbits assistent au règne des hommes, nous assistons au règne du cinéma fantastique et nous découvrons son roi : Peter Jackson.
Pour moi (c'est peut-être personnel, mais c'est mon impression), le cinéma fantastique (j'ai acheté mon premier Mad Movies quand **Star Wars** est sorti, j'avais 15 ans) est sorti de son côté amateur (que je ne renie pas du tout et que j'adore) avec le film de Lucas. Il avait grandi d'un coup et il était en croissance depuis, ce cinéma qui veut nous amener plus loin, plus haut que les autres genres.
Aujourd'hui, il est adulte, je n'ai jamais vécu une telle révolution cinématographique : le cinéma

fantastique ne balbutiera, ne tremblera plus jamais sur ses bases car Peter Jackson a construit les fondations les plus solides qui aient jamais existé.
Encore pantois et bien à vous.

Philippe

PS : les petits reproches sont secondaires mais il y en a…
1) Elijah Wood est bon mais son rire et son sourire sonnent souvent un peu faux.
2) Le générique de fin n'est pas juste pour les acteurs, dans l'ordre : Elijah Wood (d'accord), Ian McKellen (encore d'accord), Liv Tyler (bizarre, j'aurai vu Viggo ou Sean, pas vous ?).

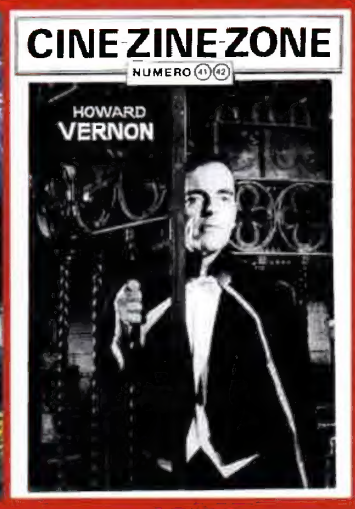
Cher Philippe,
Filmer l'univers de Tolkien comme si celui-ci avait toujours existé et nous le faire ressentir intimement, c'est exactement le projet dantesque et abouti de Jackson. Tu ne pouvais pas trouver meilleure définition pour résumer (et Dieu sait si c'est difficile) le pari énorme que constituait la trilogie (par contre, essaie d'écrire de manière un peu plus cohérente et moins hâchée, ta lettre ne fut pas facile à décrypter, mon gars).

FAN DE BILL

Cher Mad,
Je sais que le prochain numéro du courrier des lecteurs sera consacré à **LOTR** mais cette critique s'adresse à vous. Je ne comprends toujours pas votre désinvolture à propos de **Kill Bill**. OK, vous avez tous mis 5 ou 6 (quoique j'ai vu un 4…) et je comprends votre parti pris génial de 12 pages sur **Hellboy** (ça c'est fort !). Mais connaissant vos références, vos hommages (celui sur Charles Bronson est remarquable), pourquoi ne consacrer que quelques pages à **Kill Bill** sur lequel il y a tant à dire ? Et je vous avoue être déçu que dans le dernier numéro, il n'y ait même pas une page ou deux sur les chorégraphies ou les effets cablés de combats de **Kill Bill**. Snif ! Sachez que ce film que j'ai vu 15 fois (et ça va augmenter) compte beaucoup pour moi et que c'est le film de l'année devant **Zaitochi**. Désolé pour **LOTR**, qui est troisième.

Big Daddy Mars (Nantes)

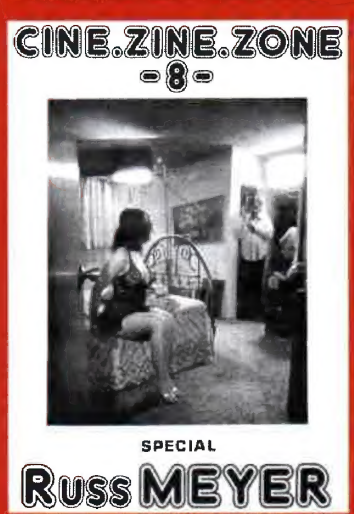
Cher Big Daddy Mars,
Ne t'inquiète pas, les influences diverses et variées, les hommages et les références que l'on trouve dans le film de Tarantino, ainsi que les effets spéciaux, seront traités dans un article de fond lors de la sortie du **Volume 2**. *Cela nous semblait plus cohérent de faire le bilan après vision du film entier.*



PIERRE CHARLES - REQUIEM POUR UN BISSEUX

Cruelle ironie du sort. Alors que le jour de Noël est célébré comme Fête de la Nativité, le destin a crû bon de nous retirer l'une des figures les plus emblématiques de la presse consacrée au cinéma populaire. En effet, le 25 décembre dernier, le Cinéma Bis a perdu son plus prolifique et ardent défenseur. Pierre Charles, qui, pendant plus de vingt-cinq ans, a permis une meilleure connaissance de tout un pan du cinéma populaire italien en France par l'intermédiaire de Cine Zine Zone, nous a quitté. C'est donc une page de l'histoire du fandom français qui vient de se tourner.
Grand collectionneur de « fumetti » et de ciné-romans, éditeur du Fulmar (fanzine sur la littérature fantastique), puis de Cine Zine Zone, rédacteur en chef de Ciné-Choc (un magazine mêlant avec beaucoup d'aplomb cinéma fantastique et érotique, et qui sera interdit à l'affichage), Pierre avait voué sa vie entière à la culture populaire, cinéma comme bandes-dessinées. Pour preuve, il publia des numéros spéciaux sur des adaptations cinématographiques de personnages de BD tels Diabolik ou Satanik.
Depuis 1978 jusqu'à la brutale disparition de son éditeur, Cine Zine Zone, le doyen de tous les fanzines français, a permis au néophyte ainsi qu'au plus exigeant érudit de faire connaissance avec les réalisateurs, les stars et starlettes d'un cinéma riche de genres hétéroclites : peplum, fantastique, super-héros, érotisme, western, gore, krimi, etc. Bien que beaucoup regroupent ces genres sous le nom générique de Cinéma bis, Pierre usa toujours de l'appellation de cinéma populaire, terme finalement moins restrictif, moins à la mode et peut-être moins méprisant.
Depuis quelques années, il préféra les numéros thématiques, offrant ainsi des études particulièrement documentées sur des personnalités incontournables de ce cinéma qu'on ne cesse aujourd'hui d'ennoblir. Il publia ainsi la première étude en France sur Russ Meyer (écrite par Jean-Pierre Jackson). Parmi les 136 numéros officiellement parus, citons quelques titres de gloire : spécial Jess Franco (n°15), Steve Reeves (n° 36/37), Howard Vernon (n° 41/42), Spécial Barbarella (n° 43/44), Victor Buono/Reggie Nalder (n° 60), Eddie Constantine (n° 76) et l'épouvante italienne en cinq volumes.
Mais ce qui fit aussi la gloire de son éditeur fut l'impressionnante collection de pavés de presse qui agrémenta chaque numéro, faisant de Cine Zine Zone, en plus d'un sérieux outil de référence, un régal pour les yeux, qu'on fut nostalgique ou pas de cet art auquel Pierre consacra un numéro entier.
Aujourd'hui, le cinéma bis est en deuil. Mais pas seulement le genre lui-même. Tous ceux qui ont participé de près ou de loin à cette aventure passionnante et passionnée ressentent désormais le manque de cet homme qui ne fit jamais parler de lui autrement que par son travail chevronné dans le domaine qui nous intéresse. Ce grand collectionneur mettait un soin tout particulier dans l'élaboration de la maquette de son enfant chéri. Chaque numéro était fait avec le même sérieux et bien sûr la même passion.
Collaborateur à Cine Zine Zone à partir de 1989, je me souviendrais toujours de ces samedi soirs que j'ai passés, durant trois années de suite, dans les restaurants indiens de Strasbourg Saint-Denis et plus précisément ceux du Passage Brady. Détail amusant, Pierre prenait invariablement, qu'il pleuve ou qu'il vente, été comme hiver, un Chicken Biriyanni ! Parfois nous nous retrouvions à huit ou dix personnes autour d'une table, preuve du talent fédérateur du regretté éditeur.
Pierre Charles nous a donc quitté sans fanfare ni trompettes. Gageons qu'il a préféré laisser son lectorat au profit des valeureux héros de l'Antiquité et de toutes les jolies victimes qui ne cessaient de hurler tout au long des films d'épouvante gothiques du cinéma italien.

Stéphane DERDERIAN



PEPLUM
THE SCREEN UNCHAINS THE FURIES...THE LUSTS...
THE FLAMING DEATH OF A BARBARIC ERA!
REVOLT OF THE SLAVES
in COLOR
FLEMING JEFFRIES MORENO CERVI RIVELLES GUIDA

BLADE : TRINITY
BLADE CONTRE DRACULA !

Sous ce sous-titre énigmatique se cache la troisième (et dernière) aventure de Blade, le légendaire démastiqueur de vampires de la Marvel. Toujours écrit par David S. Goyer, **Blade : Trinity**, prévu pour une sortie US en août, met notre chasseur préféré en péril, lorsque la Nation vampirique décide de lui tendre un piège en le faisant accuser à tort d'une série de meurtres. Au cœur de la tourmente, celui-ci doit donc s'associer avec les Nightstalkers, un groupe de chasseurs de vampires humains dirigé par le jeune et déjà légendaire Hannibal King. Abigail, la fille de Whistler, se joint également à la bataille, bataille qui va les mener à l'affrontement ultime contre Dracula !

Il s'agit ici d'un pitch de remplacement, l'idée de base de Goyer, à la sortie du second volet, étant de plonger Blade 20 ans dans le futur, dans un monde apocalyptique régi par les vampires. Se joignent au casting de cet ultime volet, aux cotés de Wesley Snipes et Kris Kristofferson, la craquante Jessica Biel (récemment vue, et souvent de derrière et en contre-plongée, dans le remake de **Massacre à la tronçonneuse**) dans le rôle d'Abigail, Ryan Reynolds (Van Wilder), la reine du cinoche indépendant Parker Posey (plus connue dans ses pages pour son apparition fugace dans **Scream 3**) et Dominic Purcell (**Equilibrium**) dans le rôle de Dracula. Et cette fois-ci, c'est Goyer lui-même, déjà bien occupé par l'écriture du **Batman : Intimidation** de Christopher Nolan, qui se charge de compter les points, tranquillement installé derrière sa caméra au poste de réalisateur. Sachant qu'il a l'insigne honneur de passer juste derrière Guillermo Del Toro et que son seul titre de gloire en ce domaine relève du drame un peu poussif (**ZigZag**), on lui souhaite bien du courage pour soutenir la même cadence infernale !

Stéphane MOÏSSAKIS

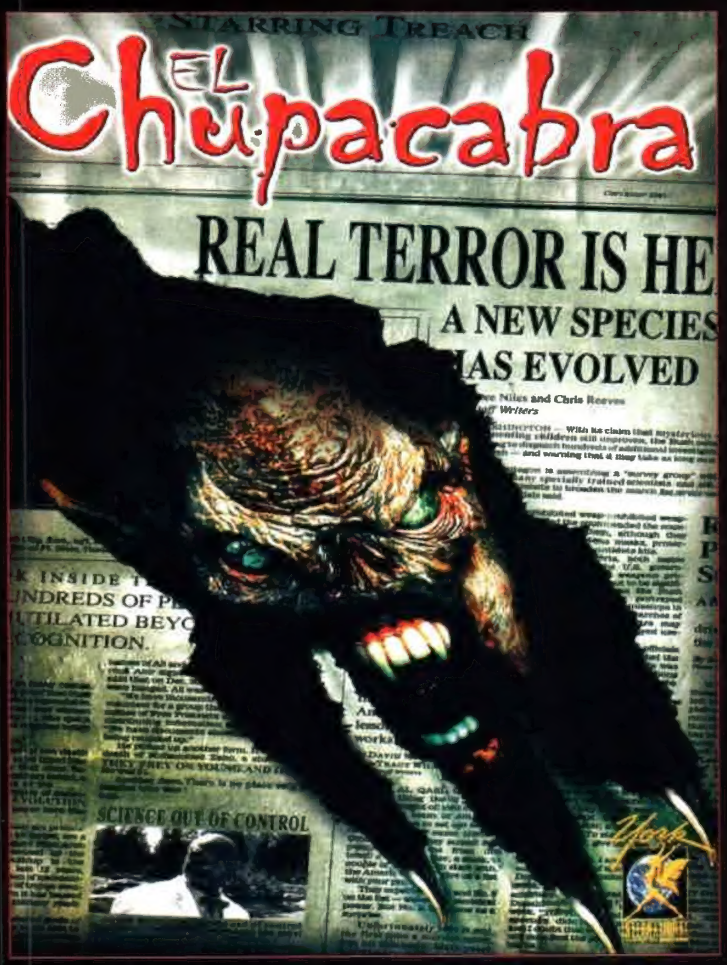
NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

■ Personne ne croit plus en Tobe Hooper (malgré le très sympathique **The Mangler**), mais lui persiste à être confiant en l'avenir de sa carrière puisqu'à peine sorti du tournage de **Toolbox Murders**, on le retrouve déjà derrière la caméra pour Brew, où il retrouve Brad Dourif après **Combustion spontanée** et débauche Amanda Plummer (**Darkness**), Bill Moseley (**Massacre à la tronçonneuse 2**) et Nick Carter (du groupe des Backstreet Boys). Un jeune homme hérite d'une fabrique de bière décrépite tenue par sa vieille tante. Il entreprend de la remettre à neuf pour la vendre, jusqu'à ce que les fantômes de sa famille, toujours d'attaque grâce à une fontaine de jouvence dont jaillit du sang humain, manifestent leur mécontentement. Et ils sont très motivés à l'idée de s'abreuver d'adultes en pleine santé, n'ayant eu droit depuis deux siècles qu'au sang versé par les camés et les clodos qui ont eu la mauvaise idée de squatter les lieux. Apparemment, bosser pour Spielberg sur la série ***Disparition*** n'a pas entamé le goût de Hooper pour l'horreur macabre.

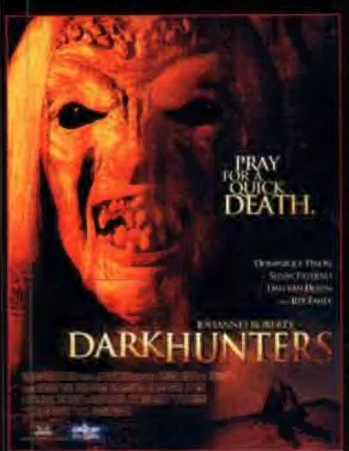
■ Après avoir officié comme armurier, artificier et responsable des effets spéciaux sur plus de 300 séries B, Mike Tristano s'est lancé dans le Z pour réaliser une dizaine de productions (**The Summoned**, **Dark Nova**...). Et ça lui plaît bien puisqu'on le retrouve sur Cannibal Taboo, où un explorateur ramène une jeune orpheline d'Afrique. Il en profite pour la sauter et, du coup, contracte un virus qui le rend invalide: il ne bande plus. Catastrophée par l'absence du membre viril de son bienfaiteur, la belle repart chez les gorilles pour y trouver l'antidote nécessaire à ses galipettes. Sinon, il y a des cannibales et des lesbiennes méchamment bien foutues (comme Ashlie Rhey et Regina Russell), donc ça doit être bien.

■ Leader du groupe de rap US Naughty by Nature et déjà vu dans **Love and a Bullet**, Anthony « Treach » Criss est en tête d'affiche de El Chupacabra, co-réalisé par Paul Wynne (**Tail Sting**) et son scénariste Brennon Jones. Il y tient le rôle d'un scientifique (on ne rit pas) qui charge un flingueur de traquer

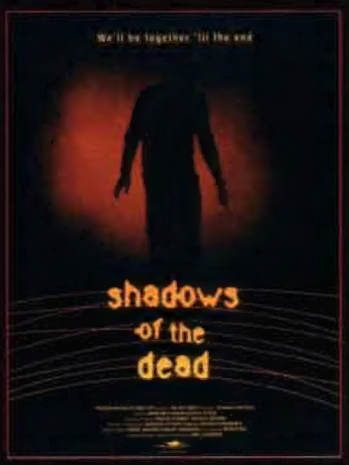


une créature légendaire et vorace, le Chupacabra (un machin avec des poils et des dents). Face à lui, un spécialiste animalier (un gardien de zoo, quoi) et une chercheuse (qui cherche, donc). Ils ont du boulot puisque la chose velue, capturée en pleine cambrousse, s'est échappée et cavale en grognant dans les rues de la ville (un peu comme Arnaud Bordas).

■ Dominique Pinon est en passe de devenir un habitué des séries Z US, puisque, après **Hellbreeder**, on le retrouve dans **Darkhunters**. Logique car le film a été produit par la même équipe (Mark **Commando** Lester distribue via American World Pictures, Carlton Pictures produit et Johannes Roberts réalise). La trogne chère à Jeunet y joue Charlie, un gars qui est mort mais qui se déplace comme vous et moi *(San, avec toute la bière que tu t'envoies, s'il se déplace comme toi, ça doit pas être bien joli à voir… – ndlr)*. Sa femme ne peut pas le voir, mais il est en permanence suivi par des chats et traqué par des goules. Seuls un détective (Jeff Fahey, dire qu'il a tourné pour Clint celui-là !) et une psy sont à même de l'aider à échapper aux monstres qui convoitent son âme. Ça t'apprendra à avoir joué dans **Alien Resurrection**, tiens !



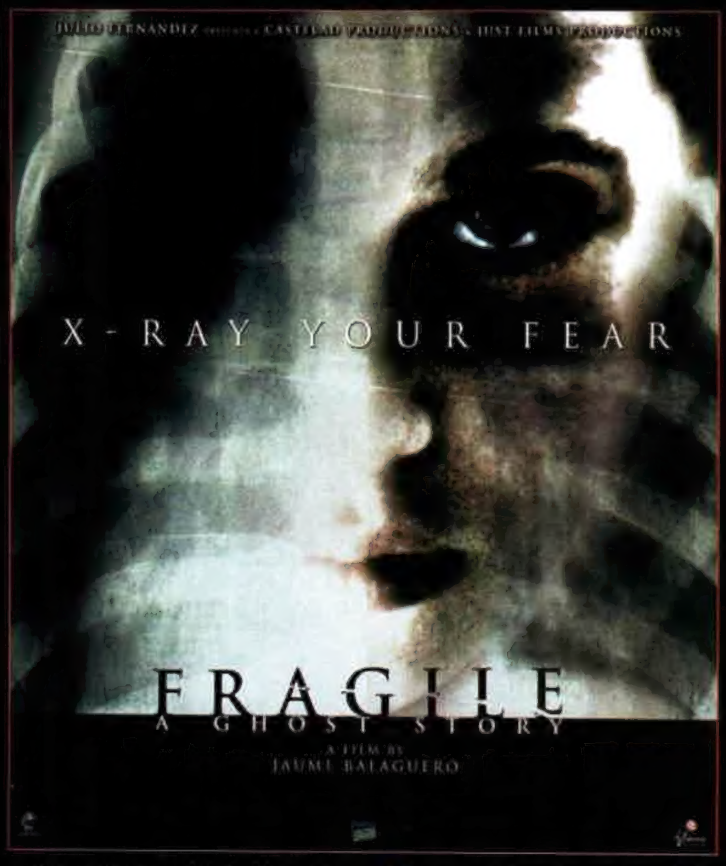
■ Réalisé par Carl Lindbergh (sais pas qui c'est), **Shadows of the Dead**, avec Jonathan Flanigan et Beverly Hinds (sais pas non plus), nous entraîne dans les bois. Un jeune couple y découvre un cadavre qui leur refile une maladie tellement grave qu'ils sont obligés de se cacher dans une cabane qui passait par là. Et puis… C'est à peu près tout. Ils sont là-dedans tous les deux, en train



de crever, et doivent s'empêcher de tuer d'autres gens, seul moyen pour eux de survivre. Y'a intérêt à ce qu'ils sortent de temps en temps, parce que sinon, ça va être sacrément chiant, comme film !

■ Co-produit par Jeff Beach pour UFO, Dan Grodnick et Robert Snukal pour Regent, et Noble Henry (alias Jim Wynorski) pour Biohazard, **Deep Evil** nous procure l'immense joie de retrouver le rebelle Lorenzo Lamas, qui l'est toujours autant (à la masse). Emballé par Pat Williams, à qui l'on doit un épisode de ***Smallville***, le film remake **Aliens**, sauf que là, ça se passe dans un labo et pas dans l'espace (c'est moins cher). Un commando doit y affronter de gros asticots qui mutent : des pattes leur poussent, ils prennent du bide et crachent de l'acide. Mais Lorenzo, qui arbore un chouette bandana et un air constipé, va les faire tâter de son putain de gun !

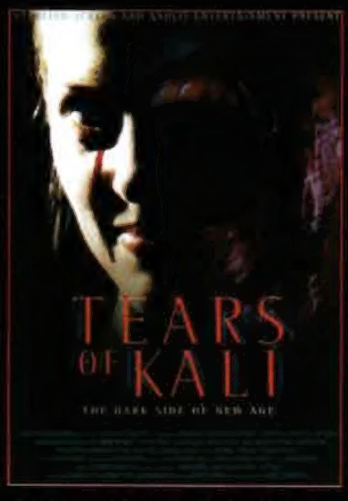
■ Un nouveau projet excitant et mystérieux pour Jaume Balaguero (**La Secte sans nom**, **Darkness**) : **Fragile**, qui se déroule sur l'île de Man, au large de l'Écosse. C'est là qu'est situé un hôpital pour enfants, que le gouvernement décide d'évacuer. Mais le motif invoqué, une détérioration de la structure du bâtiment, n'est qu'un leurre. Tandis que les hélicos prévus pour transporter les patients sur la côte sont cloués au sol par des trombes d'eau, plusieurs gosses sont victimes de fractures osseuses inexplicables, et leurs camarades sont terrorisés par la présence d'une petite fille inconnue qui rôde dans les couloirs. Car l'hôpital dissimule en ses murs un secret terrifiant… À signaler : Brian Yuzna n'est pas impliqué dans la production du



projet, puisque celui-ci, bien que toujours financé par son associé de Fantastic Factory, Julio Fernandez, est co-produit par Joan Ginard (**La Secte sans nom** justement). Rendez-vous est d'ores et déjà pris pour une preview mastoc dès qu'on a plus d'infos!

■ Comment transformer une belle légende comme celle du Cavalier sans tête en slasher à la con! The Hollow se situe dans la même ville que celle décrite par Tim Burton dans son superbe **Sleepy Hollow**, mais de nos jours. Des étudiants s'amusent à recréer l'histoire sur les lieux même de l'action, jusqu'à ce que le vrai Cavalier sans tête ressurgisse et décapite à tour de bras. Un descendant d'Ichabod Crane va donc se dresser face à lui. Casting sympa tout de même pour ce premier film de Kyle Newman: Kevin Zegers (**Détour mortel**), Kaley Cuoco (**Mr. Murder**), Joseph Mazzello (le mioche de **Jurassic Park**), Nick Carter (le minet des Backstreet Boys cité plus haut et qui fut par ailleurs figurant dans **Edward aux mains d'argent**), Judge Reinhold (le crétin du **Flic de Beverly Hills**) et ce bon vieux Stacy Keach (*Mike Hammer* et **Los Angeles 2013**).

■ Réalisé par le teuton Andreas Marschall (qui a dessiné pas mal de pochettes pour des groupes de hard et réalisé des clips), Tears of Kali

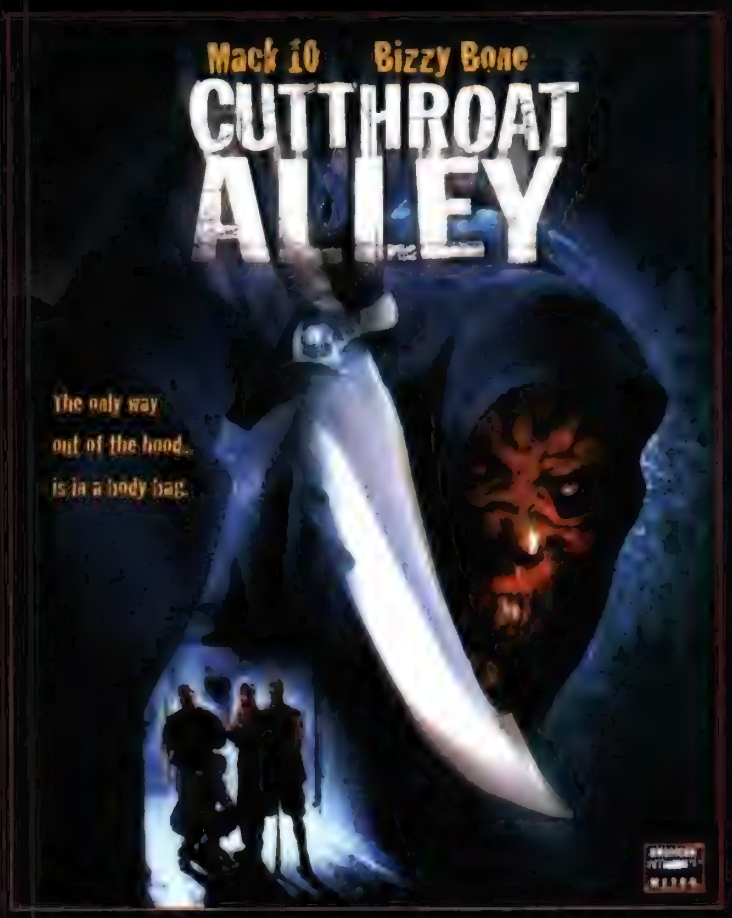


s'intéresse à la secte Taylor-Eriksson, dissoute en 1983. Objectif de cette communauté: redéfinir les limites du sexe et de la violence. Le film évoque trois cas où interviennent des thérapeutes, tous anciens membres de la secte. Et bien entendu, leurs patients vont être les victimes de leurs méthodes barbares, inspirées par une dévotion sans bornes à la déesse Kali. Ah, j'allais oublier! Taylor et Eriksson, à la base, ce sont des footballeurs anglais!...

■ Allez, encore des rappeurs qui font des films! (à croire que le rédac' chef le fait exprès pour me faire enrager!) Après **Hatchet Man**, l'ancien boss de PM Entertainment, George Shamieh, produit Cutthroat Alley par le biais de sa nouvelle boîte American Cinema International. Mack 10 (**Random**

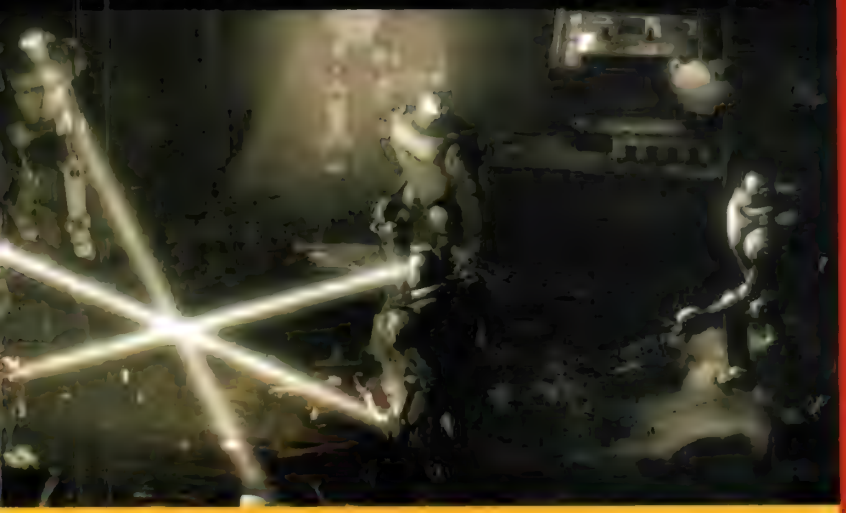
SKY CAPTAIN AND THE WORLD OF TOMORROW
C'ÉTAIT DEMAIN

New York, 1939. Polly Perkins (Gwyneth Paltrow), une pétillante journaliste, enquête sur les méfaits d'un savant fou qui cherche à dominer le monde par le biais d'une armada de machines volantes et de robots géants. Très vite, la résistance s'organise, menée par le Sky Captain (Jude Law), un héroïque aviateur accompagnée de sa collègue, le Capitaine Franky Cook (Angelina Jolie avec un bandeau sur l'œil!).
Film de science-fiction « art déco » aux résonances délicieusement rétro, **Sky Captain and the World of Tomorrow** devrait créer l'événement lors de sa sortie américaine le 11 juin prochain. Interprété également par Giovanni Ribisi (**Intuitions**, **Basic**) et Bai Ling (**The Crow**, **Wild Wild West**), produit en indépendant, entre autres, par Jude Law et sa femme Sadie Frost (actrice dans le **Dracula** de Coppola), ce film a la particularité d'être écrit et réalisé par le débutant Kerry Conran. Hier encore inconnu, ce talentueux programmateur n'a pas eu de mal à convaincre les producteurs d'allonger les biftons, ayant déjà créé pratiquement tous les plans de son film avec son ordinateur; il ne lui restait plus qu'à y intégrer les prises de vue réelles avec ses acteurs filmés sur fond bleu.
Les premières images de **Sky Captain** semblent en tout cas augurer d'un film esthétiquement très ambitieux bien qu'assez figé dans sa mise en images. En tout cas, ça risque fort de ne pas ressembler à un truc aussi mal foutu que, dans un registre similaire, le **Rocketeer** de Joe Johnston. Traversé de références graphiques à la science-fiction « old fashion » de Jules Verne, au **Metropolis** de Fritz Lang, à l'anime japonaise (avec robots géants tout droit sortis du **Château dans le ciel** de Miyazaki) et aux comics d'aventures de l'entre-deux guerres (comme le *Steve Canyon* de Milton Caniff), **Sky Captain** est en même temps un défi



Acts of Violence) et Bizzy Bone, déjà vu dans **Jacked**, précédent film du réal Timothy Wayne Folsome ici présent, en sont les vedettes. Ça cause d'un serial killer qui tue en série mais que ses proies se retournent contre lui et que le chasseur devient chassé. La musique est signée Daril S. Comme j'y connais rien, je le signale au cas où il serait connu par les amateurs de rap.

San HELVING



technique qui préfigure certains aspects du cinéma de demain. Le propos est donc d'arriver à faire du neuf avec du vieux (et non l'inverse, comme sait si bien le faire ce bon vieux George Lucas – c'était la petite diatribe anti-Lucas du mois, merci, fermez la parenthèse), et rien que pour ça, on attend avec intérêt ce **Sky Captain** qui risque de débarquer chez nous avant la fin de l'année.

Arnaud BORDAS

Flashes

● On démarre avec quelques comics news : **Hulk 2** semble bien mal parti. Gale Anne Hurd tient à le produire mais Universal ne veut pas en entendre parler ! Si ça se fait (et de toute façon sans Ang Lee ni Eric Bana), il se pourrait qu'on y retrouve David Duchovny ou Jeff Goldblum. Enfin, Warner cherche toujours son Superman et hésite encore entre Tom Welling (Clark Kent dans ***Smallville***) et Martin Henderson (le héros de **Torque**). Prenez votre temps les gars... Enfin, après que Nicolas Cage et Leo DiCaprio aient été envisagés, Tom Cruise a manifesté son vif intérêt pour le rôle de Tony Stark dans **Iron Man**. Ce qui bien sûr place le projet dans les priorités de la Marvel.

● Une fois que les problèmes de droits auront été réglés entre MGM et New Line et que **King Kong** aura été tourné, Peter Jackson pourrait réaliser **The Hobbit**, la préquelle du **Seigneur des anneaux**. C'est en tout cas ce que déclare Ian McKellen, qui y reprendrait le rôle de Gandalf.

● Puisqu'on est en Terre du Milieu, quelques mots de Viggo Mortensen, qu'on devrait retrouver avec une cape et une épée dans les aventures du Capitaine Alatriste, d'après les romans à la Dumas de Arturo Perez-Reverte. Agustin Dias Yanes (**Sans nouvelles de Dieu**) réalise. Ah, oui, là, déjà, c'est moins excitant !

● Les scénaristes de **Freddy contre Jason**, Mark Swift et Damian Shannon, s'attaquent à une adaptation du jeu vidéo **Spy Hunter**, nouveau projet du catcheur devenu acteur The Rock. Ça leur viendrait pas à l'idée d'écrire un script qui ne soit pas pompé sur quelque chose d'autre ?

● Mark Wahlberg rejoint Josh Hartnett au casting du **Dahlia noir**, que va tourner Brian De Palma d'après le roman de James Ellroy. Rappel : à l'origine, c'était envisagé avec Dennis Farina derrière la caméra de William Friedkin.

● James Cameron travaillerait sur un très gros film de SF, qui devrait être normalement filmé en 3D digitale haute définition. Encore un énième projet appelé à être enterré d'ici quelques jours ou bien LE projet tant attendu qui va marquer le retour de Iron Jim derrière la caméra ? Wait and see...

● C'est toujours le bordel sur le plateau de **Exorcist : The Beginning**, actuellement reshooté par Renny Harlin. L'acteur Gabriel Mann a été viré et remplacé par James d'Arcy (**Master and Commander**). Mais ils ont gardé Billy Crawford, les cons !

● Jonathan Mostow (**Terminator 3**) s'attaque à un remake de **Seconds**, le thriller de John Frankenheimer. Vu l'efficacité de ses autres films (**Breakdown** et **U-571**), on en attend beaucoup.

● Paul Verhoeven is back ! C'est en Allemagne, pour Constantin Film, qu'il va tourner **One Step Behind**, un thriller écrit par son vieux camarade Gerard Soeteman (**La Chair et le sang**, **Soldier of Orange**, **Le 4e homme**), d'après une série de bouquins signés Henning Mankel. Il y sera question d'un profiler traquant un serial-killer. On fait confiance à Popaul pour se lâcher grave sur un tel sujet !

● LA news du mois ! John Woo prépare activement un film de gangster musical situé dans l'Amérique glamour des années 20 (un projet qu'il porte en lui depuis quelques années déjà). Le scénario est pratiquement bouclé et le maître a déclaré : *« Il y aura beaucoup de danse et d'action, l'action pouvant s'avérer parfois très "dansée" et inversement, la danse pouvant parfois apparaître comme une véritable scène d'action. »*. À n'en pas douter, voilà une comédie musicale qui va certainement redonner une fraîcheur nouvelle à ce genre moribond et renvoyer dans les cordes les grosses bouses récentes que furent **Moulin rouge** (beeeerk !) et **Chicago** (Rrrrooon zzzzz...).

● Cédric Delelée va en manger son épée ! Après l'indisposition électorale d'Arnold, le projet **King Conan** prend décidément une mauvaise tournure puisque les frères Wachowski, qui devaient produire le film, viennent de quitter le navire.

● **Saw** s'annonce bien craspec puisqu'il raconte l'histoire d'un serial killer qui séquestre chez lui deux hommes dans le but de les torturer et de tester ainsi leur instinct de survie. Pour sa première réalisation, le jeune James Wan a bénéficié d'un casting fourni : Tobin Bell (vu dans le **Mort ou vif** de Sam Raimi et dans **Black Mask 2**), Cary Elwes (**Twister**), Monica Potter (**Le Masque de l'araignée**) et Danny Glover.

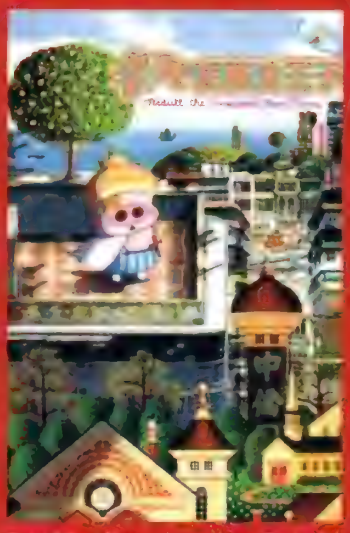
NOTULES ASIATIQUES

par Julien SÉVÉON

Des nouvelles d'un certain cochon, puis direction les Philippines et la Thaïlande où une tonne de films hauts en couleurs viennent de sortir. Beaucoup moins drôle, par contre, un petit papier pour rendre un dernier hommage à trois figures du cinéma hong-kongais qui nous ont quitté en décembre dernier.

■ Commençons par notre petit cochon préféré. Pas Porco rosso – qui est d'ailleurs un gros cochon et pas un petit – mais notre ami McDull, dont on évoque les nouvelles aventures depuis quelques numéros. Dans **McDull The Pineapple Bun Prince**, le gamin rose et ses copains de classe bénéficient de nouveaux cours pour les préparer le mieux possible au futur : « Prétendre parler anglais et prendre aimer comme futur carrière » (!). « Pipi c'était pour les débutants en maternelle » (!!)... La mère de McDull investit aussi en prévision d'un futur incertain. Mais le père de McDull, lui, ne s'intéresse pas au futur et s'est réfugié dans son propre passé et ses délicieux souvenirs de Pineapple Bun Prince.

Dans **McDull Wudang**, notre cochon se retrouve à Wudang, haut lieu légendaire de l'art martial chinois, pendant que sa mère part à Paris la



franchise d'un plat « Mrs. Peaceful Diet Hotpot Recipes ». McDull s'ennuie dans les montagnes, sans télé, sans air conditionné et sans ses amis. Il se met cependant au kung fu en vue d'une compétition martiale où les élèves de Bruce Lee, Jackie Chan, Yuen Woo-Ping et Jet Li seront aussi présents. Ailleurs, des archéologues découvrent une momie extrêmement lente (elle n'avance d'une seconde que tous les 365 jours!) inscrite dans un hôtesse passé par l'ancêtre de McDull. Un instrument qui va incontestablement servir au petit McDull dans son apprentissage du kungfu.

Ce sont les mêmes talents et les mêmes techniques que dans l'original **McDull** qui seront mis en œuvre dans ces deux suites. En attendez de voir débarquer (bientôt) la série télé sur les écrans français...

■ Fantasy Man de Tony V. Reyes (que l'on connaît déjà pour une adaptation locale de **Batman et Robin**) raconte l'histoire d'un petit laborantin sans envergure (un point commun avec **Captain Barbell**) qui touche un globe magique et se voit dès lors investi de super-pouvoirs. Un don qu'il va rapidement avoir l'occasion d'utiliser en combattant une méchante extraterrestre nommée Diabolika (la petite sœur cachée de Diabolik?!)

■ Quelques nèos des Philippines où une flopée de films bien colorés viennent de sortir. Commençons par **Captain Barbell**, dont le titre est déjà tout un programme. Tiré d'une BD locale dont on trouve une autre adaptation antérieure à l'œuvre, **Captain Barbell** raconte le parcours peu ordinaire d'un jeune garçon timide et mal dans sa peau qui décide de s'inscrire dans un club de body-building afin de se faire un corps digne de ce nom (*c'est notre Drôme de la vie, ce fofolo...* – ndlr). Là-bas, il découvre une altère magique qui le transforme en un être surpuissant. Captain Barbell!

Avec la star du film d'action Ramon Bong Revilla Jr.

■ **Mallorca** est le nouveau film du prolifique Jose Javier Reyes. Sara a le pouvoir de voir le danger en avance et de communiquer avec l'au-delà. Lorsque la victime d'un meurtre sacre la vision, elle se trouve obligée de mettre la main sur le coupable. Avec la sexy star Rica Peralejo, qui tourne ici son premier film non catalogué érotique.

■ Enfin, terminons ce petit tour philippin par **Gagambo** du talentueux Erik Matti. Un film en rapport avec les deux premiers vu qu'il y est aussi question de super-pouvoirs. Un jour, Jamie avale une araignée radioactive (ça me rappelle quelque chose...) qui lui donne de super-pouvoirs, le transformant en Gagambo : un homme invincible pouvant grimper aux immeubles. Problème : Jamie a le vertige en plus d'être maudit de mère. Il tente cependant, avec des résultats peu convaincants, de faire le bien autour de lui. D'un autre côté, Diddy, un chanteur de bar étage se prenant pour Elvis Presley se fait piquer par un calmi radioactif et se transforme en lézard. Pauvre calmi – drôle de surprise. Lui décide de faire le mal. Mais Gagambo veille... Un bon gros délire signé par le réalisateur philippin le plus doué visuellement parlant. Vite, une sortie française!

■ La Rose Noire, cette grande héroïne connaît des soucis qui a déjà bénéficié d'un roman en 92 (92

IN MEMORIAM

2003 NE SE SERA PAS FINI DANS LE BONHEUR POUR L'INDUSTRIE DU CINÉMA HONG-KONGAIS. TROIS GRANDES FIGURES DU CINÉMA LOCAL NOUS ONT EN EFFET QUITTÉ EN DÉCEMBRE : LA GRANDE ANITA MUI, LE CASSE COU BLACKIE KO ET LE TALENTUEUX JOE LEE.

ANITA MUI

Super star de la canto-pop et du cinéma hong-kongais, Anita Mui nous a quitté le 30 décembre des suites d'un cancer. Difficile de résumer une carrière composée de tant de films phares, qui ont marqué l'industrie cinématographique des deux dernières décennies : **Le Syndicat du crime 3** (l'un des films préférés de notre big boss), troisième épisode de la célèbre série de Woo que Tsui Hark a tourné ; les délirants **Saviour of the Soul** et **Heroic Trio** ; la comédie **Justice, My Foot** ; les excellents Jackie Chan **Drunken Master 2** et **Rumble in the Bronx**... Mui a œuvré dans tous les genres, n'hésitant pas à se la donner dans les films d'action. Et si sa filmographie comporte aussi quelques films ne relevant pas du plus haut niveau (comme **Midnight Fly** par exemple et ses stéréotypes racistes), Anita Mui réussissait à relever le niveau par sa présence, son charisme et son jeu. Parfois garçon manqué, parfois incroyablement féminine, Mui savait s'adapter à

toutes les situations. Star parmi les stars, Mui aura joué avec tous les plus grands de HK, qu'ils soient devant la caméra (Stephen Chow, Chow Yun-Fat, Maggie Cheung, Andy Lau, Aaron Kwok, Tony Leung Kar-Fai) ou derrière (Stanley Kwan, Sammo Hung, Corey Yuen, Johnnie To, Ann Hui). Sa dernière apparition sur grand écran aura d'ailleurs été sous la direction de cette dernière dans le très beau **July Rhapsody**.

BLACKIE KO

Blackie Ko nous a quitté le 8 décembre, suite à une surdose d'alcool... Acteur, réalisateur et cascadeur, Ko possédait un charisme qui en faisait un personnage que l'on n'oubliait pas, même s'il n'a jamais rencontré en Occident une quelconque reconnaissance hors des milieux du fandom hong-kongais. Né à Taiwan, c'est là qu'il démarre sa carrière d'artiste. L'appel de Hong Kong se faisant très

Rencontres du
cinéma asiatique de Paris

SITGES 2003

Si l'endroit est résolument splendide et agréable, le Festival du film fantastique de sitges laisse parfois à désirer au niveau de la sélection des films, et ce malgré ses 36 années d'existence. Malgré la programmation de titres tels que Monster Man, The Toolbox Murders, The Locals ou encore King of the Ants (sur lesquels nous reviendrons prochainement en long et en large), le cinéma asiatique dominait cette année outrageusement les diverses sélections. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que la qualité est loin d'être toujours au rendez-vous ! Ainsi le cinéma espagnol était très peu présent et dans l'ensemble, aussi étrange que cela puisse paraître, la majorité des films ne traitaient pas d'un sujet à tendance « fantastique ».

Heureusement, dans ce tableau plutôt sombre sont venus se glisser quelques petites merveilles que vous aurez l'occasion de découvrir bientôt. Parmi elles, une excellente surprise nous est venue de Kiyoshi Kurosawa, qui se renouvelle admirablement avec l'inclassable **Doppelganger** qui, sous des faux airs de film traditionnel sur le thème du double, fait preuve d'un humour ravageur (à coup de marteaux !) et d'une facilité déconcertante à mettre en place des situations complètement décalées et à adapter sa mise en scène à son sujet. Il utilise à nouveau Koji Yakusho, qui démontre l'étendue de son talent dans ce double rôle décomplexé.

Le Japon a donc relevé le niveau grâce à plusieurs œuvres, parmi lesquelles le fabuleux conte de Noël animé de Satoshi Kon, **Tokyo Godfathers**. Le réalisateur y montre certes moins d'ambition que dans ses deux autres longs-métrages, mais nous prouve que son talent de metteur en scène est énorme ainsi que, de façon plus surprenante, sa capacité à manier un humour à deux vitesses (visuel et dialogué), permettant aux petits comme aux grands de se régaler à la vision de ce conte à la fois abracadabrant par ses péripéties et réaliste par son contexte. Une rare sensation de bien-être envahit la salle comblée par cette histoire touchante et ces personnages de celluloïd plus attachants et expressifs que bien des acteurs. Il se paye de plus le luxe d'alterner le rire et l'émotion tout en délivrant de superbes leçons sur la vie sans jamais devenir pénible et moralisateur.

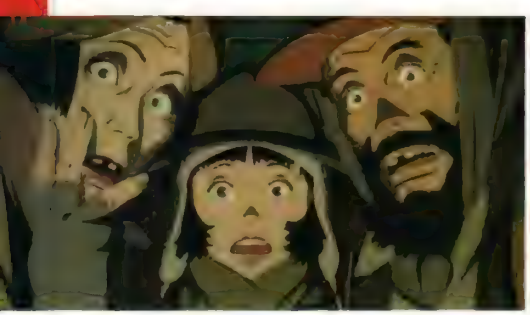
Dans un registre beaucoup plus trash, un autre film japonais, **9 Souls**, de Toshiyaki Toyoda, arrive au même (et rare) équilibre entre sentiments et humour par le biais d'un film réellement surprenant au niveau de la qualité de sa mise en scène, de son écriture comme de son interprétation générale. L'originalité de l'idée de départ (neuf condamnés s'évadent de prison et quittent le groupe à tour de rôle au fil d'une folle, poilante et émouvante cavalcade) est mise en valeur par un traitement qui l'est tout autant, alternant avec une grande aisance (et sans casser le rythme du récit) les moments de pure déconnade (les fuyards défoulant leur appétit sexuel super aiguisé après 5 ans de taule sur un troupeau de moutons) avec des instants plus graves et touchants. Une découverte totalement réjouissante qui donne furieusement envie de se pencher sur le reste de la carrière de cet illustre inconnu en Occident (qui en est pourtant à son quatrième film).

Pour rester dans le trash et virer dans la folie la plus complète, il faut parler de **Gozu**, le dernier film en date du très controversé Takashi Miike (accueilli comme une véritable star au Festival). Effectivement, notre homme tourne vite et cela se ressent un peu dans sa mise en scène et la tenue de son histoire, mais quel délire !!! L'histoire d'un yakuza vieillissant et totalement barré qui disparaît alors qu'il allait être « compressé » par son clan, donne lieu à des scènes parmi les plus délirantes jamais vues sur un écran de cinéma (le massacre du chien, l'accouchement final). L'aspect totalement décalé et surréaliste de l'intrigue et de la plupart des événements (le chef yakuza obsédé sexuel ne bandant qu'avec une louche enfoncée dans le cul, faut aller la chercher celle-là !) est des plus réjouissants et permet à Miike de signer un film totalement atypique, qui fait par moments penser à l'ambiance de ***Twin Peaks*** la série, et se termine par un quart d'heure totalement cinglé.

Les films japonais se suivant et ne se ressemblant pas (signe de bonne santé de leur cinéma), **Gojoe**, de Sogo Ishii, est un film classique dans sa forme comme dans son scénario (un pont est infranchissable car gardé par un démon qui sera affronté par un moine guerrier). La photographie absolument somptueuse magnifie la déjà splendide forêt japonaise, et fort heureusement, le sur-découpage a été laissé de côté pour cette fresque se déroulant au 12ème siècle. Le réalisateur prend son histoire au sérieux et c'est cela qui fait le prix de ce film à l'ambiance réellement prenante (grâce à une musique percussive très bien utilisée) et aux combats réalistes permettant au spectateur néophyte d'y trouver son compte.

Le Coréen **Memories of Murder**, bien qu'il n'ait rien de fantastique dans son propos, l'est pourtant à bien des égards. Il s'agit d'un polar palpitant, qui met en scène un trio de policiers aux méthodes radicales (donc ultra violentes et limite facho) auquel le film s'attache de près. C'est l'empathie créée autour de ces personnages pourtant pas toujours sympathiques qui rend ce film si intéressant et si prenant. L'intrigue proprement dite laisse la vedette aux personnages, la mise en scène est impressionnante (même si discrète), les acteurs excellents et la conclusion surprenante. Que demande le peuple ? Plus de films comme celui-là !!

Stéphane ROUSSEAU



Ci-dessous, de gauche à droite : Les protagonistes de Tokyo Godfathers, le nouveau chef-d'œuvre de Satoshi Kon (Perfect Blue), les deux « héros » du thriller coréen Memories of Murder et l'acteur principal de Doppelganger, le dernier film en date de Kiyoshi Kurosawa.

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque mois

Le magazine qui chronique le plus de DVD chaque mois
DVD MANIA
L'ULTIME PASSION DU CINÉMA
Pirates des Caraïbes
Johnny à l'abordage !
Dossier
Les robots au cinéma
TERMINATOR 3
Le couronnement de Schwarzy
2 Fast 2 Furious – Johnny English – Les lois de l'attraction
Destination finale 2 – Cannibal Holocaust – Haute tension
DOSSIER : Panorama des lecteurs enregistreurs DVD
M 02060 - 37 - F: 4,60 €

HORUS, PRINCE DU SOLEIL

MANGA MAJEUR

Disponible à nouveau, ce monument que nous avions chroniqué à l'époque de **Horus, prince du soleil** n'en finit pas de nous étonner. Outre son incontestable valeur historique, ce film est, à bien des égards, fascinant. Sachons que ce sont Osamu Tezuka et Isao Takahata qui en sont les créateurs et que, de ce dernier, on sait qu'il a longtemps été considéré comme le plus doué de sa génération. Auteur de quelques-uns des plus beaux films du Studio Ghibli (**Le Tombeau des lucioles**, **Pompoko**, **Yamadas**), il a su, au cours de sa carrière, développer une œuvre singulière, à la fois très personnelle et très ancrée dans la tradition du cinéma japonais. Ses films, souvent très longs, ont pris leur temps pour s'imposer, parfois même à contre-courant de leur époque. Ainsi, **Le Tombeau des lucioles** (1988), qui raconte le destin tragique de deux enfants pendant la guerre du Pacifique, est sorti en même temps que **Mon voisin Totoro**, le film de Miyazaki qui allait devenir le plus populaire du studio. Et **Pompoko** (1994), qui mêle avec virtuosité réalisme et fantastique pour dresser le portrait d'une communauté de ratons-laveurs menacée par la modernité, a été éclipsé par **Princesse Mononoké** sorti la même année. Takahata, qui a toujours refusé de se plier aux exigences du star-system, a mis du temps à trouver sa place dans le paysage cinématographique japonais. Mais il a fini par s'imposer comme l'un des plus grands auteurs de sa génération.

Il est donc intéressant de découvrir aujourd'hui **Horus**, son premier long métrage, qui a été réalisé alors que le cinéaste n'avait que 28 ans. Et force est de constater que, dès ses débuts, Takahata a su imposer un univers très personnel, qui doit beaucoup à son goût pour l'histoire et les légendes. Le film, qui s'inspire d'un conte populaire ainou, raconte l'histoire d'un jeune garçon, Horus, qui, après avoir vu son village détruit par un monstre de fer, part à la recherche de l'homme qui a commandité le massacre. Sur son chemin, il va rencontrer des personnages hauts en couleur, dont une jeune fille, Hilda, qui va devenir son amie, et un vieux chasseur, Okkoto, qui va lui apprendre à devenir un homme. Mais il va aussi devoir affronter le terrible Grizzly Géant, qui a été envoyé à sa poursuite par le méchant de l'histoire, Grunwald, un ancien élève d'Okkoto devenu fou de rage et de jalousie.

Le scénario, qui s'inspire de plusieurs légendes ainoues, est d'une grande richesse. Il mêle avec habileté des éléments de conte traditionnel, des références à la mythologie japonaise et des thèmes plus modernes, comme la lutte contre l'oppression ou la quête d'identité. Les personnages, eux, sont tous très attachants, même les plus secondaires. Chacun d'entre eux a droit à son moment de gloire, à un petit passage qui permet de mieux le connaître et de comprendre ses motivations. Et, bien sûr, il y a Horus lui-même, un héros courageux et déterminé, mais aussi profondément humain, qui doute, qui a peur, qui fait des erreurs, et qui apprend à grandir au fil de ses aventures.

Mais ce qui frappe le plus dans **Horus**, c'est sans doute la beauté de son animation. Takahata a fait appel à une équipe de jeunes animateurs talentueux, dont certains allaient devenir des noms importants de l'animation japonaise, comme Yoshifumi Kondô, qui a travaillé sur **Princesse Mononoké** et **Le Conte de la princesse Kaguya**, ou Yasuo Otsuka, qui a participé à de nombreux films de Miyazaki. Le résultat est époustouflant. Les décors, peints à la gouache, sont d'une richesse incroyable, et les scènes d'action, comme la poursuite finale entre Horus et le Grizzly Géant, sont d'une fluidité et d'une puissance rares. On sent que l'équipe s'est donné à fond pour donner vie à ce monde, et le résultat est à la hauteur de nos attentes.

Bien sûr, il y a quelques petites maladresses, quelques longueurs, et certains personnages secondaires auraient mérité d'être un peu plus développés. Mais ce sont des défauts mineurs, qui ne nuisent en rien à la qualité globale du film. **Horus** est une œuvre ambitieuse, généreuse et profondément humaine, qui mérite d'être découverte par le plus grand nombre. Et, à ceux qui hésitent encore, je dirai simplement que c'est l'un des plus beaux films d'animation que j'aie vus depuis longtemps. Une véritable claque, qui nous rappelle que le cinéma d'animation peut être bien plus qu'un simple divertissement pour enfants. C'est un art à part entière, capable de nous émouvoir, de nous faire réfléchir, et de nous transporter dans des mondes imaginaires d'une richesse infinie. Alors, ne boudons pas notre plaisir, et allons découvrir ou redécouvrir **Horus**, prince du soleil. Vous ne le regretterez pas.

Bertrand BOUGEY

Lire également notre entretien avec le réalisateur Isao Takahata page 52.

TAIYO NO OJI : HORUSU NO DAIBOKEN. JAPON. 1968. RÉAL. ISAO TAKAHATA. SCÉN. KAZUO FUKAZAWA, OSAMU TEZUKA, MASAO DEGUCHI, AKIRA IKEDA, MIYAO MIYAZAKI, MUS. MICHIO MAMIYA. PROD. TOEI DOUGA. PROD. EXÉC. HIROKATSU, YAI, YOJI TOKUNAGA, MASAMU HIRA, ETSURO KUNIHARA, MASAO MISHIMA, MISAKU OKATA. DURÉE : 1H22. DIST. BAC FILMS. SORTIE LE 4 FÉVRIER 2004.

AUJOURD'HUI, VOTRE BOUCHER VOUS PROPOSE :

DU PREMIER CHOIX

- VF / VOST : 5.1 Dolby Digital et DTS-ES
- 2 Commentaires audio en VOST : Sam Raimi / Bruce Campbell
- A la découverte d'Evil Dead : le making of
- Les 20 ans d'Evil Dead
- Les coulisses du tournage
- Bandes-annonces et spots TV
- 4 Galeries de photos

INCLUS : 1 livret de 48 pages

DISPONIBLE EN DOUBLE DVD COLLECTOR

www.tf1video.fr/evildead

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

dts ES
DOLBY DIGITAL

METROPOLITAN FILMEXPORT

B.D.O.

TF1 VIDEO

LES RIVIÈRES POURPRES 2 : LES ANGES DE L'APOCALYPSE

LE PETIT POUSSIF

Pierre Niemans (Jean Reno) mène une enquête sur l'assassinat d'un ecclésiastique retrouvé crucifié et emmuré dans un monastère de Lorraine. Les signes ésotériques gravés autour du cadavre, l'étrange rituel du sacrifice et les manifestations paranormales ayant précédé le décès inquiètent le commissaire. Au même moment, le jeune chien fou Reda (Benoît Magimel) découvre le sosie du Christ mourant au pied d'une église. L'affaire se complique lorsque preuve est faite que l'agressé n'est pas tout à fait un illuminé…

Réaliser une suite aux **Rivières pourpres**, best-seller de Jean Christophe Grangé adapté par Mathieu Kassovitz, était un défi malaisé à relever. D'ailleurs, l'auteur du roman, d'emblée sollicité par le producteur Alain Goldman pour écrire le script de la séquelle, jeta finalement l'éponge devant l'ampleur de la tâche. Luc Besson s'imposa alors comme l'homme providentiel, puisqu'il soumit un scénario que les producteurs jugèrent satisfaisant et que, finalement, c'est sa société, EuropaCorp, qui distribue le film. Cependant, Besson n'a pas résolu l'équation qui laissa perplexe Grangé. En effet, si l'on retrouve bien dans **Les Anges de l'Apocalypse** certaines figures majeures (ésotérisme, Jean Réno, la campagne) ayant fait le succès du premier volet, l'argument liant les deux œuvres est mince au point de disparaître. Cela dit, ne faisons pas la fine bouche. Une franchise de longs-métrages français s'inscrivant dans le genre « thriller fantastique » n'aurait pas besoin de raison pour exister, sa seule évocation suffisant déjà à nous exciter.

En fait, le problème des **Rivières pourpres 2** est son manque d'ambition. Certes, c'était déjà le défaut navrant d'un premier opus plutôt réussi mais affublé d'une fin idiote venant totalement décrédibiliser le métrage. Cette fois-ci, c'est toute la bande qui semble être passée à la moulinette pour se conformer à une stratégie marketing vouée à séduire les consommateurs de pop-corn. Ainsi, des pans entiers de l'intrigue sont laissés en friche ou abandonnés à l'état de stéréotypes (le personnage interprété par Christopher Lee, la justification de certains meurtres, l'histoire de la secte…). Certes, cela n'empêche pas Olivier Dahan de capturer quelques morceaux de bravoure, au nombre desquels une séquence pré-générique, un gunfight et un combat aux poings opposant Magimel et un dealer. Le rythme du film est également très soutenu. La plupart des scènes sont correctement construites (même si le cadre et les mouvements de caméra pèchent souvent). Malheureusement, elles n'ont que peu de rapports les unes avec les autres. Il n'y a donc pas de continuité dans **Les Rivières pourpres 2**, mais on ne s'ennuie pas durant la projection. Reste que la trop grande hétérogénéité des éléments se mélangeant à l'écran (des yamakasi en robe de bure, des diplomates allemands, des décors réels à peine éclairés et d'autres, confectionnés en studio, extrêmement fignolés…) confère au métrage une désagréable impression d'inachevé. **Les Anges de l'Apocalypse** raconte moins une histoire qu'il ne donne à percevoir du spectacle. Dans la salle, le public risque donc d'avoir l'étrange impression (mais pas forcément désagréable, chacun ses goûts) d'être au cirque plus qu'au cinéma. Car il y a vraiment de tout dans **Les Rivières pourpres 2**: des clowns, des acrobates et même un très charismatique monsieur loyal (Christopher Lee), dont la prestation entre chaque numéro n'a malheureusement pas d'intérêt.

Si la bande-annonce et le dispositif marketing semblent avoir été correctement pensés pour lancer ce poids lourd du cinéma de genre français sur les rails du succès, les bases sur lesquelles reposent l'édifice paraissent anormalement fragiles. Olivier Dahan tente sans grand succès de faire de la résistance, car le patchwork qu'on lui a donné à tisser ne possédait pas les éléments permettant de rendre intéressant les motifs qu'il est censé représenter. Il était donc d'emblée presque impossible de le rendre cohérent et/ou séduisant. Malgré cela, Alain Goldman ne remet pas en cause la viabilité artistique du concept qu'il a contribué à créer. Il y aura donc bien un troisième volet aux aventures de Jean Reno. Cette fois-ci, Goldman nous prend par les sentiments en confiant (en principe) la mise en scène à Florent-Emilio Siri (**Nid de guêpes**). On ne pouvait pas rêver meilleur choix (au fait monsieur Goldman, vous pouvez aussi lui confier le scénario à Siri, il sait très bien s'entourer pour ce genre de travail). Alors faisons comme si **Les Anges de l'Apocalypse** n'existaient pas, et vive **Les Rivières pourpres 3**!

Bertrand ROUGIER

FRANCE. 2003. RÉAL.: OLIVIER DAHAN. SCÉN.: LUC BESSON. DIR. PHOT.: ALEX LAMARQUE. MUS.: COLIN TOWNS. PROD.: ALAIN GOLDMAN ET LUC BESSON POUR EUROPACORP, LÉGENDE ENTREPRISES, STUDIO CANAL ET TF1 FILMS PRODUCTIONS. INT.: JEAN RENO, BENOÎT MAGIMEL, CAMILLE NATTA, JOHNNY HALLYDAY, GABRIELLE LAZURE, CHRISTOPHER LEE… DUR.: 1H40. DIST.: EUROPACORP DISTRIBUTION. SORTIE LE 18 FÉVRIER 2004

PETER PAN

ROULEZ JEUNESSE…

Neverland, un pays des rêves et autres lieux inspiré par le roman original. Là où Steven Spielberg livrait des discours d'une lourdeur à faire peur, ce film se contente d'une trame du plus simple appareil. Paul J. Hogan emploi un ton très agréable de conteur mêlant de petites touches de gentillesse au sein de plusieurs mésaventures stressantes… Une chouette tentative pensons-nous. Dommage que Hogan soit totalement dépassé par l'univers imaginaire de Barrie. De même, les effets spéciaux, particulièrement les nombreuses scènes de vol et un supermarché irréalisable en images de synthèse, ne facilitent pas la tâche du réalisateur. Du bon boulot. Pourtant, ce Peter Pan-là n'éveille pas vraiment. La faute à un scénario qui ne prend guère d'ampleur au regard du matériau de base. Entre le respect que se traîne ainsi par une mise en scène aussi appliquée que consensuelle, une pesante, pleine d'images légères et magiques. Pour, à la vérité, le sentiment que le réalisateur, en oubliant complètement ses ambitions d'un abord très (trop) proche du documentaire ou une enfance. Une dans ces conditions de comédie auprès des stages, à destination du pays des enfants qui ne veulent pas grandir.

Cyrille BARRAS

PRÊTS POUR UN NOUVEL ÉLECTROCHOC ?

LE FILM

• LE FILM en VF 5.1 DOLBY DIGITAL et VO 5.1 DOLBY DIGITAL EX / 6.1 DTS ES • LES SOUS-TITRES FRANÇAIS / ANGLAIS • LES CHAPITRES

Agrément de vidéocassette

LES SUPPLÉMENTS

• LE COMMENTAIRE AUDIO du réalisateur, du producteur et des scénaristes (vost) • AU-DELÀ DE LA TERREUR : les effets physiologiques de la peur, les témoignages sur les expériences de mort imminente (32 mn / vost) • MORCEAUX CHOISIS : documentaire sur les origines du genre et les effets saignants du film (30 mn / vost) • LES SCÈNES COUPÉES avec ou sans commentaire audio (10 mn / vost) • LES VIDÉO-CLIPS : The Blank Theory : "Middle of Nowhere" - The Sonds : "Seven Days a Week" (vo) • LES BANDES-ANNONCES (vf / vost) • LE BONUS CACHÉ (16 mn / vost)

DISPONIBLE LE 5 FÉVRIER 2004

mcm LA CHAINE MUSICALE · CaraMail · METROPOLITAN FILM & VIDEO · TFI VIDEO · NEW LINE CINEMA · funradio DES HITS & DU FUN

RRRrrrr !!!

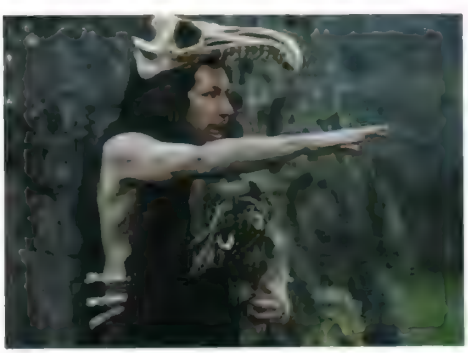
A'GAD LE FILM ET PIS DORS !

Les temps changent: après avoir été aperçu comme un humoriste iconoclaste à l'époque de ses premiers pas au sein du quatuor génial qui a composé Les Nuls, Alain Chabat jouit aujourd'hui, 18 ans après ses débuts de comique, d'un statut de popularité hors normes en France. On peut se demander si cela vient du fait que son humour, auparavant jugé spécial et décomplexé, est rentré dans les mœurs ou si le sieur a effectivement mis de l'eau dans son vin dans le but de plaire au plus grand nombre. Un concept aussi improbable que celui de **Didier** nous a prouvé jusque-là le contraire, et **Mission Cléopâtre** a démontré qu'il pouvait taper dans le grand spectacle et être déférent auprès d'une bande dessinée ultra-populaire sans pour autant renier son propre style (à un ou deux pets prêts). Aussi, le voir s'associer aux Robin des Bois, top du top actuel de l'humour beauf et facile, pour une comédie « préhistorique » pouvait laisser craindre le pire au fan le plus irréductible (moi, quoi!). À raison malheureusement…

D'abord écrit par les Robins, puis révisé par Chabat, **RRRrrrr !!!** raconte la lutte entre deux tribus préhistoriques, les Cheveux Sales (Depardieu et sa clique) et les Cheveux Propres (les Robins), qui se livrent une petite guerre, la première cherchant à obtenir par tous les moyens la formule du shampooing détenue par la seconde. Au milieu de cette bataille faite de coups bas, le premier crime de l'histoire de l'humanité est commis!

Première constatation, **RRRrrrr !!!** ne cherche pas particulièrement à se démarquer des précédents travaux des Robins. On trouvera ainsi le même humour à base de jeux de mots foireux (ou chaque animal ici représenté est assimilé à un mammouth, tel le ver-mouth par exemple), le même sens de la formulation jouant sur les expressions communes (*« C'est marrant ce que tu dis, parce que c'est pas marrant en fait! »*) et les mêmes caractéristiques pour chacun des acteurs de la troupe. Contrairement à **Mission Cléopâtre**, où il canalisait chacun des divers talents à sa disposition (de Djamel à Edouard Baer, en passant par Dieudonné) vers le même projet, Chabat s'abandonne totalement aux Robins. Entre deux références à **La Famille Pierrafeu** et quelques films policiers, il parvient cependant à glisser quelques touches drolatiques qui émanent vraiment de sa propre personnalité (forcément, quand il est à l'écran, le film devient d'un seul coup marrant) et d'un véritable amour pour la comédie française décalée des 70's (l'habitué Jean Rochefort, dont le court rôle touche au sublime). Les affaires de rythme étant souvent sabordées chez lui au profit de l'instant gag, **RRRrrrr !!!** devient très vite difficile à suivre. Espérons qu'il ne s'agit ici que d'une impasse dont il va se tirer et que l'institution Chabat ne remplacera pas pour autant le comique inspiré…

Stéphane MOÏSSAKIS



FRANCE. 2003. RÉAL.: ALAIN CHABAT. SCÉN.: MAURICE BARTHÉLEMY, MARINA FOÏS, PEF MARTIN-LAVAL, JEAN-PAUL ROUVE, ALAIN CHABAT. DIR. PHOT.: LAURENT DAILLAND. MUS.: FREDERIC TALGORN. INT.: MAURICE BARTHÉLEMY, MARINA FOÏS, PEF MARTIN-LAVAL, JEAN-PAUL ROUVE, ELISE LARNICOL, ALAIN CHABAT, GÉRARD DEPARDIEU, PASCAL VINCENT, JEAN ROCHEFORT… DUR.: 1H38. DIST.: MARS DISTRIBUTION. SORTIE LE 28 JANVIER 2004.

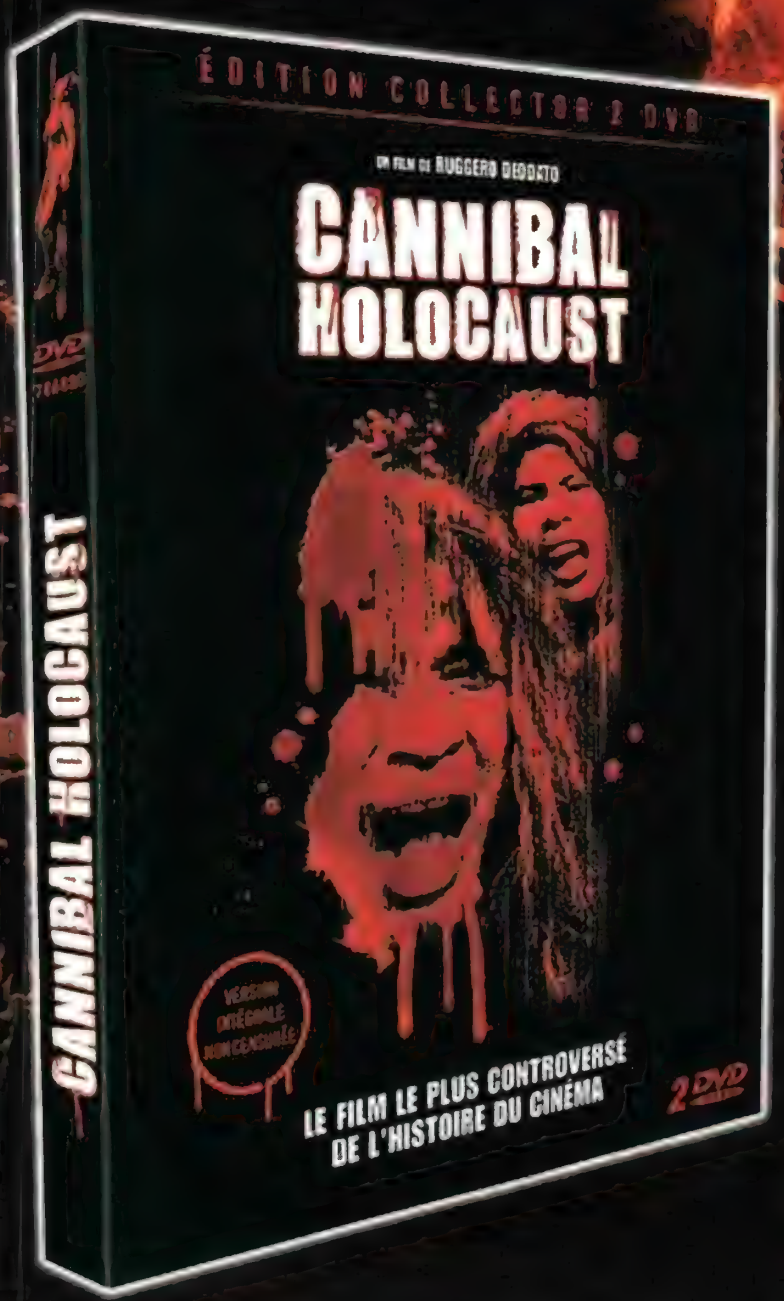
TORQUE

COMPLEXÉ AU NIVEAU DE L'ENTREJAMBE

LE FILM LE PLUS CONTROVERSÉ DE L'HISTOIRE DU CINÉMA

UN FILM DE **RUGGERO DEODATO**

CANNIBAL HOLOCAUST


ÉDITION COLLECTOR 2 DVD
UN FILM DE RUGGERO DEODATO
CANNIBAL HOLOCAUST
CANNIBAL HOLOCAUST
VERSION INTÉGRALE NON CENSURÉE
LE FILM LE PLUS CONTROVERSÉ DE L'HISTOIRE DU CINÉMA
2 DVD

DISQUE 1 : LE FILM

- ITALIE / 1980 / COULEUR
- LANGUES : ITALIEN DOLBY DIGITAL 5.1
  FRANÇAIS MONO
  ANGLAIS MONO
- SOUS-TITRES : FRANÇAIS
- FORMAT : 1.85 - 16/9 COMPATIBLE 4/3
- DURÉE : 92 MN

DISQUE 2 : LES BONUS

- CANNIBAL HOLOCAUST DOCUMENTARY (60 mn)
- INTERVIEW DE JULIEN SEVEON (12 mn)
- LES SCÈNES CENSURÉES
- GALERIE DE PHOTOS
- 2 BANDES ANNONCES
- CONFÉRENCE DE PRESSE DE RUGGERO DEODATO
- FILMOGRAPHIE DE RUGGERO DEODATO

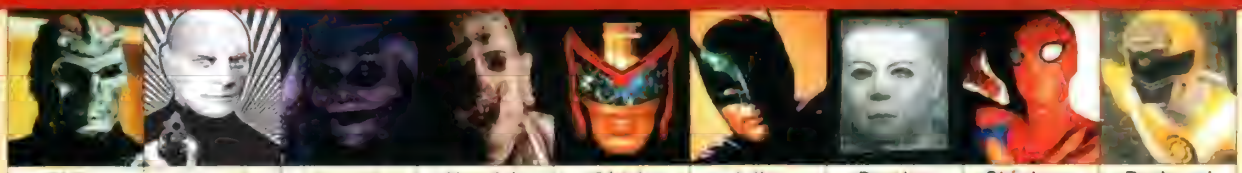
DISPONIBLE EN ÉDITION COLLECTOR 2 DVD

MAD MOVIES

FX La chaîne préférée des cannibales

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
BIG FISH				1 De l'oninisme de pacotille au service d'un discours réac et bien-pensant ! Burton s'est vendu...		0 R.I.P. Tim Burton.		3 Le grand retour de Robert Zemeckis... Ah non tiens, c'est Tim Burton !	5 Tim Burton est décidément plus fort pour le drame que pour le film à grand spectacle.
BLUEBERRY - L'EXPÉRIENCE SECRÈTE						4 Totalement perfectible, assurément fascinant, un film qui porte bien son sous-titre		4 Je ne sais pas si c'est vraiment un bon film, mais putain, quelle expérience !	6 Je pensais que Kounen était un mauvais faiseur. J'avais tout faux.
DEAD OR ALIVE 1, 2 ET 3							1 1 pour la scène finale du premier film et pour faire plaisir à **Sévéon.**	0 Ah ouais ? Bon ben Dead alors...	2 **À la** limite, contentez-vous **de regarder le** troisième.
LE DERNIER SAMOURAÏ	3 L'hommage à Kurosawa est si insistant qu'il en devient presque touchant. Et Cruise est hilarant de nullité.			1 Sous de beaux apparats, un faux film épique, cynique et démagogue.	5 Un film de John Milius réalisé par Ed Zwick !				
GOTHIKA	3 Très flippant dans ses deux premiers tiers. Le dernier acte est une catastrophe.	4 OK, le scénario pète pas très haut, mais visuellement, ça le fait, et en plus, ça tout la pétoche.	4 C'est les vacances pour Kasso. Heureusement, il fait beau.	1 Scénar galvaudé, succession de clichés, mise en scène ringarde. Pas une série B, juste du Z !	1 Kasso pense que McT est fini, mais ça ne l'a pas empêché de réaliser la pire des productions Dark Castle.	4 Ce serait cool que Kasso soigne un jour autant ses scénarios que sa réalisation.	4 Un bon film de plus au palmarès de Kasso. Dommage néanmoins que la fin soit foirée.	4 Un en-cas de belle facture pour attendre le plat de résistance : **Babylon Babies** !!!	2 Aujourd'hui, le sujet n'a plus aucun intérêt.
L'HIRONDELLE D'OR							5 À voir de toute urgence pour ceux qui se pignolent sur **Tigre & Dragon** et **Hero** !		
JEEPERS CREEPERS 2	4 Les Dents de la mer dans la campagne ricaine avec le Creeper dans le rôle du requin.	5 Spawn peut aller se coucher : voici le premier film comic book malsain. Encore plus bandant que le 1er !	5 L'autre film d'horreur incontournable du mois. Lavez vos slips ou vous êtes morts !	5 Le Moby Dick du film d'horreur. Purement jouissif !		5 Quand on aime les films de monstre, on aime **Jeepers Creepers 2.**	5 Un pur film d'action nerveux à souhait pour une franchise horrifique vraiment passionnante.	5 Aussi bon que le premier, peut-être même un chouia plus jouissif...	3 Grosse déception. Le film est valable sur trois scènes. C'est déjà ça...
KILL BILL VOLUME 1	6 Tout le cinéma que j'aime vu par un réal ultra-doué qui l'aime encore plus que moi.	? J'ai beaucoup aimé, mais j'attends de voir le film d'un seul bloc pour mettre ma note.	5 Presque tout le cinéma en une moitié de film. Il est balèze Quentin.	6 Un hommage ultra-référentiel au cinéma d'exploitation, qui réussit à être émouvant. Sublime !	5 J'aime les films de samourais et Sergio Leone. Donc j'aime **Kill Bill.**	5 L'idéal du film pour fan.	5 Un film tripant, volontairement kitsch et franchement classe. Vivement le **Volume 2** !	5 En attendant de confirmer que la version complète est belle et bien un chef d'œuvre.	4 Film inachevé donc imparfait (plein de petits défauts).
MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE	3 L'outrage fait à Hooper digéré, c'est assez crade pour dépasser le stade du slasher quelconque.	3 Nispel, concentre-toi sur le titre de ton film au lieu de mater le jouflu de ton actrice !	5 Kosar est un scénariste à suivre de très près. Nispel est son messie. Imparable.	3 Une exposition nullissime mais un final intense et fun !	4 Un remake qui est surtout un bel hommage... et il y a Jessica !	5 Déquoi, violent et poisseux que demande le peuple ?	5 Non pas un remake, mais une relecture, humble et respectueuse. Une grande réussite	3 Aussi offensif que **Massacre à la Tronçonneuse 2.** Reste les 30 dernières minutes, bien barbares !!!	4 Pas au niveau de l'original mais franchement bien et respectueux.
OPEN RANGE		5 Le genre de films que l'on regarde avec un profond respect pour ceux qui l'ont fait. Rare.		5 Un western old school, anachronique, d'une beauté et d'une sincérité à couper le souffle.	5 Il y a eu Ford, puis Clint... puis Costner. Ce mec est admirable et son film magnifique.			5 Un beau western classique comme avant, vous n'allez pas cracher dessus, non ?	
PAYCHECK				4 Un actioner fun et sans prétention qui doit tout à sa mise en scène.	4 Un **Minority Recall** dynamique et touchant. Que serait le cinéma de SF sans Philip K. Dick ?	3 Plaisant, si l'on accepte le manque TOTAL d'ambition.		5 Une oeuvre de commande ? Oui. Un film de vendu ? NON !!!	
LES RIVIÈRES POURPRES 2 : LES ANGES DE L'APOCALYPSE				1 Le 1 pour Magimel, qui s'impose définitivement comme l'action star que la France attendait.			2 Besson fait du **Taxi.** Dahan ne fait rien... Reste que ce gros 2 à 23 millions d'euros a la pêche !	0 Des moines ninjas qui se bananent entre les légumes et le PD au prisu du coin, nan mais sérieux !!!	2 Le scénario a d'immenses lacunes qui passent très mal à l'écran.
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LE RETOUR DU ROI	6 Un poil moins enthousiasmant que le 2, mais c'est tellement au-delà de tout ce qu'on a déjà vu...	6 L'une des plus fortes expériences de toute ma putain de vie !!! Je vous laisse : je vais me changer...	6 C'est la note pour le film dans sa globalité. Avec une légère préférence pour **Les Deux Tours.**	6 Un classique instantané, si beau, si touchant qu'il défie toute analyse critique !	6 Le Roi, c'est Peter Jackson, définitivement couronné. Hail to the King !	5 Il y a bien trois quarts d'heure de métrage problématiques, mais on va pas chipoter pour si peu.	6 Trois heures de pur bonheur. On regrette juste que ça soit déjà terminé. Snif...	6 Le chef d'œuvre total auquel Raf nous a préparé depuis toutes ces années...	6 Tant pis pour **Zaitochi**, voici indiscutablement le film de l'année !

« Si, si, je t'assure ! Ta gueule de con et ton look de merde, c'est pas une fatalité, tu sais ! Tu verras, dès que tu auras pris ton abonnement à Mad Movies, tu deviendras un mec comme moi : costard-cravate, gueule de minet, la classe quoi ! »

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 % D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 % D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 % D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94.60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ **DÉCOUVERTE** ❑ **FIDÉLITÉ** ❑ **PASSION**

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

Date d'expiration : Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE
PAYS

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément a la loi Informatique et Libertes du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermediaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher a case.»

TOYSTAR

Frais de port 5€
A partir de 50€ d'achat
les frais de port sont offerts

Nombreux Stand-Up
Star wars, Seigneur des anneaux, etc
A partir de 30€

(1) Anneau - One ring : 19€ Figurine de 18 cm : 19€ (2) Aragorn (3) Smaug(4) Treebeard (5) Jeu d'échec avec plateau : 49€ (6) Gollum deluxe parlant (22cm/neuve) de 27cm avec tête interchangeable : 39€ (7) Sauron - figurine parlante 30 cm : 39€

Statue Vynil: 45€ (1) Tetsuo (2) Kaneda

Figurine 25cm : 39€ (1) Phenicia (2) Alcor (3) Goddess Gold (4) Ulysse 31 - Nono le petit robot 23cm : 39€

Buste résine 15cm en série limitée et numérotée (1) Grand Moff Tarkin : 89€ (2) Clone: 89€ (3) Clone Jaune : 99€ (4) Anakin : 89€ (5) Count Dooku : 69€ (6) Zam Wesell : 99€ (7) Obi-Wan Kenobi : 89€ (8) Windu : 89€ (9) Padme : 89€

(1) Figurine Jason environ 45cm : 59€
Snowglobe 20cm : 49€ (2) Freddy (3) Jason

(1) Figurine Pinhead 45cm : 59€ Hellraiser serie 2 Figurine 18 cm : 19€ (2) Angelique (3) Barbie (4) Surgeon (5) Butterball (6) Skinless Julia (7) Pinhead II (8) Pillar of souls (9) Freddy - figurine 30cm "Classic Horror" : 59€

www.toystar.fr

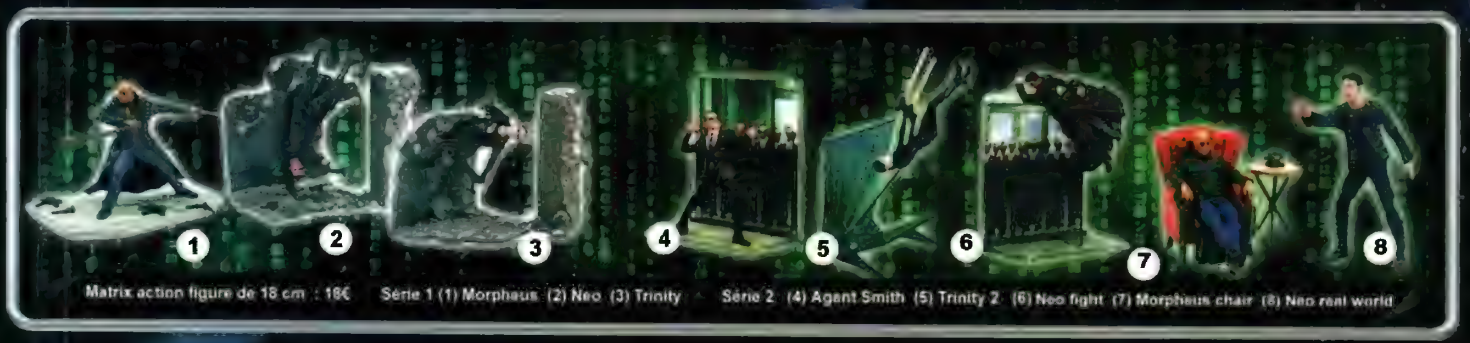
Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7 Plus de 2000 références

01 43 72 06 66

Pour recevoir notre catalogue gratuit, appelez-nous !

TOYSTAR

Commandez par :
- Internet
- Courrier
- Téléphone



Matrix action figure de 18 cm : 18€ Série 1 (1) Morpheus (2) Neo (3) Trinity Série 2 (4) Agent Smith (5) Trinity 2 (6) Neo fight (7) Morpheus chair (8) Neo real world

Buste résine 15cm - 60€ (1) Agent smith (2) Morpheus (3) Trinity (4) Neo (5) Twin2 (6) Twin1 (7) Pack deluxe serie1 Neo in chateau : 54€ (8) Box deluxe APU : 49€ (9) Box deluxe Sentinel : 49€

Marvel Legend serie 5 figurine 18 cm - 15€ (1) Blade et sa moto (2) Colossus (3) Mr Fantastic (4) Silver surfer & Howard the duck (5) Sabretooth (6) Nick Fury

Spawn séries 25 figurine 18 cm - 18€ (1) HELL SPAWN RAVEN (2) HELL SPAWN (3) REDEEMER (4) IMAGE SPAWN (5) SAM & TWITCH (6) DELUXE BOX CREECH : 30€

Le plus grand magasin de produits dérivés de France

TOYSTAR - C. Cial 38, rue des Ormeaux 75020 Paris

Ouvert du lundi au samedi de 10h à 19h - M° Buzenval / RER Nation

Les prix pratiqués sont ceux appliqués au moment de la parution dans la limite des stocks disponibles et sous réserve d'erreurs typographiques

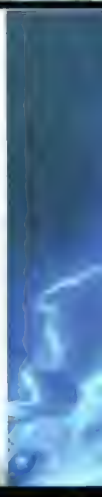
VAN HELSING
DE STEPHEN SOMMERS

2004 risque vraiment d'être un très bon cru. Après les coups de boule que furent Massacre à la tronçonneuse et Jeepers Creepers 2, les monstres mythiques de la Universal vont être à leur tour honorés d'un retour en grande pompe sur nos écrans avec VAN HELSING, le deuxième gros blockbuster de l'année, après Hellboy et avant Spider-man 2. On compte les jours.

LA NUIT DU CHASSEUR

– Après avoir fait **La Momie** *et* **Le Retour de la Momie**, *je n'arrêtais pas de me demander comment faire d'autres films avec les monstres de la Universal. Tous ces personnages, toutes ces icônes me fascinaient fantasmer. Qu'aurais-je pu faire dans la même veine que mes deux précédents films ? Frankenstein ? Dracula ? Ils méritaient tous une nouvelle adaptation au cinéma. Je me suis ensuite aperçu que je n'avais pas envie de passer deux ans de ma vie en travaillant seulement sur le personnage du loup-garou, par exemple. Alors je me suis mis à réfléchir à un concept qui engloberait tous ces personnages.* **Van Helsing** *était né.*

Si la majorité d'entre nous a les mêmes désirs de spectateur que Stephen Sommers, lui a les moyens de les concrétiser. Certes, il n'est pas le premier auteur-réalisateur à nous pondre un pitch absolument démentiel, mais il faut bien reconnaître que le bonhomme fait partie de cette caste confidentielle de plus d'élus, celle de ceux qui ont les moyens de leurs ambitions, tant artistiquement que financièrement. Et pourtant, l'affaire n'était pas gagnée d'avance pour Sommers. Qui aurait osé parier en 1994 que le réalisateur de ces deux ratages que sont **Les Aventures d'Huckleberry Finn** et **Le Livre de la jungle** allait dix ans plus tard nous filer une gaule à en réveiller mamie avec un film attendu aujourd'hui comme le Messie ? Pas grand monde. Pourtant, en 1998, Sommers trouve son credo et se fait véritablement un nom avec **Un cri dans l'océan**. Tracté par un Treat Williams dégueulant de charisme, son troisième film fut l'une des plus belles surprises de l'année. Sous couvert d'un vulgaire film de monstre aquatique, Sommers nous refourguait tranquillement au incroyable melting-pot cinématographique où la romance côtoyait le gore crapsec, et où l'humour relançait sans cesse l'aventure, dans la plus totale harmonie. Évitant ainsi l'écueil du « **Alien** like » chiant et légèrement prétentieux (genre **M.A.L.** ou **Leviathan**), **Un cri dans l'océan** posait déjà les bases de **La Momie** avec un concept entièrement axé autour de l'évidente générosité de son réalisateur. En 1999, l'embaumé explose donc logiquement tous les box-offices de la planète, dans un faux film-hommage autant influencé par l'archéologue de Spielby que par les serials hollywoodiens de



Ci-dessus, de gauche à droite :
Hugh Jackman incarne le nouveau Van Helsing : plus ténébreux, plus jeune et plus vif que Peter Cushing et Anthony Hopkins !

Le Comte Dracula (Richard Roxburgh) en pleine transformation. Un look bestial et agressif à souhait pour le monstre créé par Bram Stoker.

la grande époque ou encore, mais de manière plus indirecte, par la bande dessinée belge. Succès oblige, l'inévitable séquelle déboula deux ans plus tard. Spectacle « faster and louder » un peu trop gras, **Le Retour de la Momie** ne fut pas celui de Stephen Sommers, déjà sûrement trop occupé à cogiter sur un hypothétique cross-over entre les légendes monstrueuses de la Universal, plutôt que sur les aventures digitales d'un catcheur bovin. **Van Helsing** sera donc la réponse à ses rêves les plus fous. Originellement prévu en 1994 comme séquelle directe au **Dracula** de Coppola, toujours avec Anthony « j'arrête bientôt le cinéma, c'est promis » Hopkins dans le rôle titre, le projet **Van Helsing** ne verra finalement jamais le jour, à la grande joie de Sommers, totalement libre de reprendre le personnage dans un film qui s'annonce furieusement dévastateur.

VAN THE MAN

« *Après avoir été intimement persuadé de réunir tous les monstres de la Universal dans un seul et unique film, j'ai eu peur. Je ne tenais pas à faire une comédie genre Abbot et Costello. J'ai donc réfléchi à un homme mystérieux qui se rendrait en Europe de l'Est pour tuer Dracula, le Monstre de Frankenstein et le Loup-garou. L'identité de cet homme est rapidement devenue évidente. Il ne pouvait s'agir que de l'ennemi juré de Dracula, le plus grand tueur de vampires : Van Helsing.* » explique Stephen Sommers.
Sommers revient sur la nouvelle orientation donnée à son héros et la met en perspective avec l'interprétation incontournable de Peter Cushing dans les films de la Hammer : « *Les attentes du public n'étant plus les mêmes que dans les années 60, il était hors de question que Van Helsing soit un homme trop âgé, sorti de bibliothèque vexant d'immortalité et s'y refusant en dégainant un pieu de bois.* »

s'impose rapidement, par son charisme et son jeu, comme l'acteur idéal pour dépoussiérer le chasseur de vampires, tout en gardant un œil sur le passé. Il s'explique, tout en étant conscient qu'il s'agit là de son premier blockbuster seul en tête d'affiche : *« Pour moi, le personnage de Van Helsing est un dur. Il n'est pas une icône au même titre que ceux qu'il combat. C'est avant toute chose un homme d'action. Il ne parle pas beaucoup, c'est un homme beaucoup plus instinctif que cérébral. Il est partiellement amnésique et ignore pourquoi. Il sait seulement que son combat contre Dracula pourrait apporter beaucoup de réponses à ses questions. Ce personnage de Van Helsing n'est pas aussi éloigné de celui de Wolverine. Ils ont tous les deux un problème avec leurs origines. Ils ne s'en souviennent plus et ignorent pourquoi. Ils entreprennent prioritairement une quête de vérité. Van Helsing n'est pas animé par la même rage que Wolverine. Il arrive mieux à se contenir. Mais attention, il y a un paquet de scènes dans le film où il est vraiment très énervé ! »*

Quid de l'histoire ? Elle se déroule au dix-neuvième siècle. Mandaté officieusement par le Vatican, le Professeur Abraham Van Helsing est envoyé dans les mystérieuses terres d'Europe de l'Est, en Transylvanie plus précisément, afin d'empêcher le Comte Dracula d'étendre sa funeste malédiction sur le monde. Une fois sur place, Van Helsing s'apercevra rapidement que l'immortel vampire n'est pas tout seul à comploter de noirs desseins…

Ci-contre :
Van Helsing, entouré de ses deux comparses, à savoir le fidèle Rendfield (David Wenham) et Anna Valerious (Kate Beckinsale).

Ci-dessous, de gauche à droite :
Ramené à la vie par son sinistre créateur, le Monstre de Frankenstein (Shuler Hensley) s'apprête à rejoindre le Comte Dracula.

Velkan (Will Kemp), sans aucun doute le plus beau loup-garou de l'histoire du cinéma avec celui de Hurlements.

« Après La Momie et Le Retour de la Momie, je n'arrêtais pas de me demander comment faire d'autres films avec les monstres de la Universal. Toutes ces icônes me faisaient fantasmer. » (Stephen Sommers)

LE PAYS DES MONSTRES MÉCHANTS

Afin donc d'éviter de faire un film de vampires gériatrique, Sommers revient aux origines du mythe et décide d'en raconter sa jeunesse. Véritable homme de terrain, le Van Helsing de Sommers semble emprunter la tranchée encore fumante tracée par la tornade **Blade II**. Aux antipodes d'un maniérisme feutré de pisseuse, genre **La Reine des damnés**, le chef-d'œuvre de Del Toro est définitivement le nouveau mètre étalon du genre. Bardé de gadgets high-tech (crucifix rétractables en poignards) et d'armes sophistiquées (arbalète nouvelle génération), engoncé dans un costume top-classe faisant ouvertement référence au **Vampire Hunter D** de Yoshiaki Kawajiri et magnifié par une mise en scène aussi rythmée qu'esthétisante, **Van Helsing** risque fort de s'imposer, autant au box office que dans nos cœurs. Et il y a Hugh Jackman. Devenu une star après les deux volets des **X-Men**, Jackman

S'il y a bien un film qui nous rappelle énormément celui de Sommers, c'est bien **Monster Squad**. Sorti en France sous le titre de **Monster Club**, l'excellent film de Fred Dekker nous narrait les aventures débridées d'une bande de goonies prête à tout pour enrayer l'invasion de leur petite ville par un comte Dracula épaulé pour l'occasion par le monstre de Frankenstein, le Loup-garou, la Momie et la Créature du lac noir. La Momie ayant déjà eu ses faveurs, Sommers ne gardera que les deux premiers comme alliés du comte. N'étant pas issue de la même époque

Ci-dessous, de gauche à droite :
Van Helsing face au Loup-garou Velkan. Unaffrontement qui s'annonce « explosif ».

Anna Valerious face aux succubes du Comte Dracula. Notez bien la déformation de leur mâchoire !

que ses congénères, la Créature du lac noir brille par son absence. À moins qu'elle ne fasse partie des nombreuses surprises que nous réserve jalousement Sommers. Et de surprise, le prologue de son film risque d'en être une de taille. Dans les rues brumeuses de Londres, un chasseur traque sa proie sans relâche. La poursuite se terminera sur le toit d'un immeuble et la lune se dévoilera enfin pour éclairer le chasseur, Van Helsing, et sa proie : l'effroyable Mister Hyde. Invité-surprise, le monstre de Stevenson va donner du fil à retordre à Van Helsing dans une baston démentielle qui tenait lieu de climax dans le soporifique nanar de Stephen Norrington.

Sommers revient sur l'histoire et ses personnages : « **Van Helsing** *est un conte très soudoe, très complexe, bourré de trahisons, de vengeances et de violence. Pour gouverner le monde, Dracula a un secret. Mais pour s'en servir, il a besoin impérativement du monstre de Frankenstein. Vous verrez, c'est un film avec de nombreux revirements de situation. Mais ce n'est pas uniquement un film sur des monstres. C'est aussi un film sur des personnages qui doivent affronter leurs démons. Le casting était essentiel à ce niveau-là.* »

Misant essentiellement sur son sujet et la notoriété toute neuve de Jackman pour remplir les salles, Sommers s'entoure d'une flopée d'acteurs peu connus. Le très distingué Richard Roxburgh (**M:I-2**, **La Ligue des gentlemen extraordinaires**) endosse la cape de Dracula, David Wenham (Faramir dans les deux derniers volets du **Seigneur des anneaux**) les lunettes de Rendfield, Will Kemp (**Mindhunters**) les crocs de Velkan le loup-garou et Shuler Hensley (qui avait déjà tourné avec Jackman dans la comédie romantique **Attraction animale**) les boulons du monstre de Frankenstein. Son Victor de créateur sera quant à lui interprété par Samuel West (**102 Dalmatiens**) et sera toujours secondé par son ignoble valet bossu d'Igor, joué par l'acteur fétiche de Sommers, le caméléon Kevin J. O'Connor. Seule la brune Kate Beckinsale semble apte à se mesurer à Jackman en termes de popularité. Ayant prouvé dans cet actioner gasté d'**Underworld** qu'elle était capable de défourailler tout en restant bien coiffée, Beckinsale risque fort de faire de l'ombre au chasseur. Ici, elle est Anna Valerious, la descendante d'une longue lignée de tueurs de vampires qui combat Dracula et ses troupes depuis plus de 400 ans. Elle s'allie logiquement à Van Helsing, tout en cherchant activement un remède pour libérer son frère Velkan de sa condition de lycanthrope. Pas le temps de s'ennuyer donc.

« Le personnage de Van Helsing n'est pas si éloigné que ça de celui de Wolv

LES MULTIPLES VISAGES D'ABRAHAM VAN HELSING

C'est en 1897 que le Professeur Van Helsing fait sa première apparition, sous la plume de l'écrivain irlandais Bram Stoker, dans son célèbre roman *Dracula*. Portant le même prénom que le père de Stoker, Abraham Van Helsing est un scientifique moderne et énergique, pourfendeur infatigable des ténèbres, de l'ignorance et du Mal sous toutes ses formes et véritable archnemesis du Comte Dracula. Traits nobles et puissants, regard bleu sombre, cheveux roux, Van Helsing est un homme assez âgé mais faisant preuve d'une vivacité d'esprit et d'une force physique évidentes. Un tel personnage se devait de marquer durablement l'imaginaire collectif et d'engendrer une descendance cinématographique prolifique, dont nous passerons en revue ici les interprètes les plus mémorables.

Incarné pour la première fois au cinéma (si l'on excepte le **Nosferatu** de Murnau, adaptation officieuse du roman de Stoker) par Edward Van Sloan dans le **Dracula** de Tod Browning (1931), Van Helsing apparaît comme un scientifique rigoriste et très théâtral, à l'instar de ce film célèbre mais plutôt oubliable. Van Sloan reviendra six ans plus tard dans **La Fille de Dracula**, un petit naveton où il campera le rôle du Professeur Von Helsing. Il faudra ensuite attendre une vingtaine d'années pour retrouver le personnage du chasseur de vampires, cette fois-ci dans ce qui reste son incarnation la plus flamboyante à ce jour, sous les traits anguleux du grand Peter Cushing. L'acteur anglais interprètera Van Helsing pour le compte de la firme Hammer à six reprises : **Le Cauchemar de Dracula** (1958), **Les Maîtresses de Dracula** (1960), **Dracula, prince des ténèbres** (1966), **Dracula 73** (1972), **Les 7 vampires d'or** (1974) et **Dracula vit toujours à Londres** (1974). Cushing fait de Van Helsing un être obsédé par sa mission, à la fois rationnelle et habité par une fureur purificatrice capable de le transcender en homme d'action implacable. On se souviendra encore longtemps du Van Helsing de Cushing pour la scène finale du **Cauchemar de Dracula** (reprise dans **Dracula, prince des ténèbres**), où le comédien se tout littéralement sur la queule avec Christopher Lee, montant sur les tables, courant partout et se battant avec une rage frénétique avant d'arracher finalement un rideau qui laissera pénétrer

LE FILM DE L'ANNÉE ?

Budgété à 160 millions de dollars (le plus gros budget de l'année pour la Universal), **Van Helsing** requiert toutes les attentions de Stephen Sommers. Fort d'une équipe blindée de gens d'expérience (dont fait partie le compositeur Alan Silvestri et le directeur de la photo Allen Daviau, ancien collaborateur de Spielberg) et d'habitués (le producteur/monteur Bob Ducsay, les directeurs artistiques Tony Reading et Giles Masters), le réalisateur fait appel au maquilleur Greg Cannom (qui officiait déjà au même poste sur le **Dracula** de Coppola) pour les débordements sanglants promis par son script. Pas de quoi s'affoler en espérant que **Van Helsing** sera un monument de gore pour autant. Visant l'interdiction PG 13, **Van Helsing** a de fortes chances d'être plus proche du gore poussiéreux et « all audiences » de **La Momie** plutôt que de celui, beaucoup plus trash, d'**Un cri dans l'océan**. Afin de gérer le lourd cahier des charges des effets spéciaux digitaux, Sommers fait de nouveau appel aux petits génies d'ILM. Que ce soit pour le château transylvanien du comte, pour les transformations de Velkan en monstre poilu ou pour les besoins de l'empoignade musclée entre Hyde et Van Helsing au début du film, les informaticiens du père Lucas ont du pain sur la planche. Épaulé par la boîte Illusion Arts (**2Fat 2Foirous**, **Le Pic de Dante**, **Batman Forever**), ils ont jusqu'au 7 mai prochain, date de sortie mondiale du film, pour parfaire leur boulot. D'ici là, **Hellboy** nous aura ravagé la tête et **Spider-Man 2** sera dans les starting-blocks. 2004, une grande année, on vous le dit depuis le début !

Alexandre BUSTILLO

Ci-contre :
Issue d'une famille qui chasse les vampires depuis des générations, Anna Valerious entretient des rapports étroits avec Velkan le loup-garou.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Comme bon nombre de lycanthropes, Velkan, ici en train de bondir sur une proie, est victime d'une malédiction.

Une des disciples du Comte Dracula, tous crocs dehors !

ne. Ils ont tous les deux un problème avec leurs origines. » (Hugh Jackman)

la lumière du jour, fatale à Dracula.
Rendu éminemment populaire par les prestations inspirées de Cushing, Van Helsing va très vite devenir un personnage récurrent, et sera ensuite interprété par une flopée d'acteurs dans une multitude de zéderies ou de séries B vampiriques : Herbert Lom (**Le Fantôme de l'opéra**) dans **Les Nuits de Dracula** (1970) du bisseux Jess Franco, Nigel Davenport (**Les Chariots de feu**) dans le ***Dracula*** télé (1973) de Dan Curtis ou encore Christopher Plummer (**L'Homme qui voulut être roi**) dans le récent et ridicule **Dracula 2001** (2000) de Patrick Lussier... Même ce vieux clown fatigué de Mel Brooks donnera sa version du personnage en interprétant lui-même un Van Helsing plutôt loufoque dans son parodique **Dracula, mort et heureux de l'être** (1995). Autant d'incarnations plus ou moins convaincantes (où le personnage ne sera d'ailleurs pas toujours affublé de son prénom originel, adoptant ainsi au gré des versions les patronymes de Malichi, Adam, Frederick ou Robert) qui participeront de la vulgarisation du professeur auprès du grand public. Des adaptations plus prestigieuses du roman de Stoker donneront également à l'occasion leur

interprétation du rôle. On notera surtout la prestation de Laurence Olivier dans le **Dracula** (1979) de John Badham, où le grand acteur shakespearien campe un professeur beaucoup plus antipathique, sorte de vieux con puritain s'opposant au charisme libertaire et romantique du vampire, puis celle d'Anthony Hopkins dans le **Dracula** (1992) de Francis Coppola, où notre Hannibal, dans l'une de ses compositions les plus insupportables, incarne un Van Helsing vociférant et hystérique, qui tente de concilier les influences de Peter Cushing et de Laurence Olivier sans jamais arriver à dépasser le stade du cabotinage le plus regressif.
Bref, le chasseur de vampires avait bien besoin d'un bon dépoussiérage et c'est ce que semble avoir voulu faire Stephen Sommers en transformant le vieux scientifique tenace en un jeune « action hero » aux allures de cow boy. Peut-être une nouvelle jeunesse pour ce personnage passionnant à plus d'un titre...

Arnaud BORDAS

De tous les criminels des annales judiciaires des États-Unis, Charles Manson est certes l'un des plus monstrueux, un fou mystique de la pire espèce, mais aussi un mythe, une icône des seventies dont il symbolise à lui seul le côté sombre. Un personnage fascinant que Hollywood, pourtant à l'affût de faits divers marquants, évite scrupuleusement, laissant le soin au cinéaste underground Jim Van Bebber de reconstituer le parcours du gourou selon des préceptes très personnels...

MANSON FAMILY
DE JIM VAN BEBBER

CHARLIE ET SES DRÔLES DE DAMES

L'œuvre d'une vie ou presque. Quinze ans. Il aura fallu pratiquement quinze ans à Jim Van Bebber pour réaliser **Charlie's Family**, re-titré aujourd'hui **Manson Family**. Quinze ans sur la durée. Au point que les comédiens prennent l'âge de leurs personnages, qu'ils apparaissent à l'écran âgés d'une vingtaine et d'une quarantaine d'années. Quinze ans, soit le temps de prendre des rides, du poids, de se flétrir. Le bénéfice d'un tournage marathon. Ainsi, lorsque Patty quadra évoque Patty à vingt ans, c'est la seule et même interprète qui l'incarne. Leslie Orr plus précisément. Unique et autrement plus convaincant que les sempiternels, et rarement convaincants, maquillages et postiches censés rajeunir ou vieillir les acteurs. Rien de tel dans **Manson Family**, un film que Jim Van Bebber veut authentique, au plus près d'un parcours aussi fascinant qu'atroce.

GARE AUX GORILLES

Qui est Jim Van Bebber ? Né le 24 novembre 1964 dans l'Ohio, c'est d'abord un mordu de cinéma. *« Gamin, je ne ratais tout ce que je pouvais, du Disney de base à des danses pour adultes. De la bonne. Puis, à peine plus tard, je me suis surtout passionné pour les films d'horreur et de science-fiction. Interdits aux gosses, mais cela ne m'arrêtait pas. Tous les vendredis et samedis, je jouais la comédie : je faisais mine d'aller me coucher et de passer la nuit à dormir. En fait, j'avais un réveil que je réglais à 23h30 et que je mettais sous l'oreiller afin que personne d'autre que moi ne l'entende. Réveillé, je me faufilais le plus discrètement possible dans le salon, où se trouvait la télévision. Si mes parents s'y trouvaient encore, j'attendais qu'ils partent. Pendant une demi-heure parfois, le temps que je rate les trente premières minutes du film. Qu'importe, il me restait toujours une heure de spectacle. J'ai ainsi pu voir* **Le Scorpion noir**, **À des millions de kilomètres de la Terre**, **The 7 faces of Dr. Lao** et **Dracula, prince des ténèbres**. » Pourtant, ce n'est ni une série B à insecte mutant ni une production Hammer qui cloue le gamin à son fauteuil. Un dimanche, au cinéma, papa et maman l'ennuient avec une comédie familiale principalement animée par le comique Dick Van Dyke. *« Avant la projection du film, la salle projetait des bandes-annonces. Parmi celles-ci, il y avait celle de* **La Planète des singes**, *l'original. Lorsque, à l'écran, est apparu un gaulle à cheval, j'ai pratiquement décollé du fauteuil. Quelle mandale ! Et ce n'était pas fini. Quand j'ai enfin vu le film en entier, le final, où Charlton Heston découvre la Statue de la Liberté sur la plage, m'a si fortement marqué que j'ai ensuite souvent rêvé de catastrophes nucléaires. »*

Si **La Planète des singes** se situe à des années-lumière du style de cinéma transgressif pratiqué par Jim Van Bebber, **La Dernière maison sur la gauche** de Wes Craven s'en approche nettement plus. Un shocker particulier que le futur cinéaste de **Manson Family** découvre très jeune. *« J'avais 10 ans. Je l'ai vu lors d'une séance de minuit, dans un drive-in à quelques pas de la maison de mes parents. Évidemment, on m'a refusé, mais comme mon père tenait la buvette locale, que c'était donc un homme en vue dans le secteur, on m'a foutu la paix. "Ne m'engueulez surtout pas le fils Van Bebber !" disait le gérant du cinéma. Cool. J'ai ainsi, de la même manière, vu* **Taxi Driver**, **Marathon Man**, **Un tueur dans la foule** *et d'autres. Des films qui ont profondément changé ma vie. Pendant et après les projections, je me sentais comme agressé, l'esprit partant en vrille, choqué. »* Choqué, mais heureux de sortir du cadre réglementaire des fictions alors autorisées aux gamins d'une douzaine d'années. Tout le plaisir de l'interdit en somme. De l'influence de **La Dernière maison sur la gauche** et autres, Jim Van Bebber ne s'en débarrassera jamais. D'ailleurs, plutôt que de la fuir, il la cultive, non sans la délectation de celui qui prend son pied à musarder sur les sentiers de la contre-culture.

LA RÉVÉLÉRATION PUNK

De ses courts-métrages, qui scellent sa réputation de franc-tireur spécialisé dans le morbide, à **Manson Family**, Van Bebber ne dévie pas d'un iota de la voie qu'il se trace, instinctivement portée sur l'observation des déviances, sur une certaine sympathie avec le Diable. Ce n'est toutefois pas le mythique « Sympathy for the Devil » et ceux qui le chantent, les Rolling Stones, qui, au temps des virées cinématographiques nocturnes, forgent la personnalité de Jim Van Bebber.

Ci-dessus et à gauche : Les adeptes et victimes d'un Manson (Marcelo Games) se prenant carrément pour Dieu.

Limite trop policé, trop politiquement correct pour lui. Aux oreilles de l'artiste underground, il faut du sévère. Le groupe phare du mouvement punk tombe à point nommé.

- *Les Sex Pistols comptent énormément pour moi. Ils ont considérablement contribué à mon évolution, façonné l'homme que je suis. Ils m'ont poussé à sortir du berceau. Ce n'est certainement pas le cas des Beatles, des Beach Boys et de tous ces groupes à la con. J'ai découvert la musique des Sex Pistols au tournant de ma vie. À la faloche, grâce à mon frère. Il est arrivé à la maison avec un de leurs 45 tours, un disque commandé en Angleterre. Quel choc ! C'était « God save the Queen ». Pendant que nous l'écoutions, nous dansions comme des barbares autour d'un feu, arrachant même la tapisserie des murs. Une vraie révolution dans un petit patelin de l'Ohio. Avant les Sex Pistols, nous écoutions Electric Light Orchestra. C'est dire le chemin que nous avons parcouru.* -

Porté par les cris de revolte de Sid Vicious et par plusieurs électrochocs cinématographiques, Jim Van Bebber passe à la réalisation. Le plus naturellement du monde, mais loin, très loin du sérail hollywoodien. Première étape de sa formation : des courts-métrages 8mm pour lesquels ils grime en zombies amis, famille et voisins. En 1983, dans le cadre universitaire, il réalise en 16mm **Into the Black**, décrit comme un « kung-fu rock-opera », résultant de son affection coupable pour le cinéma d'arts martiaux. - *Je dois avouer, à ce titre, que j'apprécie même la série **Walker-Texas Ranger** avec Chuck Norris pour ses séquences de bagarre.* - plaide-t-il. Arrive ensuite un premier long-métrage, **Deadbeat at Dawn** (1987), un hommage aux films de bikers des sixties et des seventies combiné à une reprise du scénario de **La Dernière maison sur la gauche**, mâtinée d'une histoire gratinée de vengeance. Style proche du documentaire, micro-budget, prises de vue sans permission administrative… **Deadbeat at Dawn** installe l'art et la méthode Jim Van Bebber. Méthode qui, à l'instar de **Manson Family**, transite par un tournage inhabituellement long, de trois ans et demi cette fois. Et, comme sur **Manson Family**, l'artiste cumule les postes. Bien sûr producteur-réalisateur-scénariste, mais également cascadeur, monteur, directeur artistique et responsable des effets spéciaux gore, qu'il assure après l'étude attentive des excès de Tom Savini sur le **Zombie** de George Romero.

SUJET TABOU

Aussi corsé soit **Deadbeat at Dawn**, les longs courts-métrages que Jim Van Bebber bricole par la suite le surpasse en audace, en violence crapoteuse et autres abominations psychologiques. Dans **Roadkill : The Last Days of James Martin** (1994), on assiste au meurtre de deux innocents par un psychopathe passé maître dans l'usage du hachoir. Quarante minutes à la limite du soutenable. Avec **My Sweet Satan**, il s'inspire du cas de Ricky Kasso, un tueur en série sataniste qui démastique des ados. Dans le rôle principal, Van Bebber pousse la simulation d'une pendaison jusqu'à frôler la mort. Une experience extrême.

S'il devient au fil des années une véritable icône du cinema indépendant américain, dans la section la plus underground, Jim Van Bebber galère cependant à financer des projets plus ambitieux. Des longs-métrages. Faute de réunir les capitaux nécessaires à des entreprises sulfureuses qui font fuir les financiers, il tourne d'autres courts-métrages, des clips musicaux pour des groupes de rock alternatifs à l'image de Skinny Puppy, Frontline Assembly, Bill Leeb, Necrophagia… Parfois simple acteur pour d'autres (dans **The Mutilation Man** et **Demented**), il caresse le rêve d'achever enfin un film amorcé au milieu des années 80. L'œuvre d'une vie, **Manson Family**, portrait du gourou sociopathe Charles Manson et, surtout, des membres de sa secte.

Tristement célèbre pour le massacre du couple La Bianca et d'une Sharon Tate enceinte en août 1969, Charles Manson genère finalement peu de films avant que Jim Van Bebber ne s'intéresse à son cas. Tout au plus quelques documentaires, des allusions dans des fictions généralement de série Z. Le téléfilm ***Helter Skelter*** de Tom Gries en 1976 est l'exception qui confirme la règle, avec Steve Railsback dans le rôle principal.

Incarcéré, Charles Manson trépigne cependant à voir Hollywood s'emparer de son histoire. Au point qu'il fait savoir à Martin Scorsese qu'il le verrait bien dans sa peau devant les caméras. Aussi effrayé par la proposition que par les conséquences redoutées d'un refus (quelques membres de la secte sont encore en liberté), le réalisateur de **Taxi Driver** n'y donne pas suite.

Quelques années plus tard, Jim Van Bebber se risque, sans accord de Manson, à l'aventure, visiblement poussé par deux tentatives préalables d'utilisation de l'imagerie nihiliste du gourou. Du confidentiel. D'abord **Manson Family Movies** (1984, John Aes-Nihil), reconstitution des assassinats filmés par les meurtriers eux-mêmes, puis **Death Valley'69**, un clip punk tourné par Richard Kern pour le groupe Sonic Youth. Richard Kern étant l'ami et le mentor de Jim Van Bebber, logique que celui-ci se prenne d'intérêt pour l'affaire Charles Manson, personnage auquel l'establishment d'Hollywood préfère les serial killers charismatiques genre Hannibal Lecter. Pour quelle raison ? En frappant au cœur d'Hollywood, Charles Manson suscite un traumatisme durable et la fidélité de quelques complices dissuade quiconque de s'emparer de son histoire. Une réponse violente à toute initiative sur ce terrain est toujours possible.

En marge du système, Jim Van Bebber finance **Manson Family** pratiquement de sa poche, seulement aidé, du moins au niveau de la post-production, par les sociétés Blue Underground (la compagnie DVD de William Lustig) et la britannique Exploited, justement distributrice de **Roadkill**, **Deadbeat at Dawn** et **My Sweet Satan**. Des mécènes de dernière minute.

Bien que financièrement vulnérable, Van Bebber prend néanmoins le risque de s'attaquer à Manson en dépit de la probabilité de voir celui-ci libéré au terme de sa peine. Possible que ce soit en 2005. Un tantinet flippant, surtout que le réalisateur

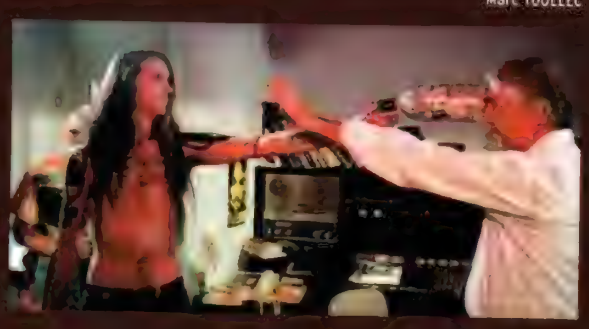
recourt au merchandising, aussi modeste soit-il. À savoir le t-shirt officiel **Manson Family** ! Passablement douteux et vraiment pas du meilleur goût pour les familles des victimes, comme Roman Polanski, compagnon de Sharon Tate et père de l'enfant qu'elle portait.

UN RÊVE SOUS FORME DE CAUCHEMAR

« Le film est tel que je voulais qu'il soit. » exprime d'emblée Jim Van Bebber. *« Exactement conforme à ma volonté. Si son tournage s'est étendu sur une si longue période, il n'a pas pour autant été désagréable. J'ignore comment* **Manson Family** *sera reçu, mais ce n'est pas le plus important pour moi. Il m'importe plus qu'il soit exactement le film auquel je tenais, le film de mes rêves. »* Cauchemar serait un terme plus adapté à ce qui se déroule sur l'écran : une chronique des seventies où un hippie rallie à sa cause quelques paumés, principalement des femmes. Musicien raté, Manson prône une existence en communauté qui se traduit surtout par une sexualité débridée. Ce que Jim Van Bebber relate par des images très crues d'orgies, de viols collectifs, de partouzes en pleine campagne, de shoots de LSD et d'acide… Des tableaux dantesques que le cinéaste filme dans le ton naturaliste des pornos soft de l'époque. Un parfum nostalgique généreusement dispensé, avant que les choses ne prennent une tournure plus fâcheuse et que Manson n'entraîne ses disciples dans des messes noires où lui-même simule la crucifixion du Christ, coiffé d'une couronne d'épines. Des faits avérés ? À ce stade, **Manson Family** décroche de la vérité, mêle fiction et réalité dans un maelström démoniaque de saynètes brutes de décoffrage, selon le principe des souvenirs revenant à la mémoire de plusieurs protagonistes. Ceux de quelques-uns des membres de la secte convertis à une vie plus paisible. L'un, par exemple, portant désormais la soutane d'un prêtre que Van Bebber filme dans une église avec la ferme volonté de provoquer, de susciter des réactions. Dans le registre de la provocation, le film ose même détailler l'assassinat d'une Sharon Tate sur le point d'accoucher.

Questionné sur la transgression du tabou, Jim Van Bebber ne se démonte pas. Au contraire ; il contreattaque, toujours virulent. *« Et alors ? Cela ne signifie rien pour moi. Devrais-je m'en excuser ? Pas du tout ! Je ne fais que montrer des événements qui se sont vraiment déroulés, quelque chose que les gens ne veulent seulement pas admettre, pas voir. »* Et, effectivement, à l'écran s'étale l'intolérable. La séquence la plus dure d'une œuvre qui s'épanouit dans le sexe et la violence avec une sidérante absence de complexes. La marque sanglante de Jim Van Bebber en somme, toujours très cru, extrêmement brutal dans la description des meurtres, tant sur le plan physique que psychologique. Et le style narratif qu'il donne à **Manson Family** abonde dans le sens d'une efficacité décuplée. Des interviews des anciens membres de la secte visionnés par les responsables d'une chaîne de télévision, les faits reconstitués avec une profusion rare de détails morbides et sordides… Habile et parfois roublard, le réalisateur trafique la nature de ses archives pour davantage d'authenticité encore. Pellicule intentionnellement détériorée et rayée, son parfois nasillard, couleurs saturées… Jim Van Bebber ne recule devant aucun subterfuge pour donner à **Manson Family** des allures de reportage et de documentaire pris sur le vif, quitte à céder au voyeurisme et à la récupération ignominieuse. En apparence, le cadet des soucis de Jim Van Bebber. Porteur d'un t-shirt à l'effigie de Ed Gein, un tueur en série passé à la postérité pour avoir inspiré **Massacre à la tronçonneuse** et **Le Silence des agneaux**, il n'a de compte à rendre à personne. Sinon à son Dieu. *« Le mien, c'est Popeye ! Certains ont Jésus-Christ, d'autres Allah et Bouddha. Moi, j'ai choisi Popeye ! »* L'homme n'en est plus à une provocation près.

Marc TOULLEC



Ci-dessus :
Une victime peu consentante et passablement amochée : Charlie et ses petits copains sont passés par là.

Ci-dessous :
Une bouteille en guise de silencieux, une tête qui ne va pas tarder à exploser… Va falloir refaire toute la tapisserie.

Au-delà de l'adaptation bédé, du western européen ou plus largement du cinéma de genre français, le BLUEBERRY de Jan Kounen s'impose avant tout comme un trip déroutant et inclassable. Un objet cinématographique pas totalement abouti mais qui perdure longtemps dans la mémoire du spectateur. Vous avez dit persistance rétinienne ?

Il y a mille manières d'aborder l'objet **Blueberry**. On peut tenter de le recaser dans une énième ritournelle sur le cinéma de genre français qui va mal (et patati et patata…), mais manque de bol, le film pète à cent coudées, non pas au-dessus, mais au-delà de ces films. On peut parler de l'ami Kounen et de la façon lamentable dont son **Dobermann** avait été reçu, mais étant donné que son nouveau film opère un virage à 180°, ce n'est même pas la peine. Ah, on peut aussi parler de la bédé dont il est tiré, mais là, c'est mission impossible, étant donné que le générique d'ouverture précise bien qu'il s'agit d'une œuvre *« librement adaptée de* Blueberry *»*. La vérité, c'est que **Blueberry** est un film authentiquement atypique dans le cinéma français, un OVNI difficile à cerner mais tellement gonflé sur son principe que le simple fait qu'il existe force d'autant plus la sympathie qu'il s'agit effectivement du second film de genre estampillé NF, dont le titre connu ne servirait presque (presque !) que de prétexte, d'un réalisateur unanimement conchié par la critique de son pays. Bref, dans le genre *« fouettez-moi, j'aime ça ! »*, **Blueberry** se posait d'entrée un peu là !

Pas la peine de faire un topo sur l'intrigue, **Blueberry** n'est pas un film qui se raconte, c'est une œuvre qui se vit. Sachez tout simplement qu'il s'agit d'un western chamanique dans lequel le mythique protagoniste-titre (Vincent Cassel, vraiment bon), archétypal à souhait, va servir de catalyseur au spectateur pendant une bonne heure et demie jusqu'à un final inédit. Ce climax, vous le connaissez, ce sont les fameuses visions shamaniques dont vous avez entendu parler partout, mais dont vous ne savez strictement rien (si ce ne sont quelques bribes dans une bande-annonce peu révélatrice). Bien sûr, réduire **Blueberry** à sa poignée de minutes finales, ce serait faire injustice au reste du film, pas forcément pleinement abouti mais dont le traitement diffus se précise en cours de route. Quelque part, c'était le piège vers lequel s'est avancé un Kounen conscient que le point d'ancrage de son film, celui qui le rendrait personnel à ses yeux, serait celui qui définirait la limite même de son projet. On peut prendre du plaisir à la romance naïve doucement amorcée entre Blueberry et Maria (Juliette Lewis) sans trop comprendre où le réalisateur veut en venir. On esquisse plusieurs sourires complices en reconnaissant le défilé de gueules cassés, habituelles chez Kounen (Dominique Bettenfeld, François Levantal, Tchéky Karyo), et on éructe de joie devant les vieux de la vieille (Ernest Borgnine, Michael Madsen, Geoffrey Lewis) qui apposent leur patine savoureuse au film. Grosse cerise sur le gâteau : le réalisateur himself joue le rôle de Billy Boy, plouc débile aux dents sales qui va faire marrer le spectateur jusqu'à la scène où ce dernier ira de sa petite larme pour lui (une vulgarisation de son changement d'image publique amorcé suite aux rites initiatiques qu'il a traversé ?). Mais à ce stade du métrage, on serait tenté de penser que tout ceci ne relève que de l'ordre du plaisir périphérique et uniquement référentiel. Seulement, là où Kounen en sort grandi, c'est quand il implique finalement la responsabilité du spectateur dans ce que ce dernier attend d'un film de cet acabit. Doucement, le piège se referme en fait sur nous, tant et si bien qu'au lieu de la grande expérience commune propre au blockbuster, on se retrouve sollicité par ce climax dont on ressort un peu groggy, presque en titubant. Face à cette agression constante, visuelle comme sonore, qui semble durer une éternité, on se retrouve bel et bien seuls, face à nous-mêmes, entourés d'un univers qui nous dépasse et auquel nous avons pourtant été introduit tout du long. Jan Kounen n'avait qu'un seul pari à réussir complètement : s'il n'arrivait pas à nous impliquer dans les propres expériences chamaniques qu'il a vécues, son film menaçait de se casser entièrement la gueule. Ici, il ne tient qu'à un fil pas vraiment solide : la bonne foi du spectateur généralement peu habitué à ce genre d'expériences. On peut dire qu'il a réussi son coup et peu importe que le pavé qui nous y a mené soit parsemé d'embûches. Comme on dit : *« Pourvu qu'on ait l'ivresse… »*.

Stéphane MOÏSSAKIS

FRANCE. 2003. RÉAL.: JAN KOUNEN. SCÉN.: GÉRARD BRACH, JAN KOUNEN ET MATT ALEXANDER, D'APRÈS LA BANDE DESSINÉE DE JEAN-MICHEL CHARLIER ET JEAN GIRAUD. DIR. PHOT.: TETSUO NAGATA. MUS.: JEAN-JACQUES HERTZ ET FRANÇOIS ROY. PROD.: THOMAS LANGMANN ET ARIEL ZEITOUN POUR LA PETITE REINE, AJOZ FILMS ET UGC IMAGES. INT.: VINCENT CASSEL, MICHAEL MADSEN, JULIETTE LEWIS, DJIMON HOUNSOU, EDDIE IZZARD, COLM MEANEY, GEOFFREY LEWIS, TEMUERA MORRISON, ERNEST BORGNINE, JAN KOUNEN… DUR.: 2 H 05. DIST.: UFD. SORTIE LE 11 FÉVRIER 2004.

INTERVIEW

JAN KOUNEN - RÉALISATEUR

LE CHIEN FOU ET SA GLOIRE

C'EST DANS LE TRAIN PARIS-BRUXELLES QUI LE MÈNE EN BELGIQUE POUR LA PROMO DU FILM QU'ON ARRIVE À COINCER JAN KOUNEN POUR PARLER DE **BLUEBERRY**. DU STADE DE VÉRITABLE DOBERMAN DU CINÉMA DE GENRE FRANÇAIS À CELUI D'UN HOMME PLUS SAGE, PLUS MÛR, IL N'Y AVAIT QU'UN PAS QU'IL A RÉUSSI À FRANCHIR QUELQUE PART AU MILIEU DE LA JUNGLE AMAZONIENNE. RETOUR SUR CETTE EXPÉRIENCE ET SUR CE FILM DÉCIDÉMENT PAS BANAL...

Ci-dessus :
Mike Steve Blueberry (Vincent Cassel), en plein rituel chamanique : prêt pour le trip ultime ?

Ci-contre, de haut en bas et de gauche à droite : Blueberry entre en transe pour un duel totalement inédit.

Wallace Sebastian Blount (Michael Madsen), l'ennemi juré de Blueberry : l'ultime confrontation n'est pas loin.

Maria (Juliette Lewis), une femme en plein cœur d'un conflit mystique qui la dépasse.

L'indien Runi (Temuera Morrison), un chamane prêt à initier un blanc aux rites ancestraux de sa tribu.

Lors de la genèse du projet* Blueberry, *je me souviens avoir lu une citation de Claude Berri (!) qui disait en substance : « Jan Kounen est un réalisateur extrêmement talentueux. Si on parvient à le calmer un peu, je suis sûr qu'on peut tirer de lui des films encore meilleurs. ». Même si* Blueberry *est différent de* Dobermann, *tu es plutôt loin de t'être calmé, non ?

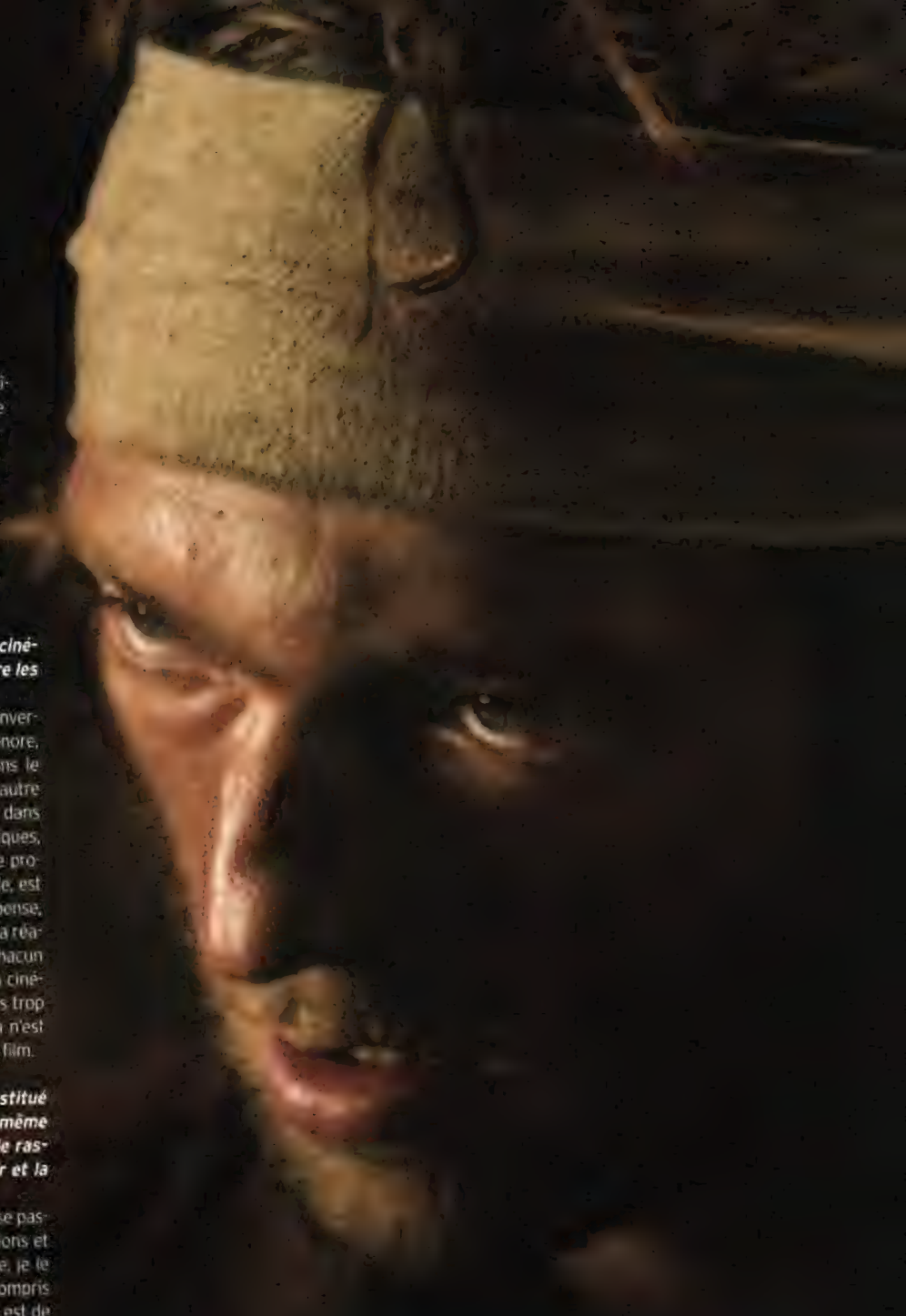
Je pense que d'un certain côté, tu as toujours un système de production qui cherche à produire des films vraiment abordables et d'un autre côté, tu as toujours des cinéastes qui souhaitent faire des films plus particuliers. Il y a un juste milieu à atteindre entre ces deux tendances. Chaque fois que tu t'essayes à quelque chose d'original, tu ne vas pas forcément plaire à tout le monde, mais en même temps, si tu ne fais pas quelque chose de ce type-là, à moins que le sujet ne le demande, je ne vois pas trop où se situe l'intérêt artistique. L'intérêt, c'est d'explorer les pistes qui ne sont généralement pas empruntées et d'une certaine manière, on te demandera toujours de prendre un chemin balisé et connu de tous. Moi, j'ai plutôt envie d'aller hors des sentiers battus. C'est plus excitant, c'est plus risqué certes, mais c'est au final plus intéressant. Je pense que ce que dit Claude Berri, que j'apprécie beaucoup, c'est ce que beaucoup de gens pensent sur mon compte : à savoir que j'ai des capacités, mais qu'elles pourraient mieux s'affirmer dans un cinéma plus classique. Je m'y essayerais peut-être un jour, mais il faudra que ça vienne de moi. J'ai fait les arts déco, donc j'ai quand même un rapport assez pointu avec le cinéma. Pour moi, c'est de la haute couture. J'ai l'habitude de faire des concessions et des films de commande, mais pas dans le long-métrage. Le jour où j'en ferais, ce sera certainement encore différent de ce que j'ai fait jusqu'à présent et c'est tout à fait possible de bien faire les choses avec une commande. Matthieu Kassovitz, par exemple, a bien réussi son coup avec **Gothika**.

Avant que tu ne découvres l'expérience chamanique, est-ce que* Blueberry *était déjà autant axé sur ce versant mystique, ou était-il plus proche d'un* Dobermann *?

Non, le projet était déjà résolument différent de **Dobermann**. Mais il n'était pas aussi mystique et « indien ». Mais c'est vrai qu'au départ, je voulais faire **Blueberry** pour traiter de l'expérience mystique. C'est un sujet fondamental sur le questionnement de la réalité et dans une certaine mesure, quand on questionne la réalité, on rentre dans la poésie ou l'art, car ça dépasse la logique. Je voulais faire un film sur la rencontre entre un occidental et le monde indien, et le western était forcément le plus indiqué puisque les deux civilisations étaient alors en équilibre. Et je me suis rappelé de ce mystère que je voyais plus jeune avec la présence de ce chaman mort dans *Le Spectre aux balles d'or*. Je voulais rendre vivant ce chaman et imaginer sa rencontre avec Blueberry. Je suis allé voir Mœbius pour lui proposer le jeu, et il a accepté, malgré la démarche différente de celle qu'on a l'habitude d'adopter lorsqu'on parle d'une adaptation. Après, la manière dont cette idée a pris forme dans le film, ça nous a tous un peu dépassé, y compris moi...

C'est-à-dire ?

En fait, tu dois quitter le monde de la logique à un moment donné. J'avais enquêté de façon livresque sur l'expérience mystique, les écrits, les traditions, et je me faisais une idée préconçue, intellectuelle en fait, de ce que c'était. Donc, quand on a commencé à écrire le film avec Gérard Brach (2), qui a posé la structure du récit, et que le moment était venu de parler de cette rencontre, je n'avais pas encore rencontré de chaman moi-même. On peut se renseigner bien sûr, mais il valait mieux savoir de quoi on parlait, et j'ai décidé d'aller en Amazonie, à la rencontre des shipibo-conibo. Ces voyages ont été faits pour le film, mais pour moi aussi en fait, puisque quand tu te retrouves dans la jungle, la nuit, face à un chaman et avec un psychotrope très fort, il ne s'agit plus du film, il s'agit de toi. Ce que j'ai vécu là m'a dépassé, et à ce moment-là, des choses ont bougé en moi, dans mon désir de faire le film aussi. Je suis rentré au pays et j'ai dit à mes producteurs que je ne voulais pas faire le film tout de suite, que je voulais voyager pendant un an, ce qui est représentatif du changement puisque je suis, à la base, obsédé par le cinéma. À partir de ce moment-là, et du fait que j'ai régulièrement visité les shipibo-conibo pendant trois ans, j'ai commencé à expliquer aux scénaristes mes expériences, ou j'ai réintroduit moi-même ces éléments dans le scénario. La partie chamanique n'était plus un voyage imaginaire, mais de l'ordre de la retranscription d'un vécu. Et à partir du



moment où tu entres dans ce territoire, ce n'est plus toi qui maîtrise la situation, tu es embarqué dans une aventure au centre de laquelle se trouve le film. Le film est très vite sorti de la logique d'un blockbuster, ou d'une adaptation de bédé. C'est devenu une expérience de vie, un questionnement intérieur. Au début, lors de mes premières expériences, je me disais qu'il fallait que j'amène les techniciens des effets spéciaux pour qu'ils puissent vivre ça et le retranscrire, donc je restais dans la logique de faire un film. À la fin, j'essayais surtout de survivre et de ne pas devenir fou.

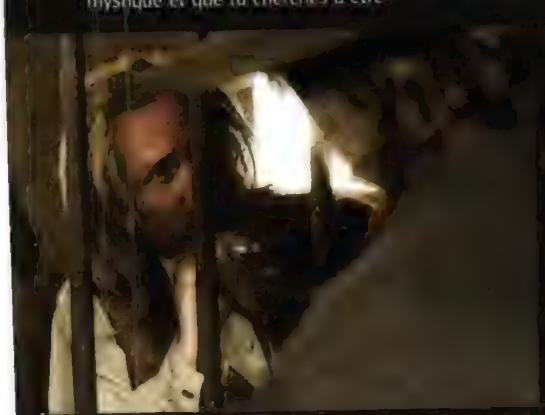
Et est-ce qu'on peut rapprocher ces expériences de celle du cinéma ? Après tout, les vrais amoureux de cinéma peuvent vivre les films aussi intensément, non ?

On peut comparer l'expérience chamanique au cinéma, mais l'inverse est tout aussi vrai. Le chamanisme est un art visuel et sonore, mais aussi un art de guérison. Les plantes te projettent dans le monde des visions et le chaman te guide par ses chants. D'un autre côté, le cinéma représente une forme d'initiation, un voyage dans lequel tu vas t'identifier à un acteur et vivre des choses mythiques, vivre les codes profonds qui font la valeur d'un homme, par ce processus d'identification. Dans notre société, la mort, par exemple, est occultée et aller se frotter à ça dans des films nous permet, je pense, de nous préparer, de vivre des expériences non pas au-delà de la réalité, mais de celles qui nous rappellent l'être mythique que chacun rêverait d'être. Je crois que c'est ce qui nous pousse à aller au cinéma, à expérimenter ce que la réalité ne nous offre pas, ou alors trop violemment d'un coup, par la mort d'un proche à laquelle on n'est pas préparé. Lors d'une expérience chamanique, tu ES dans le film.

Ce qui est osé sur* Blueberry, *c'est le fait que le climax constitué de visions laisse le spectateur seul, face à lui-même, alors même que le propos d'un blockbuster m'a toujours semblé être de rassembler une partie du public pour partager le même plaisir et la même excitation. C'était conscient de ta part ?

Oui. Depuis le début, la fin devait être un truc gigantesque qui se passait dans une autre dimension. Je voulais retranscrire ces visions et même jouer avec. Je fais d'abord un film pour moi et ensuite, je le propose à des screen-tests. Si certains passages sont mal compris par les spectateurs, je les change parce que la volonté initiale est de mettre sur pied quelque chose de compréhensible. Maintenant, si une majorité de spectateurs, ce qui n'a jamais été le cas, ne comprenaient pas telle scène alors que je la considère comme fondamentale, ce n'est pas un problème. Le jeu est de faire comprendre ce qui doit être compris et de laisser planer le doute sur ce qu'il n'est pas nécessaire de comprendre. C'est à eux de vivre avec. Aussi, si tu fais un film mystique et que tu cherches à être

« Mœbius m'a soutenu, et ce qui m'a le plus touché, c'est qu'il soit venu me voir, à la fin de la projection, et qu'il me dise à quel point il avait été ému. »



compris par tous, tu fonces droit dans le mur. Y'a cette scène effectivement, d'une dizaine de minutes, dans laquelle certains passages ne peuvent être compris, mais seulement ressentis. Pour certains, ce passage va remettre en cause tout ce qui a précédé. D'autres passeront à côté.

On ressent aussi dans* Blueberry *une véritable communion avec la nature, même s'il paraît que tu as coupé plusieurs scènes de cet ordre-là...

Oui, j'ai tourné plus de plans de la sorte, comme cette scène où Vincent tient un lézard dans ses mains et le regarde de très près. Il y avait aussi la scène finale, sous l'eau, qui durait plus longtemps, environ six ou sept minutes et c'était très beau. Mais là, c'est une question de choix en fait. Mais j'ai eu trop de réactions aux screen-tests concernant le rythme. J'ai décidé alors de les raccourcir pour ne garder que l'essence de ces scènes. Il n'y aura pas d'autre montage du film parce que je revendique cette version de 2 h 05. J'aurais pu faire un montage de 2 h 15 et me permettre de placer toutes ces images, mais je pense qu'il aurait été déséquilibré. Sur le DVD, j'aimerais bien, si j'en ai les moyens, faire un montage, en bonus, de toutes ces images manquantes en les sortant de leur contexte. L'un des plus beaux plans du film n'est pas dans le montage final : il s'agit d'un très beau travelling compensé en mouvement sur le chaman dans la forêt.

Malgré tout, j'ai l'impression que certaines séquences du début manquent, dans le rapport entre le jeune Mike Blueberry et la prostituée dont il est amoureux, ou encore dans le rôle de Tchéky Karyo...

Oui, on a un peu accéléré au montage, mais il n'y avait pas tellement plus de scènes sur le jeune Mike et la prostituée. C'est Tchéky qui en

à le plus pâti, puisqu'il avait notamment une scène avec une très belle chanson.

Et la fameuse scène de la rage de dents ?

C'est vrai qu'il manque aussi cette scène où McClure, pris d'une douloureuse rage dentaire, se tire une balle dans la dent. On a tourné cette scène, avec de fausses dents gigantesques desquelles sortait du pue, des choses comme ça... À ce stade, quand on commençait vraiment à rentrer dans le territoire mystique du film, elle paraissait anecdotique et on l'a enlevée.

Penses-tu que le fan de la bédé va mal prendre le fait que le film ne soit que librement adapté, comme c'est précisé dans le générique de début ?

Oui, mais c'est vrai que c'est librement adapté, on ne ment pas. Ce que je propose aux fans, c'est de ne pas relire les albums dont nous nous sommes inspirés en espérant les revoir au cinéma. J'ai été fan pur et dur, et à chaque adaptation, je faisais des comparatifs de ma vision et du film qui m'énervaient. Aujourd'hui, je ne fonctionne pas comme ça. Je ne jette pas la pierre aux fans, mais je préfère me dire

Sur ces deux pages, de gauche à droite : Blount (Michael Madsen) fait ses adieux à sa monture, dans la plus grande tradition de l'Ouest.

Blueberry (Vincent Cassel) initié aux rites chamaniques dans un final qui s'annonce réellement ahurissant.

ENTRETIEN AVEC STAN ET VINCE - STORYBOARDEURS

DE LA VIGNETTE AU CINÉMASCOPE

DESSINATEURS DE BÉDÉS, STAN ET VINCE FRICOTENT AVEC LE CINÉMA DEPUIS MAINTENANT PRÈS DE DIX ANS. ON LES RETROUVERA BIENTÔT AU GÉNÉRIQUE DU **RETOUR DE JAMES BATAILLE**, ET MAD VOUS CAUSERA DANS LES NUMÉROS QUI VIENNENT DE LEUR PREMIER COURT-MÉTRAGE, QUI S'ANNONCE SPÉCIALEMENT GOULEYANT. MAIS EN ATTENDANT CES PROCHAINES GÂTERIES, LE DUO VOUS PARLE DE SON IMPLICATION – DE LONGUE HALEINE – SUR **BLUEBERRY**...

Nous avions aidé Jan sur le générique de **Dobermann** et nous avions travaillé sur un de ses projets de longs-métrages, intitulé **Speedyboy**. La production de ce film a été stoppée, et Jan a ensuite lancé une série télé à laquelle était attaché Marc Caro. Durant cette période, Jan a évolué, l'accueil de **Dobermann** l'a beaucoup changé.

Il y a environ six ans, Jan nous a parlé de **Blueberry**, après quoi nous n'avons plus reçu de nouvelles du film pendant deux ans. Puis, alors qu'il sentait que la mise en route de **Blueberry** était imminente, il a réalisé pour se chauffer un clip et deux pubs, dont une pour Smirnoff sur laquelle nous avons été mis à contribution. Cannes approchant, il nous a ensuite demandé quelques illustrations couleurs, et deux séquences storyboardées pour l'aider à boucler le budget. Parmi les illustrations, il y avait une scène de rêve, qui n'est plus dans le film, avec Blueberry nu devant une araignée et un serpent géants qui se combattent. À cette époque, nous n'avions toujours pas lu le scénario et nous devions nous contenter des descriptions de Jan et des photomontages du chef décorateur Michel Bartélémy. Apparemment, ce dossier a porté ses fruits, puisque c'est au retour de Cannes que la production a vraiment démarré.

Le scénario en main, nous avons commencé à travailler dès le mois de septembre suivant. Le storyboard consistait surtout à dépouiller toutes les scènes comportant des cascades, des effets spéciaux et des animaux. Le plus gros de notre travail a porté sur les trips chamaniques. Ils font chacun entre 200 et 300 plans.

qu'on a eu l'intelligence d'aller ailleurs. Mœbius m'a soutenu, et ce qui m'a le plus touché, c'est qu'il soit venu me voir, à la fin de la projection, et qu'il me dise à quel point il avait été ému. Ça, ça compensera la colère de tous les fans. À moins qu'on soit dans une paroisse et que la bédé soit une religion, je ne vois pas trop l'intérêt de refaire exactement *Blueberry* au cinéma. Vincent Cassel ne ressemble pas physiquement à Blueberry, mais il faut savoir que c'est Mœbius qui m'a appelé pour me dire de le prendre pour le rôle. C'est l'une des meilleures idées de ce film, et elle vient de lui !

Et tu peux nous parler de* SpeedyBoy, *le projet sur lequel tu devais enchaîner après* Dobermann *?

C'est un projet qu'on avait écrit avec Carlo de Boutiny, avec qui j'ai fait **Vibroboy** et tous mes courts-métrages. Stan et Vince se sont quant à eux chargés du design. Il s'agit d'une histoire de science-fiction qui renvoie un peu au *Maître du haut-château* de Philip K. Dick. J'aimerais aujourd'hui l'adapter en bande dessinée, tout comme le long-métrage de **Vibroboy**, dont le scénario est déjà écrit. Je vais aller voir les éditeurs après la sortie de **Blueberry** pour leur proposer ça. C'est un véritable désir d'auteur : qu'avec la bédé, tu n'as pas à te restreindre. Tu peux raconter des histoires extrêmes sans avoir à craindre de faire péter ton budget à 300 millions de dollars. Et puis je n'aime pas l'idée de laisser des années de travail dans un tiroir. Il faut partager ça avec un public. Après les adaptations de bédés au cinéma, pourquoi pas des adaptations de films en bédé ?

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS

(1) Thomas Langmann a initié le projet, bien que son père Claude Berri ait disparu, à un stade de la production, à l'écriture du scénario. Langmann en était coscénariste avec Alain Ecrinon, qui a pris en charge la réécriture de la version définitive.
(2) Notons que Jan Kounen a également retravaillé le scénario avec Alex Alexander.

Sur ces deux pages, de gauche à droite : les magnifiques dessins cadrés en scope de Stan et Vince pour les besoins du film de Jan Kounen.

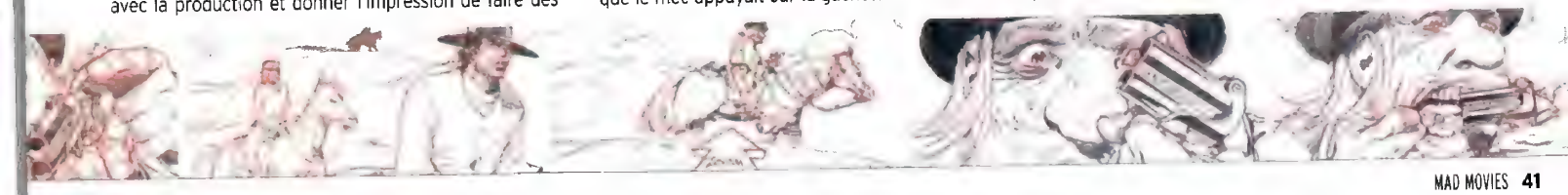
Pendant qu'il faisait ses repérages au Mexique, Jan croquait sur place des storyboards très sommaires, qu'il nous fournissait ensuite comme base pour nos propres boards. Jan a toujours des idées d'action et de découpages hyper efficaces et originales. Il est en outre très précis, et les rares fois où il ne sait pas ce qu'il veut, il sait très bien ce qu'il ne veut pas. Il nous est arrivé de travailler avec des metteurs en scène qui, au premier rendez-vous, hésitaient trop. Nous étions alors obligés de nous tourner vers le producteur... La seule chose sur laquelle nous n'avions pas de directives concernait la distribution, et faute d'avoir une idée précise du casting, nous dessinions tous les personnages comme dans la bédé.

Bien entendu, nous avons dessiné des scènes qui ne sont pas dans le film. Il nous est même arrivé de travailler sur des séquences en sachant que Jan ne les garderait pas au tournage. Ainsi, il pouvait négocier avec la production et donner l'impression de faire des concessions en abandonnant la scène, alors qu'il n'avait jamais eu l'intention de la filmer. C'est le cas d'une séquence de progression dans des grottes qui, ironiquement, est peut-être le plus beau board que nous ayons fait ! Il y a également une scène qui a été coupée au montage : pour soigner sa rage de dent, McClure vidait la poudre d'une balle et la déposait sur sa gencive. Ainsi, il faisait sauter son chicot pourri. Denis Gastou et Jean-Christophe Spadaccini avaient construit une bouche surdimensionnée pour les besoins de la scène. En dehors de ces séquences absentes du film, beaucoup de choses ont évolué, surtout dans les séquences concernant la jeunesse de Blueberry. Par exemple, nous devions suivre le vol d'un aigle au-dessus de la nature, tandis que celle-ci changeait. Nous aurions aussi dû voir Blueberry à la Nouvelle-Orléans. Enfin, le duel final était très différent de ce qui a été tourné. Dans ce que nous avions storyboardé, l'action était filmée au ralenti dès que le mec appuyait sur la gâchette. La caméra se rapprochait alors de la balle, et rentrait en même temps que le projectile dans les chairs de la victime, vues à un niveau microscopique.

Nous avons travaillé sur **Blueberry** pendant presque six mois. C'est de très loin notre plus gros boulot pour le cinéma puisque nous avons conçu quelque chose comme deux mille plans. Rien que pour le plaisir, nous avons d'ailleurs poussé les détails de nos planches au maximum. Ce fut une vraie joie de collaborer à ce projet.

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS et Julien DUPUY

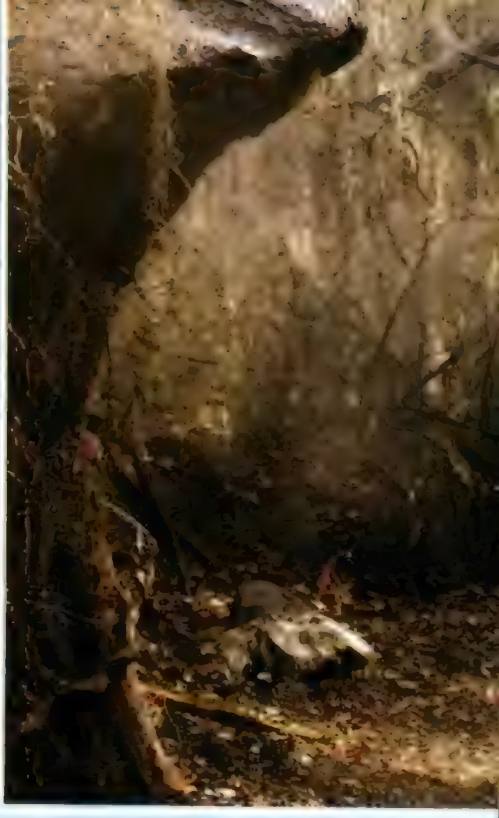
Histoire de régaler vos mirettes, nous ne saurions trop vous conseiller de faire un tour sur le site Internet des lascars, www.stanetvince.com.



Après **La Planète des singes**, rejeté par les fans car jugé (à tort selon nous) comme peu burtonien, Tim Burton redescend sur le plancher des vaches et décide d'y rester bien ancré, ce qui ne lui ressemblait guère jusqu'à présent. Faisant un virage thématique à 180°, le cinéaste de **Batman, le défi** et de **Ed Wood** se retrouve maintenant avec la quasi-certitude d'une nomination aux oscars et jouit, avec **BIG FISH**, d'un succès critique trop unanime pour être honnête. On jugera plus tard, avec son prochain film (une adaptation de *Charlie et la chocolaterie*), si Tim Burton a vraiment décidé de rentrer dans le rang. Gaffe à la pente savonneuse...

BIG FISH
DE TIM BURTON

LES PIEDS SUR TERRE



ÉLOGE DE LA NORMALITÉ

LE NOUVEL OPUS DU PETIT GÉNIE DE BURBANK, SANS ÊTRE UNE DÉBANDADE TOTALE, MARQUE SANS DOUTE UN TOURNANT DANS LA FILMO DE TIM BURTON. EN EFFET, BIG FISH SEMBLE NOUS DIRE QUE L'UNIVERS DÉCALÉ DU CINÉASTE NE SERA PEUT-ÊTRE PLUS JAMAIS LE MÊME. VOUS AVEZ DIT EMBOURGEOISEMENT ?

Ci-dessus, de gauche à droite :
Edward (Ewan McGregor) aux prises avec une « sirène ». Notez qu'il ne manque que la queue de poisson.

Edward traversant une forêt qui le mène à un paradis sans avenir.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Will (Billy Crudup) et sa mère Sandra (Jessica Lange).

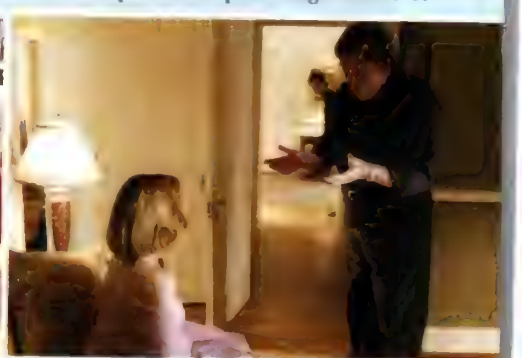
Amos Calloway (Danny DeVito), le patron d'un cirque rempli de freaks.

Edward (Albert Finney) à l'âge « adulte » : il ne lui reste plus que quelques jours à vivre...

Tim Burton a toujours tenté de bien faire les choses, parfois malgré lui. Déjà, en 1989, il avait tenté de réussir le **Batman** commandé par la Warner, de concilier à la fois la démarche commerciale du studio et ses velléités artistiques, sans grand succès. Face à cet aveu d'échec artistique, le cinéaste, libéré par l'énorme succès du film, a décidé coûte que coûte de s'enfermer dans son propre univers, livrant ses trois plus belles œuvres d'affilée avec **Edward aux mains d'argent**, **Batman, le défi** et **Ed Wood**. Les plus belles, car les plus personnelles puisque Burton y parle d'exclusion et de reconnaissance, ce qu'il a vécu d'abord, puis ensuite ce qu'il a toujours cherché à obtenir sans se corrompre. D'abord vu par la critique comme un trublion déconneur, puis un simple faiseur de blockbuster, il obtient un peu tardivement, au sortir de ce triptique touché par la grâce, le statut d'auteur qu'il a tant recherché, imposant au monde entier un « style Burton » à la fois thématique et visuel. La prise de conscience d'un artiste par rapport à son statut, tout comme celui de son œuvre, s'étant quasiment toujours avérée problématique pour la suite de sa carrière, Tim Burton s'est vite retrouvé dans une impasse : lâchant son poilant petit film de rébellion (**Mars Attacks !**), notre homme a livré le plus beau film creux au monde (**Sleepy Hollow**) pour ensuite s'attaquer de front à une autre commande (**La Planète des singes**), pour laquelle il a décidé de « normaliser » sa forme afin qu'on n'en retienne que le contenu, hélas sans grand succès. Cette poignée de films n'égale certes pas les trois œuvres précédentes, mais s'inscrit dans une logique d'apprentissage de la mise en scène très intéressante. À défaut de parler de lui dans ses œuvres, le cinéaste fait désormais vraiment parler de lui avec ses œuvres. Le voir reprendre aujourd'hui un projet autrefois destiné à Steven Spielberg prouve que la confiance du public et de la critique s'est désormais répercutée dans son travail. De plus, le matériau d'origine de **Big Fish** (un roman de Daniel Wallace) s'avère tout à fait propice à un nouveau film personnel et intime, de ceux qu'il faisait encore voici dix ans de cela.

ENTRE FICTION ET RÉALITÉ

Big Fish raconte l'histoire de Will Bloom (Billy Crudup), un jeune homme brouillé depuis quelques années avec son père Edward (Albert Finney) à cause de la propension de ce dernier à tirer la couverture à lui en racontant les plus grands moments de sa vie avec une emphase toute personnelle, ayant recours à l'imagerie des contes de fées (géants, sorcières, loups-garous) tout en jurant que ces histoires ont réellement eu lieu. Bientôt papa, Will se rend aujourd'hui sur le lit de mort d'Edward afin de se réconcilier avec lui et d'en apprendre plus sur l'homme que fut réellement son père.
Raconté la plupart du temps sous forme de flash-backs (Ewan McGregor interprétant le jeune Edward) permettant l'intrusion du fantastique dans le récit, **Big Fish** traiterait ainsi de la suspension d'incrédulité et permettrait à Burton, à travers le personnage du père, de s'identifier au conteur de l'intrigue, celui dont personne ne croit les histoires à dormir debout, faisant ainsi le point sur sa carrière passée et présente. Les similitudes se tiennent d'autant mieux que le nom Edward a déjà servi par deux fois de patronyme au héros burtonien de la belle époque. Deux points viennent cependant contredire cette théorie, toujours sous l'angle de la thématique personnelle : quelques temps avant son arrivée sur le projet, Burton perd son propre père et une fois sur le plateau, sa compagne Helena Bonham Carter lui annonce qu'elle est enceinte de son premier enfant. On en conviendra, ces « détails » ont d'autant plus d'importance que le personnage de Will apparaît comme le seul à ne pas adhérer aux histoires de son père. Sous cet angle, le héros burtonien en prend un coup dans l'aile, passant du personnage lunaire et



innocent d'**Edward aux mains d'argent**, accablé par sa différence, à un être d'une normalité confondante, d'une platitude unidimensionnelle et finalement très peu intéressant à suivre.

RENTRER DANS LE RANG

Bien entendu, le fait que le film suive le parcours de Will apparaît comme un handicap dont Tim Burton est conscient. C'est pourquoi **Big Fish** est avant tout axé sur les aventures de l'excentrique Edward. Sachant que le cinéaste a toujours été intéressé par le point de vue du freak dans ses films et s'est toujours rangé de son côté, on attendait beaucoup des rencontres d'Edward avec le géant, la sorcière, les gens du cirque... Malheureusement, ces rencontres apparaissent surtout comme de magnifiques vignettes visuelles ne servant qu'à mettre en avant la force de caractère du personnage principal : courageux, gentil, serviable, poli, costaud, humble, romantique... Pas un poil qui dépasse ! Et si dans le roman, Wallace lui autorisait une liaison avec le personnage de Bonham Carter, Tim Burton élude complètement cette faille socialement répréhensible au point de nier la supposée maîtresse. Encore plus effroyable : l'éternel rival d'Edward (en sport, en études, en amour) durant ses années d'adolescence est finalement représenté comme un gros con violent et frustré, alors même qu'il s'agit bien du type de loser autrefois affectionné par le réalisateur. Renvoyant ainsi l'image idéale de l'homme telle que la société se plaît à la concevoir, Edward, celui à qui tout réussi, ira même jusqu'à avouer que *« Tout le bonheur qu'un homme peut demander réside dans une belle maison, avec un jardin pour pouvoir faire des barbecues en famille. »* ! En tant qu'inadapté social, Tim Burton a souvent couru derrière cette image de la normalité, pseudo-synonyme de réussite, lui qui a tant souffert de sa différence. Mais on sait qu'à chaque fois qu'il a tenté de se plier aux conventions sociales, il s'est cassé les dents (son périple d'animateur chez Disney ou aux commandes du premier **Batman**), préférant du coup, à raison (du moins artistiquement parlant), cultiver son originalité. Le fait que Will finisse au bout du compte par comprendre son père, voire même qu'il finisse par l'idolâtrer, prouve combien Tim Burton, désormais accepté de tous, est cette fois parvenu à ses fins. Tout au plus lui reste-t-il un petit pet au casque, de ceux que les véritables fous géniaux préservent malgré tout après une cure intensive. Ici, ce rouage sera représenté par les excentricités du pater. En comparaison avec les ciseaux d'Edward et la maladie schizophrénique d'un Batman, c'est un peu mince...

MEZZO VOCE

Pour le spectateur, la véritable question posée par **Big Fish** reste encore la suivante : *« Les exploits d'Edward ont-il réellement eu lieu ? »*. Si Burton se défend de donner une réponse, prétendant avoir fait un film ouvert à l'interprétation, elle nous paraît si évidente quant à la morale du film qu'on aurait autant aimé encore se poser la question plutôt que de le savoir. Mais à ce stade, peu importe finalement que **Big Fish** soit réellement un film fantastique au-delà de ses images fantasmatiques issues des contes de fées. Ce qui en ressort, c'est bel et bien la tiédeur de l'ensemble, le fait que le film s'éloigne autant de la thématique de son auteur, et du coup, l'engouement populaire immédiat et presque gênant, de ceux qu'on réserve surtout aux œuvres consensuelles avec la promesse d'un Oscar à la clé. Soyons clair, **Big Fish** n'est même pas un mauvais film. C'est un film propre, ce qui est encore pire de la part du cinéaste. À croire qu'en cherchant autant à bien faire les choses, Tim Burton a vraiment réussi son coup...

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2003. RÉAL.: TIM BURTON. SCÉN.: JOHN AUGUST, D'APRÈS LE ROMAN DE DANIEL WALLACE. DIR. PHOT.: PHILIPPE ROUSSELOT. MUS.: DANNY ELFMAN. PROD.: BRUCE COHEN, DAN JINKS ET RICHARD D. ZANUCK POUR THE ZANUCK COMPANY, JINKS-COHEN COMPANY ET COLUMBIA PICTURES. INT.: EWAN MCGREGOR, ALBERT FINNEY, BILLY CRUDUP, JESSICA LANGE, MARION COTILLARD, ALISON LOHMAN, HELENA BONHAM CARTER... DUR.: 2H05. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 3 MARS 2004.

Ci-dessus :
Les Siamoises Ping et Jing (Ada et Arlene Tai), deux beautés que Edward rencontre lors de son périple au Viet-nam.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Le gigantesque Karl (Matthew McGrory) : la ville est trop petite pour lui.

Norther Winslow (Steve Buscemi), poète et braqueur de banques à ses heures !

La Sorcière (Helena Bonham Carter dont c'est le deuxième rôle dans le film) : en regardant dans son œil de verre, on peut voir la façon dont on va mourir.

PAYCHECK
DE JOHN WOO

Traumatisé par l'échec commercial et critique de son bouleversant Windtalkers, John Woo décide donc, avec son nouvel opus, de revoir sa copie et de retourner fouler, après Volte/face, le territoire du thriller d'action futuriste. Une manière de s'affirmer un peu plus tout en essayant de retrouver les faveurs de son public tant aimé.

EFFACER/ RECOMMENCER

« J'ai encore besoin de comprendre [pourquoi **Windtalkers** *fut un échec]. J'ai entendu dire que les personnages du film étaient beaucoup trop stéréotypés, que le traitement du racisme avait déjà été vu, et que c'était pour cette raison que le film n'avait pas marché. Il paraît aussi que l'action était outrancière. Mais j'ai encore besoin de comprendre. Je pense qu'il y a beaucoup de bonnes choses dans le film, comme l'interprétation. Tous les acteurs étaient fabuleux… Et j'aimais bien les scènes de guerre. »*

LE MONDE DE JOHN

L'air de rien, John Woo est un homme blessé. L'échec de **Windtalkers** au box office, mais avant tout les critiques simplistes dont le film fut victime, comme en témoigne cette amère confidence, ont profondément touché le plus sincère et le plus entier des cinéastes contemporains. Un homme à la sensibilité rare, dont le besoin de reconnaissance se traduit dans chaque film par la volonté de toucher aux sentiments les plus nobles de l'être humain. Des sentiments anachroniques sans doute, pour tous ceux qui préfèrent croire que le lyrisme du cinéaste s'est étoffé d'une grosse dose de mélodrame depuis son arrivée à Hollywood, quand bien même il conditionnerait son œuvre tout entière. Mais de grands sentiments, qui donnent à chacune de ses œuvres l'image d'un cinéma intègre, et ce bien plus que cette chorégraphie de la violence pour laquelle il fut et reste célébré ? Véritable amoureux de son art, qui refuse de se soumettre au prêt-à-penser cynique qui anime une frange du cinéma hollywoodien, John Woo prend littéralement l'échec de son film comme un revers personnel, un coup porté à ses croyances les plus intimes, une remise en cause de ses choix de cinéaste. Plutôt que de s'enferrer dans l'affirmation de soi, il doute, il s'interroge. John Woo n'est pas un mégalo : c'est un passionné et, en tant que tel, il ne recherche pas la reconnaissance de soi, mais celle de son art.

Or, comme tout introverti qui essaie de se faire pardonner ses erreurs, si tant est qu'elles soient prouvées (à Mad, on en doute sérieusement !), John Woo veut bien faire et donner au public ce qu'il attend de lui. En espérant bien sûr, mais l'histoire prouve souvent le contraire, que celui-ci le lui rende bien… Film de commande mineur dans la filmographie du cinéaste, **Paycheck** participe totalement de cette démarche à l'humilité touchante. Faux film de SF mais vrai actioner spectaculaire, cette nouvelle leçon de mise en scène a les (énormes) qualités et les (menus) défauts d'une œuvre qui veut plaire à tout prix…

UN AUTEUR ÉMINENT

Dans un futur proche, Michael Jennings, un bellâtre super balèze en arts martiaux, et accessoirement ingénieur méga intelligent de réputation mondiale (un personnage crédible donc, d'où Ben Affleck !!), travaille en free-lance sur des projets top secrets, à la suite desquels sa mémoire est effacée. Contacté par un ancien ami, Jennings accepte une mission lucrative. Mais à son réveil, n'ayant aucun souvenir du travail qu'il a effectué, Jennings apprend qu'il aurait lui-même renoncé à ses honoraires. Piégé par son employeur (Aaron Eckhart), le jeune ingénieur comprend vite qu'il est la victime d'un complot mettant sa vie en péril…

De prime abord, l'association entre le maître de l'anticipation paranoïaque et le champion du polar romantique peut évidemment heurter la sensibilité de tous ceux qui affectionnent les labellisations expéditives. D'un côté, Philip K. Dick, chantre d'une SF cérébrale et préventive, où l'homme se confronte à son devenir technologique, à l'origine des histoires de **Blade Runner**, **Total Recall** ou **Minority Report**. De l'autre, John Woo, cinéaste de l'émotion brute et esthète viscéral, dont on imaginait difficilement la façon avec laquelle il allait pénétrer un univers fondamentalement cynique, méfiant et paranoïaque, tellement à l'opposé de sa vision « chevaleresque » du monde. La réponse est d'une simplicité confondante. *« J'essaie d'ajouter mon style au cinéma américain. Dans* **Paycheck** *comme dans* **Volte/face**, *j'essaie de conserver des éléments qui m'intéressent, comme les thèmes de l'amitié et de l'honneur, ou tout simplement l'utilisation de deux flingues. En lisant le script, j'ai trouvé cela intéressant mais j'ai aussi réalisé que je n'étais pas un bon réalisateur de SF car je ne connais pas grand chose aux effets spéciaux. Je ne sais pas les mettre en valeur. Aussi ai-je minimisé l'imagerie futuriste. J'ai préféré me concentrer sur l'histoire d'amour et sur les personnages. »* La note d'intention de John Woo est claire et se traduit littéralement à l'écran. Des grands thèmes métaphysiques inhérents à la nouvelle de Philip K. Dick, Woo ne conserve qu'un enjeu à la nécessité purement dramatique (la machine permettant de voir l'avenir), ainsi que le monstrueux pitch de départ. Ne possédant qu'une enveloppe qu'il s'est lui-même léguée, contenant des objets hétéroclites (une pièce, une balle, une clé, etc.), Jennings comprend vite que chacun d'eux a une utilité particulière. Poursuivi par le FBI et son ex-employeur, il essaie donc, en même temps que le spectateur, de deviner quel objet utiliser à tel moment de crise. Particulièrement jouissive, cette idée, qui s'apparente énormément au gameplay des jeux d'aventure old school (dans lesquels le joueur découvre des objets qu'il doit combiner et/ou utiliser à des moments précis pour résoudre une énigme) a l'avantage d'être éminemment ludique tout en offrant la satisfaction d'un résultat immédiat.

RAJUSTEMENT

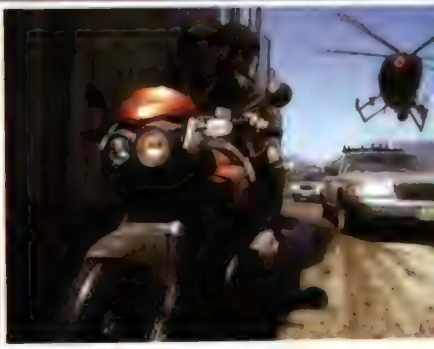
La première partie du film, réellement captivante, consiste donc à mettre en valeur cette idée si simple qu'elle en est forcément géniale, et ce au détriment de toute considération idéologique propre à Dick. Mieux : John Woo s'approprie totalement cet élément narratif et l'utilise comme instrument de sa passion cinéphilique. S'il se plaisait à citer Melville à travers les chorégraphies de **The Killer**, c'est bien évidemment Hitchcock auquel Woo rend cette fois hommage, empruntant à **La Mort aux trousses** (la scène du métro) comme aux **39 marches** ou aux **Oiseaux** pour mieux plier l'univers de Dick à son propre système référentiel. Ce qui ne l'empêche pas, cependant, de servir au mieux les intentions narratives. La prise en compte stratégique de l'espace, dont John Woo a offert de nouvelles perspectives (l'hallucinante scène d'intro d'**À toute épreuve** reste dans toutes les mémoires) sert parfaitement le point de vue paranoïaque de Jennings, en particulier lors de la scène centrale du film, quand il est censé retrouver sa bien-aimée dans un café. Utilisant les mêmes artifices visuels que pour **À toute épreuve** (reflet des personnages sur des objets, changement brutal d'axe, légers travellings subjectifs et « extreme close-ups »), le cinéaste construit visuellement la paranoïa de son personnage principal en même temps qu'il révèle les profonds sentiments qui unissent Jennings à celle qu'il aime.

Cette scène pivot, qui se conclut par une superbe idée de mise en scène (une lentille mal placée révèle une traîtrise) signe pourtant la rupture quasi définitive avec l'univers de Philip K. Dick. Car John Woo ne peut pas éternellement piéger son personnage principal ou lui faire subir de multiples affronts. Le sadisme inhérent à l'œuvre de Dick, que certains cinéastes

Ci-dessous, de gauche à droite :
Michael Jennings (Ben Affleck), un « reverse-engineer » qui se met au service du plus offrant au risque de perdre sa mémoire.

James Rethrick (Aaron Eckhart) : employeur de Jennings et grand méchant de l'histoire.

L'Agent Dodge (Joe Morton), un flic à la poursuite d'un Jennings injustement traqué par les autorités.



comme Verhoeven ou Spielberg n'ont aucun mal à traduire, et qui consiste à placer jusqu'au bout le personnage central dans une position de soumission à la manipulation dont il est victime, ne peut évidemment pas fonctionner avec un cinéaste comme John Woo, pétri de grands principes humanistes. Ce dernier a besoin de héros qui se battent pour un honneur bafoué, un amour perdu ou une cause désespérée. Il ne peut se résoudre à les rendre ambigus, tel un Tom Cruise accro à la dope dans **Minority Report**. Le personnage de Jennings passe ainsi très vite, et de manière ouvertement caricaturale, du statut d'ingénieur manipulé à celui, bigger than life, d'« artiste de l'évasion » comme le souligne texto le bad guy, traduisant le glissement interne du thriller d'anticipation paranoïaque vers l'actioner bourrin. Ce glissement impromptu, orchestré par un cinéaste qui veut donner au spectateur ce qu'il attend (poursuites, « mexican stand offs » et envol, pour le coup ridicule, d'une colombe !) est sans doute ce qui vaudra au film d'être sérieusement critiqué. Difficile, en apparence, d'accepter qu'en plein métrage, le cinéaste laisse de côté un univers d'anticipation spécifique pour se concentrer sur une love story au premier degré mâtiné de prouesses pyrotechniques.

DES YEUX VOLTIGEURS

C'est qu'à l'instar d'un **Mission : Impossible 2** dont il ne maîtrisait pas les tenants et les aboutissants, **Paycheck** développe un univers avec lequel Woo n'est fondamentalement pas à l'aise. Et la seconde partie du film ressemble alors à une concession faite à ses fans, qui se serait soudainement débarrassée des oripeaux du film futuriste. Le décorum se réduit à sa plus simple expression et, comme un **M:I-2** aux costumes et aux décors d'une laideur confondante, **Paycheck** nous balance une poursuite à moto dans un chantier tout pourri ou dans un labo factuel. L'absence d'esbroufe en termes d'imagerie fait évidemment ressortir les défauts évidents du film (interprétations douteuses de Ben Affleck et d'Aaron Eckhart, invraisemblances du scénario, ellipses parfois ridicules et personnages taillés à la serpe) mais révèle avec d'autant plus de force la puissance émotionnelle de la seule mise en scène. Or, avec rien d'autre qu'un mouvement de caméra astucieux (Eckhart agrippant son arme au ralenti, les caméras « volantes » de la poursuite à moto) et une inventivité constante dans la mise en scène et le découpage de l'action (voir l'utilisation des shotguns ou de la moto pour surprendre les bad guys !!), John Woo réussit à nous exciter de bout en bout, nous offrant un thriller sans autre prétention que d'être ultra fun !

On préférerait bien sûr que le cinéaste ne s'enferme pas dans quelques actioners zébrés de gimmicks en pensant que le public n'attend que ça de lui, et ce au détriment d'œuvres plus personnelles qu'il essaie de monter depuis longtemps (dont une comédie musicale !), mais il serait malhonnête de dire que l'on ne prend pas un pied monstrueux à chaque fois que le maître orchestre une scène d'action dantesque.

S'il reste un sujet mineur dans la filmographie de John Woo, **Paycheck** s'impose en tout cas comme une nouvelle leçon de mise en scène ! En attendant que son génie cinématographique soit de nouveau mis au service d'une œuvre plus noble…

Yannick DAHAN

ÉTATS-UNIS. 2003. RÉAL.: JOHN WOO. SCÉN.: DEAN GOERGARIS D'APRÈS UNE NOUVELLE DE PHILIP K. DICK. MUS.: JOHN POWELL. DIR.PHOT.: JEFFREY L. KIMBALL. MONT.: KEVIN STITT, CHRISTOPHER ROUSE. PROD.: JOHN DAVIS, MICHAEL HACKETT, JOHN WOO, TERENCE CHANG, STRATTON LEOPOLD, DAVID SOLOMON POUR DAVIS ENTERTAINMENT, L.ON ROCK, DREAMWORKS PICTURES, PARAMOUNT PICTURES. INT.: BEN AFFLECK, AARON ECKHART, UMA THURMAN, PAUL GIAMATTI, JOE MORTON, MICHAEL C. HALL, KRISTA ALLEN (!!!)... DUR.: 1H58. DIST.: UIP. SORTIE LE 25 FÉVRIER 2004.

Ci-dessus, de gauche à droite : Michael Jennings et Rachel Porter (Uma Thurman), deux amoureux au cœur de la tourmante. Ils sont poursuivis par les hommes de Rethrick.

OPEN RANGE
DE KEVIN COSTNER

COSTNER RÈGLE SES COMPTES

Dernière star hollywoodienne, avec Clint Eastwood, à croire au potentiel encore vivace du western, Kevin Costner effectue son grand retour avec OPEN RANGE, une œuvre sincère et belle qui redonne toutes ses lettres de noblesse au genre.

Non seulement Kevin Costner aime les chevaux, mais en plus, c'est une sacrée tête de mule. Après avoir été sacré enfant chéri de l'Amérique avec **Danse avec les loups**, puis carrément enterré suite au désastre financier de **Postman**, la star devenue has-been ne lâche pas la bride et décide, envers et contre tout, de s'attaquer à sa troisième réalisation en signant un western à l'ancienne. En persistant à œuvrer dans un genre pillé mais aujourd'hui méprisé, il prenait le risque de saborder le peu de valeur commerciale qui lui restait. La chance lui sourit enfin puisque **Open Range** est non seulement un beau succès critique et commercial, mais aussi le meilleur western qu'on ait vu depuis **Impitoyable** !

COSTNER PAS MORT

Lorsque Kevin Costner annonce son intention de revenir derrière la caméra pour mettre en scène un western, à Hollywood, tout le monde rigole. Non seulement le genre n'intéresse plus personne, mais en outre celui qui fut sacré icône de l'Amérique avec **Danse avec les loups** et **Robin des Bois** n'a cessé d'accumuler les bides depuis des années. Fidèle à un système de valeurs morales jugé réactionnaire par une communauté cinématographique sclérosée par le cynisme, fasciné par l'héritage culturel d'une nation qu'il adore mais dont il n'hésite jamais à pointer les dérapages, Costner est un incurable romantique. Pour lui, l'Amérique telle qu'il la voit est morte le jour de l'assassinat de Kennedy, et son œuvre toute entière cherche à ranimer les cendres de ce passé. **Postman** est d'ailleurs symptomatique de cette croisade : Costner adapte un roman de SF dont il élimine tous les éléments futuristes pour en faire un western pur et dur. Le message est clair : l'avenir ne se construit qu'à partir du passé, et l'être humain ne mérite sa liberté que s'il respecte un code d'honneur bien établi, qui passe par la loyauté, le courage, l'altruisme et la tolérance. On comprend dès lors ce qui a pu l'attirer dans le rôle de Wyatt Earp, qui découvre les vertus de l'amitié alors que les paroles de son paternel résonnent encore dans sa tête (« *Seuls comptent les liens du sang. Les autres sont des étrangers.* »). Costner respecte des valeurs fondamentales, mais jamais extrémistes.

L'autre passion de Costner, c'est le cinéma de ses ancêtres, et particulièrement celui de John Ford. **La Prisonnière du désert** est son film préféré, avec **L'Homme qui tua Liberty Valance**, dont il rêve de tourner un remake. Le style de sa mise en scène appartient d'ailleurs à une autre époque : celle où les producteurs avaient avant tout à cœur de faire un bon film, où les réalisateurs avaient pour principal objectif de raconter une histoire, en prenant le temps de s'attacher aux personnages. Cette tradition, Costner s'en est nourri et l'a enrichie par son amour de la belle image, qu'il aime à composer surtout quand elle implique de grands espaces, des cavaliers qui galopent vers l'horizon sur une musique viscéralement épique. Ce souci du cadre, ajouté à un découpage d'une incroyable fluidité, fait toute la valeur de sa mise en scène, qui part du principe, énoncé par Ford justement, selon lequel il n'y a qu'un seul endroit où doit être placée la caméra afin que l'histoire soit bien racontée et l'émotion transmise. La caméra portée, les effets gratuits, Costner les refuse et en use le moins possible. Ils sont peu nombreux à faire preuve d'autant de sobriété, de dévotion à leur sujet. John Milius fut l'un d'entre eux. Restent aujourd'hui Robert Redford, Clint Eastwood, Sean Penn. Eux

aussi des acteurs passés à la mise en scène et des hommes intègres. Costner appartient à cette race ignorée par la génération MTV, qui décide du succès d'un film le premier week-end de sa sortie.

VERS SA DESTINÉE

Bref, pour Costner, tourner **Open Range** était un suicide. À la base, il n'est pas question qu'il le réalise : lorsqu'il reçoit le scénario écrit par Craig Storper (qui n'a à son actif qu'un téléfilm sur le milieu gay tourné il y a près de vingt ans !), et tiré d'un bouquin datant du début du siècle, il se contente d'estimer le rôle principal taillé pour lui. Tombé amoureux du script, il décide alors de le produire, avant que l'évidence ne s'impose : s'il désire que le résultat soit à la hauteur de ce qu'il a imaginé en le lisant, il doit le réaliser lui-même. Un risque insensé, car toutes ses tentatives pour relancer sa carrière se sont soldées par des échecs (**Apparitions**, **Destination Graceland**, **Treize jours**) ou des succès d'estime (**Une bouteille à la mer**, **Pour l'amour du jeu**). Et puis plane toujours l'ombre de **Postman** (qui a coûté 80 millions et n'en a rapporté que 17), assombrie par celles de **Wyatt Earp** et de **Waterworld** (loin d'être déficitaire mais considéré comme un échec par la profession), deux films qu'il a, on le sait, co-réalisés. En d'autres termes, Costner est maudit.

Il se lance malgré tout dans l'aventure **Open Range**. Épaulé par ses associés Jake Eberts (**Danse avec les loups**) et David Valdes (associé de longue date de Clint Eastwood), Costner n'a d'autre choix que de produire le film en indépendant. Le budget se montera finalement à vingt millions de dollars, somme incluant les frais de promo assurés par le distributeur Touchstone Pictures. C'est peu, mais si le film se plante, Costner est mort et enterré.

Son projet verrouillé, Costner s'y consacre corps et âme. Il refuse de tenir un rôle important dans **Kill Bill** et part au Canada tourner son film, pour lequel il engage Robert Duvall et Annette Bening en tête d'affiche à ses côtés. Pas vraiment des noms qui attirent les foules. Le tournage s'étale de juin à septembre 2002, dans des conditions météo déplorables. Pour couronner le tout, Costner est victime de crises d'appendicite aiguës. Peu importe, il attendra plusieurs semaines pour se faire opérer. Enfin, regrettant de n'avoir pu travailler avec Basil Poledouris sur **Danse avec les loups**, Costner le relance et lui offre de composer la musique d'**Open Range** : les deux hommes, tous deux très caractériels, se fâchent, et Basil est remplacé par Michael Kamen (**Robin des Bois**), qui mourra quelques mois plus tard.

En lançant un tel projet, Costner est conscient du danger, d'autant qu'il souhaite y privilégier les moments intimistes, tout en rendant hommage aux codes d'un genre qu'il vénère. Avant même d'être vu, **Open Range** est un film adulte, sans la moindre concession commerciale. Le film d'un homme mûr (il vient de fêter ses 49 ans) qui s'adresse à sa génération, en ayant l'espoir que son message sera entendu par celles qui suivent.

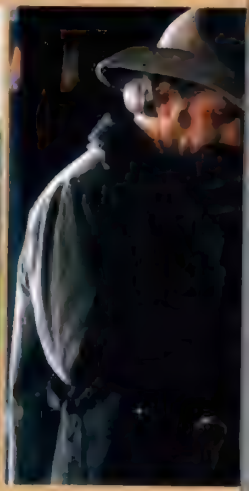
L'OUEST, LE VRAI

Depuis dix ans, Charley Waite (Costner) et son mentor Boss Spearman (Duvall) convoient du bétail à travers l'Ouest sauvage. Accompagnés par deux apprentis, ils bivouaquent aux abords d'une ville soumise à la tyrannie de Baxter, le notable local. Celui-ci, gêné par la présence de ces itinérants, saute sur la première occasion pour les provoquer, n'hésitant pas à aller jusqu'au meurtre. Ce qu'il ignore, c'est que Charley, avant d'être cow-boy, était un tueur redoutable. L'affrontement est inévitable, mais Charley, au beau milieu de l'ouragan de violence qui va s'abattre sur la cité, rencontre une femme qui va changer sa vie…

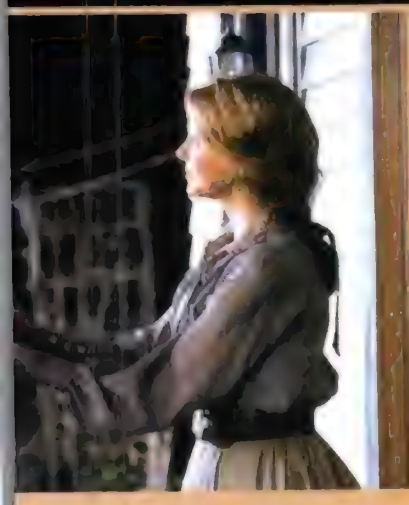
De cette histoire toute simple Costner tire un film stupéfiant. Par sa maîtrise technique (admirable photo de Jim Muro, le réalisateur de **Street Trash** !), par son réalisme, mais aussi par son romantisme et sa violence, autant d'éléments qui évoquent la superbe série ***Lonesome Dove*** (déjà interprétée par Robert Duvall et mise en musique par Poledouris…). Alors qu'on s'attend à une bluette de circonstance entre le cow-boy taciturne et la vieille fille, la relation qui se crée entre Charley et Sue est d'une sincérité si touchante qu'elle rappelle **Sur la route de Madison** : on assiste à la naissance de sentiments forts et profonds entre deux êtres marqués par la solitude, exposés avec une rare subtilité, et jamais peut-être un « *Je t'aime* » n'a été aussi émouvant à l'écran, d'autant qu'il est prononcé par un homme bon qui se croit mauvais et qui ne comprend pas qu'on puisse lui témoigner de l'affection : dans cette phrase, Costner met une maladresse et une détresse qui mettent les larmes aux yeux. Un passage très poétique, qui n'est pas le seul dans un film qui est aussi une réflexion sur la violence, sur ses motivations et ses conséquences, sur le fait qu'elle soit dictée par le refus de l'autre qui vous ignore. À cet égard, le personnage de Charley est victime d'un manque affectif qui le pousse à user de son arme, puisque c'est la seule chose avec laquelle il parvienne à communiquer. Et lorsqu'on s'attaque à la seule famille qu'il connaisse (cf. la figure paternelle incarnée par Boss), il fait parler la poudre. On constate dès lors les points communs avec **Josey Wales** et **Impitoyable**.

TUEZ-LES TOUS ET REVENEZ SEULS

Mais pour exprimer la violence et son potentiel destructeur, il faut la montrer. Costner ne s'en prive pas, après lui avoir donné un visage dans un des plus beaux plans du film (les cavaliers cagoulés face aux cow-boys qui galopent vers eux). Envisagé comme un duel calibré, le gunfight final est un véritable carnage : les coups de feu résonnent comme des coups



Ci-dessus, de gauche à droite : Charley Waite (Kevin Costner), Boss Spearman (Robert Duvall) et Button (Diego Luna), trois convoyeurs de bétails qui vont se confronter aux hommes de Denton Baxter (Michael Gambon), qui ne voient pas leur passage en ville d'un très bon œil. Dans l'attente d'un règlement de comptes, Charley va tomber amoureux de la belle Sue Barlow (Annette Bening).



de canon (on n'a pas entendu ça depuis **L'Inspecteur Harry** !), les hommes crèvent de trouille, se prennent des balles qui les envoient à trois mètres, hurlent de souffrance, tremblent lorsqu'ils rechargent leurs armes et l'affrontement ne dure pas trois minutes… mais vingt ! Une scène d'anthologie, montée avec hargne, d'une clarté absolue (on sait qui tire sur qui et où ils sont, pour une fois). Certes, les bad guys nous ont été présentés comme des enfoirés de la pire espèce et ne se sont définis que par des punchlines particulièrement mémorables. Mais ils sont tellement dangereux qu'on sait à chaque instant que les héros peuvent mourir.

Et on le sait parce qu'on les a vus vivre. On a vu l'importance qu'ils accordaient à leur univers et les uns aux autres. Cela, Costner le traduit par des scènes où l'intimisme est rendu prégnant par quelques touches d'humour, où l'amour se traduit par des gestes qu'on dissimule à l'autre et par l'affection qu'on porte à un bon gros toutou, sans se priver de nous offrir des envolées lyriques faites de chevauchées sauvages et de confrontations viriles. **Open Range** est un putain de western dans la tradition de Ford et de Peckinpah, et surtout, à 100 % un film de Kevin Costner, autrement dit une œuvre rare et précieuse.

Alors que le film a rapporté près de soixante millions de dollars aux USA et que la critique lui tresse des louanges après avoir vomi sur cette splendeur épique qu'est **Postman**, Costner garde la tête froide et envisage déjà son retour à la mise en scène. Il devrait se faire avec un projet dont on sait peu de choses, si ce n'est qu'il a pour titre **Horizon** et que c'est… un western !

Cédric DELELÉE

USA. 2003. RÉAL.: KEVIN COSTNER. SCÉN.: CRAIG STORPER D'APRÉS LE ROMAN DE LAURAN PAINE. DIR. PHOT: JAMES MURO. MUS: MICHAEL KAMEN. PROD.: DAVID VALDES, KEVIN COSTNER ET JAKE EBERTS POUR COBALT MEDIA GROUP, TOUCHSTONE PICTURES ET TIG. INT.: ROBERT DUVALL, KEVIN COSTNER, ANNETTE BENING, MICHAEL GAMBON, MICHAEL JETER, DIEGO LUNA, JAMES RUSSO, ABRAHAM BENRUBI... DUR.: 2H20. DIST.: PATHÉ. SORTIE LE 25 FÉVRIER 2004

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Sue panse les blessures de Button, après que celui-ci ait été molesté par les hommes de Baxter, qui souhaite ainsi garder le monopole de son commerce. S'ensuivra un homérique règlement de comptes en plein cœur de la ville, règlement de comptes orchestré par Charley et Boss...

AILES VIOLENTES

Roulez tambours, sonnez trompettes ! L'un des plus grands classiques du cinéma martial made in Hong Kong (re)débarque en France. Une superbe occasion pour les cinéphiles de tout poil de se replonger dans un grand moment d'histoire combattante.

L'HIRONDELLE D'OR
DE KING HU

Si l'on vous parle d'un film hong-kongais nommé **L'Hirondelle d'or**, vous penserez au classique de Chang Cheh, **Golden Swallow**, « l'hirondelle d'or » étant la traduction textuelle de ce titre. Et bien vous auriez tort, car il s'agit en fait de **Come Drink With Me**, l'œuvre originale datant de 1965, que l'on doit au seul et unique King Hu et dont **Golden Swallow** (alias **Le Retour de l'Hirondelle d'or** chez nous) est la suite.

L'Hirondelle d'or fait partie des gemmes du cinéma martial hong-kongais, un film que le cinéphile qui s'intéresse un tant soit peu au cinéma de l'ex-colonie, aux productions d'action, ou, plus largement, au 7ème Art se doit d'avoir vu. En un mot : un classique.

L'Hirondelle d'or est le tout premier film martial de King Hu et le tout dernier qu'il réalise pour la Shaw Brothers après **Sons of the Good Earth** (1964) (1), **Story of Sue San**, qu'il tourne « sous la direction » du grand réalisateur maison Li Han-Xiang, et **Love Eterne** (2), un autre (très) grand classique du cinéma hong-kongais, qu'il co-réalise avec Li (bien que l'on ait tendance à oublier que Hu ait participé à l'élaboration de ce film et que, bien souvent, seul le nom de Li Han-Xiang soit crédité). Si King Hu a alors relativement peu tourné, il connaît bien le monde du cinéma pour avoir été acteur (il apparaît dans une vingtaine de films entre 1956 et 1964) et avoir écrit plusieurs scénarios (dont seuls deux ont été adaptés). Mais cela ne suffit pas à expliquer la petite révolution qu'il va créer avec son **Hirondelle d'or**.

NAISSANCE D'UN GENRE

Le wu xia pian (ça veut dire « film de sabre », pour ceux qui ne lisent jamais Mad) connaît alors une grande popularité à HK, depuis en fait la sortie l'année précédente (1965) de **Temple of the Red Lotus** réalisé par Hsu Cheng-Hug (une production Shaw Brothers). Si tous les réalisateurs œuvrant dans le genre sont grandement influencés par le film martial nippon (des films comme **Zatoichi** sont alors largement distribués à HK – ce dernier sous l'égide de la SB, d'ailleurs), King Hu – tout en étant lui aussi influencé par l'école japonaise, certains plans du film ne manquent pas de le rappeler – va s'écarter de ce qui se fait ailleurs. Notamment via une nouvelle approche visuelle du martial. Il porte son choix pour interpréter l'héroïne (3) de son film, la célèbre Golden Swallow, non pas sur une actrice ayant une véritable formation martiale, mais sur une nouvelle venue ayant des connaissances dans le ballet : Cheng Pei-Pei. King Hu le reconnaissait lui-même : il ne connaissait rien au kung fu (il ne s'y intéressait pas plus que cela) et envisageait donc les combats comme des ballets. On sait à quel point cette approche a fait depuis école à Hong Kong… Pas étonnant de voir dans ce contexte la place prépondérante que tient la musique d'opéra chinoise dans son film. Pour arriver à son but, il s'adjoint les conseils d'un acteur de l'opéra de Pékin, Han Ying-Chieh (plus connu comme le big boss de **Big Boss** – film qu'il chorégraphia aussi), pour l'aider à concevoir les scènes de combats.

UNE GUERRIÈRE DE LÉGENDE

Suite au kidnapping d'un officiel, la jeune Golden Swallow, que tout le monde prend pour un homme, se voit confier la mission de le sauver. Dans une auberge, elle se retrouve face au groupe de bandits responsable de l'enlèvement. Leurs volontés sont simples et on ne peut plus claires : ils libéreront leur otage si leurs chefs, condamnés à mort, sont épargnés. Pour la jeune épéiste, cette nouvelle mission ne relève pas seulement de l'ordre publique : c'est aussi une affaire personnelle, l'officiel kidnappé étant son propre frère… Dans sa quête, elle se retrouve bientôt aidée par un soûlard (Yueh Hua, qui allait devenir un second couteau récurrent des productions de la Shaw) aux talents martiaux pour le moins étonnant.

Pour ce film, King a créé des storyboards avant de tourner quoi que ce soit (une méthode de travail qu'il explorera de plus en plus avec ses films suivants et qui n'était alors pas du tout en vogue à HK), ce qui se ressent clairement à l'écran tant le moindre petit détail et la moindre scène semble avoir été parfaitement approfondis avant d'être filmés.

On ne va pas dire grand chose de neuf sur la prestation de Cheng Pei-Pei, mais il faut reconnaître que, chaque fois que l'on regarde le film, on ne peut qu'être sous l'emprise de son charisme. Déterminée, hautaine et efficace comme un shuriken lancé par un ninja, Cheng distille tout son talent dans l'interprétation d'une épéiste dont le nom est devenu légendaire dans le monde du cinéma martial (à tel point d'ailleurs qu'un film sans aucun rapport et nommé **Golden Swallow** sortira en 87). Sans elle, la scène de l'auberge, où Golden Swallow rencontre pour la première fois les bandits, ne serait peut-être pas devenu ce morceau de pellicule inoubliable que les amateurs du genre vénèrent depuis lors. Refait dans tous les sens possibles et imaginables au cours des décennies suivantes, ce passage quintessenciel du cinéma martial local mérite à lui seul la vision du film.

LE LEADER D'UNE GÉNÉRATION

Il est indéniable que le travail de Hu aura influencé de nombreux réalisateurs phares de Hong Kong venus plus tard (Tsui Hark, Ann Hui et même Chang Cheh). La preuve la plus vivace de son talent, c'est que **L'Hirondelle d'or** n'a pas vieilli, ce qui n'est pas une mince affaire dans le monde bouillonnant du cinéma d'action, qui a énormément évolué durant les quarante dernières années. Si le cinéma martial hong-kongais compte de nombreux metteurs en scène de grand talent, il n'aura accouché jusqu'à aujourd'hui que de quelques véritables auteurs en quête de sens visuel. Le King était probablement le premier et le plus exceptionnel d'entre tous.

Julien SÉVÉON

(1) Pour la petite note, John Woo travailla comme extra sur ce film

(2) Dont Tsui Hark réalisera un remake nommé **The Lovers**

(3) Le cinema cantonais est encore à l'époque une histoire de stars féminines Ce n'est qu'avec l'arrivée de Chang Cheh que l'on verra les femmes petit à peut disparaître du grand écran pour être supplantées par leurs collègues masculins.

En haut :
Deux scènes symbolisant à elles seules toute la beauté et la violence du wu xia pian à la King Hu.

Page ci-contre :
Cheng Pei-Pei nous fait sa danse mortelle.

COME DRINK WITH ME. HONG KONG. 1966. RÉAL. : KING HU. SCÉN. : KING HU, YE YANG. DIR. PHOT.: TADASHI NISHIMOTO. MUS.: ZHOU LAN-PING. PROD.: RUN RUN SHAW POUR SHAW BROTHERS. INT.: CHENG PEI-PEI, YUEH YUA, CHEN HUNG-LIEH, YEUNG CHI-HING, BIAO YUEN... DUR.: 1H30. DIST.: BAC FILMS. SORTIE LE 28 JANVIER 2004.

INTERVIEW CHENG PEI-PEI
PETITE MAMMA BASTON

SUR LES ÉCRANS FRANÇAIS DEPUIS LE 28 JANVIER 2004, **L'HIRONDELLE D'OR (COME DRINK WITH ME)**, CLASSIQUE MATRICIEL DU FILM DE SABRE « NEW WAVE » DE HONG KONG, FUT MONTRÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS SA VERSION RESTAURÉE, LORS DU FESTIVAL DE CANNES EN 2002. À L'OCCASION DE LA SORTIE SUR NOS ÉCRANS DE CETTE NOUVELLE VERSION, SON ACTRICE PRINCIPALE, CHENG PEI-PEI, ÂGÉE DE 57 ANS ET SURTOUT CONNUE DU GRAND PUBLIC POUR SON RÔLE DE JADE LA HYÈNE DANS **TIGRE & DRAGON**, ACCEPTE AVEC GRAND PLAISIR DE FAIRE UN RETOUR SUR SA FASCINANTE CARRIÈRE, DONT QUELQUES FLEURONS PRODUITS PAR LA SHAW BROTHERS QUI S'APPRÊTENT À SORTIR CETTE ANNÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANCE EN DVD DANS UNE COLLECTION ÉDITÉE PAR WILD SIDE.

Ci-dessus :
L'Ombre du fouet, ou comment transformer un simple fouet en arme mortelle.

Ci-contre, de gauche à droite :
Deux photos de Dragon Swamp, une des nombreuses productions Shaw, réalisée ce coup-ci par Lo Wei, le futur réalisateur de Big Boss.

Deux photos de Princess Iron Fan, la suite de Monkey Goes West, les deux plus célèbres adaptations du Voyage vers L'Ouest.

Quel effet cela vous fait-il de revoir* L'Hirondelle d'or *plus de trois décennies après sa création ?
Vous savez, à chaque fois que je me revois dans **L'Hirondelle d'or**, j'imagine toujours qu'il s'agit d'une autre personne qui joue à l'écran. Cela fait si longtemps que j'ai tourné ce film... Quelque chose comme 35 ou 36 ans. J'ai été agréablement surprise par cette version restaurée. La restauration de la copie est vraiment superbe. C'était la première fois que je voyais ce film dans une si belle version. Il y a des détails auxquels je n'avais jamais fait attention auparavant. J'étais vraiment impressionnée. L'histoire tient toujours la route et le découpage des scènes est vraiment très précis. Bien évidemment, de nos jours, il existe de nouvelles techniques au niveau des effets visuels et du montage, qui font que les films actuels sont bien plus rapides.

Vous avez débuté dans les années 60 dans un film produit par les studios Shaw Brothers. Comment avez-vous eu l'opportunité de devenir actrice ?
En fait, je suis originaire de Shanghai, où j'ai commencé à étudier la danse classique et le ballet dès l'âge de 8 ans à la Nanguo Peking Opera School. Mais je pense que j'étais un peu trop grande et trop forte pour devenir ballerine. Ma famille a émigré à Hong Kong au début des années 60, où j'ai intégré une école de cinéma qui formait les acteurs et les actrices. C'est là que j'ai été choisie. À mon arrivée, je ne parlais, bien sûr, pas un seul mot de cantonais. Heureusement, certains studios, dont faisait partie la Shaw Brothers, tournaient des films en mandarin. Mon premier vrai rôle fut dans **The Lotus Lamp**, un film réalisé par Griffin Yueh Feng, pour qui j'ai fait, à la même période, de la figuration dans **The Last Woman of Shang**, un drame historique épique qu'il tourna pour la Shaw Brothers entre la Corée et Hong Kong.

« Une part de l'originalité de L'

J'ai d'ailleurs créé la chorégraphie dans la scène où j'apparais en danseuse aux côtés d'autres talents féminins qui débutaient comme moi, tels que Chin Ping (**Le Trio magnifique**) ou encore Li Ching, qui joue aussi avec moi dans **The Lotus Lamp** *(film dont elle a également réglé certaines chorégraphies lors de certaines séquences musicales - ndlr)*. Yueh Feng fut, avec King Hu, le réalisateur qui m'influença le plus. Il m'a appris à jouer et à me renouveler en tant qu'actrice.

The Lotus Lamp appartient à un genre très particulier, le « Huangmei Diao ». Pouvez-vous nous en parler ?
The Lotus Lamp est un film fantastique s'inspirant d'une célèbre légende, qui contient des séquences propres au cinéma de Hong Kong. C'est, en quelque sorte, une comédie musicale dont les scènes chantées s'inspirent de l'Opéra Chinois. C'était donc très différent de ce qui se faisait alors en Occident, dans le fond comme dans la forme. Un des plus grand succès du genre fut **The Love Eterne** de Li Han-siang en 1963 *(film dont Tsui Hark tourna un remake en 1994,* **The Lovers** *- ndlr)*, avec Ivy Ling Po et Betty Le Di. Avec **The Lotus Lamp**, la Shaw Brothers a tenté de m'imposer comme la « Ivy Ling Po n°2 » puisque, dans ce film, j'y incarne un personnage masculin ! Je donnais dans ce film, la réplique à une très célèbre actrice, Linda Lin Dai *(également tête d'affiche de* **The Last Woman Of Shang** *- ndlr)*, qui incarnait non pas un, mais deux personnages, celui de la Déesse du Mont Hua - une des cinq montagnes sacrées de Chine - et de son fils, qui est à moitié humain. Dire que je jouais le rôle du mari et père de Lin Dai alors qu'elle était bien plus âgée que moi ! Elle avait à l'époque, je pense, environ 30 ans et je devais en avoir 16 ou 17. C'était plutôt amusant. J'ai même dû porter une fausse moustache et une barbichette lorsque mon personnage vieillit. (rires) Lin Dai s'est malheureusement suicidée avant la

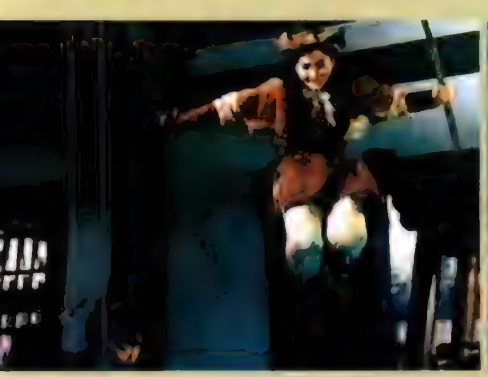
fin du tournage. La production décida alors de faire appel à une autre actrice pour achever le film. *(Le nom de la doublure de Lin Dai était To De. Le film n'ayant pas été tourné dans la continuité, on peut passer d'une actrice à l'autre dans la même scène à plusieurs reprises ! - ndlr)*

Quelle est la principale différence de préparation entre un film d'arts martiaux et un « huangmei diao » ? Votre approche était-elle radicalement différente lorsque vous abordiez un genre puis un autre ?
Oh oui ! Dans les « huangmei diao », vous devez non seulement jouer de façon spéciale, mais également marcher et bouger votre corps de façon spéciale. En ce qui concerne les parties musicales, il faut savoir que ce n'est pas vraiment moi qui chante, contrairement à Ivy Ling Po, qui possède le double talent d'être à la fois une chanteuse et une actrice d'exception. Je me contentais donc de faire du « playback » en essayant d'être la plus crédible possible. Dans les films d'arts martiaux que j'ai eu l'occasion de tourner, le comportement des personnages que j'incarnais était plus « normal », mis à part le fait qu'ils se battaient très souvent. Mais ces deux types de films nécessitaient autant de préparation l'un que l'autre. Et nous devions être prêts à tourner dans toutes sortes de films. C'est pour cela que nous avions des professeurs qui nous enseignaient des activités artistiques diverses.

Vous vous êtes également servi de vos talents de danseuses dans les comédies musicales contemporaines du japonais Inoue Umetsugu...

Ce type de personnages était déjà en vogue à Hong Kong avant* L'Hirondelle d'or *?
Oui. Il y en avait pas mal dans les productions cantonaises. Mais ils étaient traités de façon très différente. Et la façon de jouer des comédiens était plutôt théâtrale, dans le style traditionnel de l'Opéra chinois. Une part de l'originalité de **L'Hirondelle d'or** était de donner un aspect réaliste aux scènes de combats. Les scènes d'affrontement y étaient pour la première fois très authentiques et les chorégraphies étaient élaborées avec plus de précision, comme c'est le cas dans **Tigre & Dragon**, film dans lequel j'ai joué récemment. **L'Hirondelle d'or** a alors donné une nouvelle image d'héroïne chinoise. Et je crois que le cinéma d'arts martiaux a complètement changé à partir de ce moment-là. Pour que je puisse préparer mon personnage de L'Hirondelle d'or, King Hu et moi avions longuement discuté. Il tenait absolument à me faire partager sa vision des choses. Il m'a permis de comprendre le lien qui existait entre la danse et la façon dont il voulait concevoir les scènes d'arts martiaux. Il m'a expliqué en détail comment il souhaitait rythmer son film. Pour pouvoir m'imprégner des différents changements de rythme de ces scènes, je me suis mise à écouter des improvisations de jazz moderne. Un type de musique par définition imprévisible, qui a pu me mettre en alerte, comme l'est mon personnage à l'écran, lors des scènes où règne une certaine tension avant que n'éclate un affrontement.

Vous avez donc exécuté vous-même toutes vos cascades ?
Les scènes d'actions n'étaient pas vraiment dangereuses, comparées à



Hirondelle d'or était de donner un aspect réaliste aux scènes de combat. »

Exactement. J'ai tourné deux films de ce genre avec Inoue Umetsugu, un réalisateur vétéran qui fut recruté à la Shaw Brothers à la fin des années 60, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à tourner au Japon *(il réalisa, pour la Shaw Brothers, 17 films en 16 mois répartis sur 4 ans, de 1967 à 1971 ! - ndlr)*. Le premier, **Hong Kong Nocturne**, est un remake d'un de ses propres films japonais, que j'ai eu l'occasion de voir lors d'un voyage très instructif, où j'ai pu notamment apprendre la danse moderne. Nous avons tourné **Hong Kong Nocturne** et **Operation Lipstick**, un film d'action « à la James Bond », dans un laps de temps très court. Dans mon souvenir, nous travaillions jour et nuit. Les répétitions et le tournage des scènes s'enchaînaient de façon continue.

Peu de temps avant,* L'Hirondelle d'or *avait fait de vous une star à Hong Kong. Comment avez-vous rencontré King Hu ?
King Hu était un de nos professeurs à la Shaw Brothers. Il ne travaillait pas à plein temps et faisait beaucoup de calligraphie. À l'époque, je jouais dans un opéra chinois qui obtint un succès considérable lors de ses différentes représentations à travers Hong Kong. Il s'agit d'une histoire d'amour où je jouais déjà le rôle d'un homme, et c'est d'ailleurs cette performance qui m'a permis de décrocher le rôle dans **Lotus Lamp**. King Hu m'a trouvée très convaincante en homme. Et lorsqu'il a écrit le scénario de **L'Hirondelle d'or**, il m'avait déjà en tête pour le rôle principal. Pourtant, je ne connaissais rien aux arts martiaux. J'étais juste une simple danseuse à la base. Ceux qui ont étudié à l'Opéra de Pékin, comme Jackie Chan et Sammo Hung, avaient la capacité de jouer dans les films d'action, mais pas moi. Heureusement, mon atout était d'être plutôt grande par rapport aux autres filles de mon âge. Il était donc plus facile pour le public de croire que je pouvais être une femme forte, une « swordwoman ».

celles des films de Jackie Chan ou Sammo Hung. King Hu n'était pas censé nous envoyer à l'abattoir. Le film se devait effectivement d'être réaliste, mais ce qui comptait surtout, c'était le naturel dans le jeu des comédiens. Lorsque le tournage fut terminé, il a expliqué à toute l'équipe la façon dont il allait monter le film pour rendre les différentes scènes le plus efficace possible.

Vous avez tourné une sorte de suite à* L'Hirondelle d'or, *mais avec un autre réalisateur, Chang Cheh...
Oui, dans **Le Retour de l'Hirondelle d'or** (**Golden Swallow**), il a abordé mon personnage de façon radicalement opposée à celle de King Hu. Les deux tournages étaient également très différents. Très !! (elle semble s'énerver puis sourit) Chang Cheh utilisait plutôt les hommes en tant que combattants. Il ne pensait pas que les femmes puissent être assez fortes pour rivaliser avec ses héros masculins. Évidemment, je n'étais absolument pas d'accord avec lui ! Je pense que les femmes sont quelques fois, voire fréquemment, plus fortes que les hommes. Pas forcément physiquement, mais spirituellement. Cela dit, j'ai également trouvé une certaine approche féminine dans le film de Chang Cheh, puisque le scénario se concentre pas mal sur l'histoire d'amour entre L'Hirondelle d'or et le personnage interprété par Wang Yu, Silver Roc. Dans le film de King Hu, il n'y en avait pas vraiment, même si les héros incarnés par Yueh Hua et moi-même semblent s'apprécier mutuellement.

Quel est donc votre favori entre les deux films ?
J'avais refusé de voir **Le Retour de l'Hirondelle d'or** lors de sa sortie en 1968 car j'étais très fâchée contre Chang Cheh concernant son comportement envers moi durant le tournage. En fait, je n'ai vu le film que très récemment à Nantes, au Festival des 3 Continents. Cette

Ci-dessus, de gauche à droite :
Cheng Pei-Pei dans Le Retour de l'Hirondelle d'or de Chang Cheh.
Un film qu'elle avait refusé de voir lors de sa sortie en 1968, mais dont elle aimerait aujourd'hui produire un remake.

Ci-dessous :
Les affiches hong-kongaises de L'Hirondelle d'or, Hong Kong Nocturne et Legendary Fighter - Yang's Heroine.

rétrospective consacrée aux wu xia pian m'a également permis de revoir en personne Jimmy Wang Yu, qui était mon partenaire à l'écran dans ce film. Comme je vous l'ai dit précédemment, je trouve l'histoire d'amour très intéressante, et je trouve bien évidemment le film plus violent que celui de King Hu. J'ai tourné une seconde fois avec Chang Cheh en 1969, dans **The Flying Dagger**, mais c'était uniquement par amitié pour Lo Lieh, qui y incarne l'un des principaux héros du film. J'étais toujours très en colère contre Chang Cheh, mais si je n'avais pas joué dans le film, Lo Lieh n'aurait peut-être pas obtenu un rôle de cette importance à l'époque. Concernant **L'Hirondelle d'or**, s'il n'avait pas été fait, je ne serais pas ce que je suis devenue aujourd'hui. C'est donc un film très important dans ma vie.

C'est la deuxième fois que vous venez en France ?
Non, je m'étais rendu à Paris en 1996 lors d'une grande convention sur le bouddhisme. C'est une religion qui m'a beaucoup apporté, que ce soit dans mon travail ou dans ma vie. Je vois aujourd'hui les choses de façon très différentes. Toute chose a un bon côté, et quand on ne se concentre que sur celui-là, on est plus heureux. C'est ce que je partage en général avec les gens. La vie est très courte, donc il est préférable, je pense, de se concentrer sur les belles choses que le monde a à offrir.

En France, peu de vos films ont été montrés en salle ou distribués en vidéo...
Avez-vous vu **Les Griffes de jade** (**The Lady Hermit**) ?

Justement j'allais vous en parler. C'est le film qui vous a fait connaître en France et qui, personnellement, est un de mes favoris.
Je souhaiterais bien faire un remake de ce film... (son agent à côté de nous lui fait signe de ne pas trop parler de ce sujet, mais elle continue) Voici les trois films dont je voudrais bien faire des remakes : **Les Griffes de jade**, **L'Hirondelle d'or** et **Le Retour de l'Hirondelle d'or**. C'est probablement Marsha *(Marsha Yuen Chi-Wai, la fille de Cheng Pei-Pei, également à côté de nous lors de l'interview - ndlr)* qui interprétera le personnage de L'Hirondelle d'or dans les remakes de films de King Hu et Chang Cheh. Pour **Les Griffes de jade**, je pense que je reprendrai tout simplement mon propre rôle et Marsha incarnera celui de ma disciple interprétée à l'époque par Shi Hsu. Je trouve ces trois histoires vraiment intéressantes. Ce sont, personnellement, mes trois films favoris. Je suis en discussion en ce moment avec Celestial Pictures, la société qui possède les droits des films originaux, concernant ces trois projets.

Parlez-nous du réalisateur des* Griffes de jade, *Ho Meng-Hua...
C'est un véritable gentleman. Nous prenons encore régulièrement le thé ensemble. Actuellement, il est un peu malade et assez faible. J'essaie de le voir de temps en temps. C'est un réalisateur très spécial qui a touché à un grand nombre de genres, pas seulement des films d'arts martiaux, même si c'est surtout ce type de films que j'ai tourné sous sa direction. Peut-être n'a-t-il pas autant de talent que King Hu et Chang Cheh, mais c'est un très bon conteur d'histoires. Il expose, dans ces films, les situations de façon très limpide. La plupart des gens pensent que **Tigre & Dragon** est le premier film où j'incarne une méchante alors que c'est faux. C'est Ho Meng-Hua qui m'a donné l'occasion d'interpréter pour la première fois un personnage négatif, dans le deuxième film consacré au Roi des Singes qu'il réalisa, **Princess Iron Fan**. J'y incarne Lady White Skeleton, une sorte de sorcière qui fait tout pour obtenir l'immortalité en essayant de séduire, tromper, voler et tuer les héros du film. Lily Ho joue le rôle de ma sœur et partenaire. C'est Ho Meng-Hua qui a préféré nous avoir toutes les deux alors qu'il ne devait à la base y avoir qu'un seul personnage. Je pense personnellement que **Princess Iron Fan** est le meilleur film de la série *(les trois autres étant* **The Monkey Goes West**, **The Cave of Silken Web** *et* **The Land of Many Perfumes** *- ndlr)*. En ce qui concerne **Les Griffes de jade**, j'ai tourné ce film juste avant mon mariage. Comme il s'agissait de mon dernier rôle pour la Shaw Brothers, Ho Meng-Hua et moi avons beaucoup discuté de mon personnage, qui est beaucoup plus mature que mes précédents. J'étais moi-même à l'époque devenue plus mature. D'ailleurs, j'entretenais, je pense, de nombreuses similitudes avec ce rôle. Il y a donc un développement évident qui s'est fait par rapport à mes débuts, et pas seulement au niveau physique, où j'ai également bien évolué. Quand vous regardez les scènes d'action de **L'Hirondelle d'or**, si vous faites attention, vous pouvez remarquer que je ne maîtrise pas vraiment les arts martiaux. En tout cas, quand je me revois, je le sens. Mais la direction d'acteur de King Hu fut tellement parfaite qu'elle a permis de faire passer l'illusion, grâce aux jeux de regards, aux postures, au découpage des séquences... Pour en revenir aux **Griffes de jade**, je pense que Ho Men-Hua a eu une idée de génie concernant la scène d'entraînement avec le chat (qui retombe toujours sur ses pattes), vous vous souvenez ? Je pense que c'était une idée très maligne.

Quels sont les autres films ou réalisateurs de cette période qui vous ont marquée ?
J'ai beaucoup travaillé avec Lo Wei *(réalisateur, entre autres, de* **Big Boss** *et de* **La Fureur de vaincre** *- ndlr)*. Il essayait toujours de me faire plaisir et me donnait souvent l'occasion d'interpréter des rôles variés. Il avait beaucoup d'affection pour moi mais ce n'était pas un réalisateur d'un grand talent. J'étais néanmoins très contente de tourner avec lui. Je trouve certaines similitudes entre sa façon de travailler et celle de Ho Meng-Hua. Sachant que je devais me marier, Lo Wei tenait absolument à ce qu'un de mes deux derniers films à la Shaw Brothers soit réalisé par lui. Etant un peu déçu de notre précédente collaboration (**Brother Five**, *en 1970 - ndlr*), j'ai néanmoins accepté de tourner **L'Ombre du fouet** (**The Shadow Whip**), qui est certainement un des films les plus originaux que nous ayons fait ensemble. Originalité provenant à la fois de l'arme que j'utilise (le fouet), qui fut particulièrement difficile à manipuler sans se blesser et du fait également, qu'il fut entièrement tourné au Japon, dans des décors naturels enneigés d'une très grande beauté. Après avoir quitté la Shaw Brothers, je n'ai pas vraiment mis un point final à ma carrière d'actrice, puisque j'ai retrouvé Lo Wei pour **None but the Brave**, un des deux films de kung fu que j'ai tourné pour la Golden Harvest vers le milieu des années 70 *(le second,* **Whiplash**, *réalisé par Ding Sin Saai, date de 1974 - ndlr)*.

Après Whiplash, vous avez fait un break de près de dix ans avant de tourner à nouveau sous la direction de King Hu dans* All The King's Men. *Comment se sont déroulées ces retrouvailles ?
Même si nous n'avions tourné qu'un film ensemble jusqu'ici, King Hu et moi étions restés très proches. J'aurais vraiment aimé faire plus de films avec lui, mais j'étais à l'époque, sous contrat avec la Shaw Brothers pour plusieurs années. Après **L'Hirondelle d'or**, il est parti s'installer à Taiwan suite à un différent avec Run Run Shaw, le patron de la Shaw Brothers. Il y tourna **Dragon Gate Inn**, un film dont la popularité fut immense à travers toute l'Asie. Au début des années 80, il se trouve que j'étais à Taiwan pour y diriger une salle de danse. Cela m'a permis de retrouver King Hu qui, à ce moment-là, ne marchait pas très fort. Malgré son excellente réputation, il avait beaucoup de mal à mon-

« Quand vous regardez les scènes d'action de L'Hirondelle d'or, vous

ter ses projets. Je n'ai qu'un second rôle dans **All The King's Men**, qui est un film très différent de **L'Hirondelle d'or** puisqu'il ne s'agissait aucunement d'un film d'action, mais d'un drame historique se passant à l'époque de la Dynastie Tang. Pour ce film, King Hu a, une fois de plus, fait un travail énorme au niveau de la direction artistique. Les costumes et les décors se devaient d'être authentiques à l'écran. C'est vraiment le seul réalisateur que je connaisse qui ait un tel souci du détail. J'ai accepté de tourner dans ce film avant tout par amitié, car j'avais cessé à l'époque, toute activité cinématographique. *(elle tourna en fait, un an avant, le très bis* **Lunatic Frog Women** *que nous n'évoqueront pas dans la suite de l'interview - ndlr)*

Vous avez donc fait votre deuxième come back à la fin des années 80 ?

Oui, en 1988, dans **Painted Faces**, qui est, je crois, la seule collaboration entre la Shaw Brothers et la Golden Harvest. Ce film raconte la jeunesse de prodiges de l'Opéra de Pékin devenus aujourd'hui des stars à Hong Kong, à savoir Jackie Chan, Sammo Hung, Yuen Biao, etc. Sammo Hung incarne dans le film le rôle de son propre maître, à qui il doit beaucoup, même s'il ne fut pas très tendre avec lui. J'interprète le rôle de sa femme. J'ai également fait ce film, avant tout, par amitié. Sammo a joué dans pas mal de mes films étant jeune. À l'époque, il était « assistant action director ».

Vous étiez donc content de le revoir ?

Je pense que lui était très content de me revoir. (rires) En tout cas, cela m'a fait une drôle d'impression de retourner dans les studios de la Shaw Brothers après tant d'années.

En 1993, vous réapparaissez là où personne ne vous attend. Dans une comédie d'action en costumes,* Flirting Scholar*...

Oui, aux côtés de Gong Li, Stephen Chow Sing-Chi et Gordon Liu. C'était un véritable challenge ! Je n'avais jamais fait un film de ce genre auparavant. Il s'agissait de ma première comédie. Ce film s'inspire d'un des derniers « huanmei diao » produit par la Shaw Brothers, **The Three Smiles**, dont les rôles principaux étaient tenus par Li Ching et Ivy Ling Po. Cette dernière incarnait le rôle du poète séducteur Tong Bohu, que Chow Sing-Chi parodie de façon hilarante, dans ce film à l'humour très décalé et aux scènes d'actions frénétiques. Le tournage fut assez long, entre trois et six mois, je ne me souviens plus exactement. Ce dont je me souviens c'est que Chow Sing-Chi ne laissait aucune place à l'improvisation sur le tournage de **Flirting Scholar** *(le film est officiellement réalisé par Lee Lik-Chee - ndlr)*. Sa technique était très spéciale. Il arrivait sur le plateau avec une idée bien précise en tête et répétait les scènes encore et encore jusqu'à ce qu'il les trouve drôles, et donc réussies. Après ça, nous utilisions le moniteur vidéo pour toutes les regarder. Celles qui nous faisaient le plus rire étaient conservées. C'était un processus très lent. De plus, Chow Sing-Chi possède une personnalité très difficile à cerner lorsqu'il travaille. On ne savait jamais ce qu'il voulait. **Flirting Scholar** fut le plus grand succès du box-office à Hong Kong l'année de sa sortie, en 1993. Ce tournage fut pour moi une expérience particulièrement unique.

Sept ans plus tard, vous incarnez Jade la Hyène dans* Tigre & Dragon*. Un personnage qui continue à se battre contre la gent masculine mais qui est cette fois de l'autre côté de la barrière. Comment Ang Lee vous a-t-il présenté ce personnage complexe ?

C'était un autre type de challenge. Dès le départ, Ang Lee et moi nous sommes mis d'accord pour que ce personnage ne soit pas LE méchant du film, dans sa forme classique. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois au début des années 90, au moment où il tournait **Pushing Hands**. À cette époque, je tournais souvent en Chine dans des séries télévisées et lorsque nous avons eu l'occasion de discuter, il pensait déjà à réaliser un film d'arts martiaux, et m'a demandé si je voulais y tenir un rôle. J'ai dit *« Pourquoi pas ? »*. Son souhait était de réunir trois générations de combattantes, la première (moi), la seconde (Michelle Yeoh) et la nouvelle (Zhang Ziyi). Je ne pense pas que le personnage de Jade la Hyène soit vraiment mauvais. Je dirais même que c'est une femme plutôt sympathique, mais qui n'a simplement pas eu de chance. Dans le film, les hommes ne veulent pas que les femmes apprennent les arts martiaux. Ils n'en veulent pas, en tout cas, pour se battre. Même sa disciple (interprétée par Zhang Ziyi) la rejette. Je pense que sa colère est compréhensible. On ne peut pas véritablement détester ce type de personnage, malgré ses actes.

Aviez-vous eu l'occasion de rencontrer Michelle Yeoh en 1993 durant le tournage de* Wing Chun *de Yuen Woo-Ping ? Vous n'y faites qu'une apparition et je crois savoir que Michelle Yeoh s'est blessé durant le tournage du film...

Justement, à cause de cet accident, je n'ai pas pu la rencontrer. Il faut savoir que j'ai perdu un temps interminable durant le tournage du film, uniquement à cause d'une toute petite scène. La production tenait absolument à ce que ce soit moi qui ai le rôle. Pendant ce film, j'ai surtout dû poireauter pendant plus d'un mois pour un temps de tournage ridicule.

Depuis le succès de* Tigre & Dragon*, avez-vous eu des propositions de pays autres que Hong-Kong et la Chine ?

Non, uniquement des productions chinoises pour l'instant, mais tournées dans des lieux divers. J'ai tourné récemment avec Sammo Hung dans **Flying Dragon, Leaping Tiger** aux côtés de mon autre fille, Eugenia Yuan, qui, comme Marsha, a étudié l'art dramatique aux États-Unis avant de tenter sa chance à Hong Kong *(Eugenia Yuan est notamment l'héroïne du segment* **Going Home** *de Peter Chan extrait de l'anthologie* **3 histoires de l'au-delà** *- ndlr)*. Je ne pense pas que **Flying Dragon, Leaping Tiger** ait très bien marché en Asie. Miramax en a racheté les droits mais ils ont dû penser que le film n'était pas assez bon pour le sortir aux USA.

Vous avez également tourné dans des séries télévisées ?

Oui, j'en ai fait un certain nombre. Actuellement, je suis très connue en Chine à cause de certaines séries d'arts martiaux comme ***The Young Hero Fong Sai Yuk*** avec Dicky Cheung, ou encore ***Legendary Fighter - Yang's Heroine***, dans laquelle j'incarne Lady She, un personnage de mère protectrice dont je me sens assez proche. Récemment j'ai tourné dans ***Book and Sword, Gratitude And Revenge*** d'après Jing Yong, qui est considéré, par beaucoup, comme une des meilleures adaptations de son premier roman. Aujourd'hui les studios de Hong Kong ont des budgets plutôt modestes. Il est donc plus facile pour eux de produire des séries télé, dans la mesure où ils peuvent toucher un plus large public.

Quels sont vos projets ?

Je viens de terminer **Naked Weapon**, un film d'action contemporain réalisé par Tony Ching Siu-Tung *(le réalisateur/chorégraphe débuta à l'écran dans* **L'Hirondelle d'or** *- ndlr)*. Cela parle de jolies jeunes filles kidnappées que l'on va obliger à combattre. Je joue la mère d'une de ces filles, que j'ai perdue et que je vais essayer de retrouver... J'ai vraiment été chanceuse de pouvoir réintégrer l'industrie du cinéma sans aucune difficulté après un temps d'absence plutôt long. Mais ce qui m'intéresse également, c'est de « coacher » ma fille Marsha car je pense qu'elle est capable de suivre mes traces. Elle s'entraîne actuellement aux arts martiaux et pratique le kung-fu de l'Opéra de Pékin. Le même style que celui de Jackie Chan et Sammo Hung, le style du Nord. Je pense qu'elle peut se débrouiller encore mieux que je ne le faisais moi à l'époque. Elle a vraiment un potentiel qu'il serait dommage de ne pas exploiter.

Propos recueillis par Frédéric AMBROISINE
Remerciements à Patty Keung (Celestial Pictures)

L'Hirondelle d'or (sortie cinéma : le 28 janvier 2004 / sortie DVD : août 2004)
L'Ombre du fouet (sortie DVD : juillet 2004)
Le Retour de l'Hirondelle d'or (sortie DVD : 2005)
Les Griffes de jade (sortie DVD : 2005)

Ci-dessus :
D'autres affiches hong-kongaises, à savoir celles de L'Ombre du fouet, Le Retour de l'Hirondelle d'or et Princess Iron Fan.

En haut :
Cheng Pei-Pei dans Les Griffes de jade de Ho Meng-Hua, un de ses films les plus connus et celui qui l'a révélée en France.

pouvez remarquer que je ne maîtrise pas vraiment les arts martiaux. »

LE CINOCHE DANS LE SANG

Ruggero Deodato est un cas à part dans le cinéma italien. Reconnu comme le célèbre réalisateur du traumatisant Cannibal Holocaust, il est aussi l'un des rares réalisateurs dont le travail profond sur le voyeurisme et les excès émotionnels a été vanté par des noms aussi prestigieux que Sergio Leone, Lars Von Trier, Oliver Stone ou même Renny Harlin ! Rencontre avec un homme dont la passion et la volonté de traduire les sentiments les plus inavouables sur grand écran forcent le respect...

Comment est née votre passion pour le cinéma ?
Le cinéma est une passion qui remonte à mon enfance. Le cinéma était un divertissement tellement fort pour le petit garçon que j'étais... C'est une expérience émotionnelle très forte de se retrouver dans une salle obscure, à voyager dans un univers fait de sons et d'images, à la recherche de nouvelles sensations. Lorsque j'étais adolescent, nous habitions en face de la maison de la famille Rossellini. J'étais très ami avec Lorenzo, le fils de Roberto et le frère d'Isabella. Ensemble, nous nous baladions dans les studios où son père travaillait, et nous regardions avec des yeux de nouveaux-nés les ateliers de costumes, les décors, où de nombreux grands films ont été tournés, les salles de montage et les bureaux de scénaristes. En regardant ces gens travailler, je me mettais à apprendre les étapes fondamentales du cinéma et ma passion ne faisait que croître.

Y a-t-il un film qui vous ait marqué durant cette période et qui vous ait incité à sauter le pas ?
Il y en a eu tellement ! C'est une question très difficile, je ne sais pas si je pourrais vous citer un film en particulier. Pendant près de trente ans, j'ai regardé en moyenne 2 films par jour. Faites le calcul !

Est-ce Roberto Rossellini qui a consolidé vos bases d'aspirant cinéaste, lorsque vous étiez son assistant sur* Le Général Della Rovere *et* Les Évadés de la nuit *?
Oh oui ! Roberto m'a surtout montré comment fonctionnait le système cinématographique en Italie, comment argumenter avec un financier pour vous soutenir, etc. C'est une chose que l'on ne vous apprend pas dans les écoles de cinéma. D'un point de vue formel, il m'a aussi appris comment installer un récit riche d'enjeux dramatiques de façon quasi-expressionniste, et comment faire évoluer une dynamique entre des personnages principaux et secondaires avec des moyens très réduits.

***Lorsque l'on voit vos films, plus particulièrement* Live Like a Man, Die Like a Cop *et vos deux films de cannibales, on est surtout interpellé par leur style quasi-naturaliste. Un style que Roberto Rossellini n'a cessé de revendiquer depuis* Rome, ville ouverte...**
Tout à fait. Roberto détestait tourner dans des décors de studios, il trouvait ça ridicule. Il préférait être dans la rue au milieu du peuple, sur la brèche, à guetter une rue, une impasse ou même un mur qui pourraient lui servir de décors. Il disait souvent que chaque rue, chaque mur et chaque parcelle de trottoir avait sa propre histoire. Il insistait pour que chaque lieu où il tournait soit frappé du sceau de l'histoire, qu'elle soit antique ou contemporaine. C'est une chose qui m'a énormément mar-

qué lorsque je travaillais avec lui en extérieur. Il arrivait à faire de la ville un personnage à part entière. Car lorsque l'on voit **Rome, ville ouverte** ou même **Le Général Della Rovere** (tourné dans une ancienne prison de la Gestapo), c'est le lieu même de l'action qui devient le personnage pivot. Les protagonistes de Rossellini gravitent et évoluent autour de leur environnement. C'est une notion que Roberto m'a inculquée et que j'ai essayé de mettre en pratique dans chacun de mes films.

***Cette notion est poussée à son paroxysme dans* Le Dernier monde cannibale *et* Cannibal Holocaust...**
C'est vrai. C'est la jungle sauvage qui domine l'écran du début à la fin, et elle prend définitivement le pas sur la nature des personnages.

Les autres réalisateurs pour lesquels vous avez fait office d'assistant vous ont laissé une impression aussi forte que Roberto Rossellini ?
Chaque cinéaste pour qui j'ai travaillé a laissé une empreinte sur mon travail. Carlo Ludovico Bragaglia m'a beaucoup influencé sur le volet technique. Sergio Corbucci m'a appris comment utiliser la violence comme ressort dramatique. Mauro Bolognini m'a montré comment mettre en relief la beauté d'une chose. Et Riccardo Freda a partagé avec moi son savoir faire technique en matière d'éclairage.

Et Antonio Margheriti ?
Il m'a appris à devenir un stakhanoviste. Margheriti était toujours le premier arrivé sur un plateau et le dernier à partir. Il ne m'a pas influencé outre mesure. Il réalisait la plupart du temps des films de science-fiction ou fantastiques avec plein d'effets spéciaux. Ce qui n'est pas vraiment le genre de films que j'aime réaliser. J'aime les films forts avec de vrais personnages, qui prennent racine dans la réalité. Ce qui n'est pas du tout le registre de Margheriti.

Vous avez travaillé avec Sergio Corbucci à plusieurs reprises entre 1962 et 1966. Comment l'avez-vous rencontré ?
En 1961, j'étais l'assistant de Bragaglia sur un film titré **Pastasciutta Nel Deserto**, que l'on avait tourné en partie au Caire. J'avais emmené ma fiancée avec moi et l'on avait prévu de prendre deux semaines de vacances sur place après le tournage. Lorsque nous avons fini de tourner, je m'étais disputé avec ma fiancée et nous avons rompu. Je n'étais plus de très bonne humeur pour prendre des vacances. Le téléphone a sonné dans ma chambre d'hôtel et Gianni Buffardi, qui était le producteur du film de Bragaglia, m'a demandé si je pouvais revenir en Italie pour servir d'assistant à Sergio Corbucci. J'ai accepté tout de suite et je me suis retrouvé sur le plateau de **Lo Smemorato di Collegno**, en compagnie du comique Toto et d'un grand gaillard joufflu à lunettes noires qui portait le nom de Sergio Corbucci. Depuis, j'ai travaillé sur cinq autres de ses films : **Gli Onorevoli**, **Il Monaco di Monza**, tous deux avec le comique Toto, et les westerns **Django**, **Navajo Joe** et **Ringo au pistolet d'or**.

Il avait la réputation d'être un cauchemar pour les assistants réalisateurs. Quelles ont été vos relations ?
Merveilleuses ! Nous étions les meilleurs amis du monde. Il était d'une intelligence, d'une gentillesse et d'une attention hors du commun. Je n'arrive toujours pas à comprendre sa réputation d'emmerdeur dans le milieu ! Il avait vraiment tout pour plaire. Même lorsque j'ai eu un problème avec Burt Reynolds sur **Navajo Joe**, Sergio est intervenu en ma faveur.

Que s'est-il passé sur le tournage de* Navajo Joe *?
Burt Reynolds était traité comme une star sur le tournage et il se comportait comme tel, ce qui était très irritant. Il n'arrêtait pas d'être désagréable avec tout le monde, moi y compris. Une fois, Corbucci m'a envoyé le chercher dans sa caravane pour commencer à tourner. Lorsque je l'ai appelé, il m'a traité comme un chien et il m'a envoyé me faire voir sous prétexte qu'il n'avait pas d'ordre à recevoir d'une personne telle que moi. J'étais énervé et je l'ai traité d'enfoiré en italien. Ce que je ne savais pas encore, c'est que Burt Reynolds parlait assez bien italien et il a compris ce que je venais de lui dire ! Il n'a pas arrêté de me dévisager tout au long du tournage et il a fait de ma vie un enfer.

Ci-dessus :
Franco Nero incarne Django dans le western mythique du même nom. Un film signé Sergio Corbucci sur lequel Ruggero Deodato officiait en tant qu'assistant réalisateur. Selon Deodato, Corbucci lui a appris comment utiliser la violence comme ressort dramatique.

INTERVIEW CARRIÈRE ● RUGGERO DEODATO (1ERE PARTIE)

En 1997, il était revenu en Italie pour assurer la promotion de **Boogie Nights** et l'on s'est retrouvé à une soirée qui était organisée par un de mes amis. Lorsque ce dernier a annoncé à Reynolds que j'étais là, il a dit : *« Ruggero Deodato... Celui qui a osé me traiter d'enfoiré sur* **Navajo Joe** *! »*. Et il ne m'a ni salué, ni adressé la parole. Après toutes ces années, il ne m'avait pas oublié et il ne voulait toujours pas faire la paix avec moi. Je parie qu'il continue de me maudire à l'heure qu'il est ! (rires)

Une rumeur dit que c'est vous qui avez suggéré Franco Nero à Corbucci pour* Django. *Est-ce vrai ?
C'est tout à fait vrai ! Sergio m'avait envoyé le scénario de **Django**, et je l'avais adoré. Lorsque nous parlions du projet, je lui avais demandé qui il avait en tête pour le rôle principal et il m'a répondu que Mark Damon allait faire l'affaire. Je l'ai supplié de renoncer à cette idée. J'avais trouvé Mark Damon vraiment mauvais dans **Ringo au pistolet d'or** et il aurait gâché le personnage de Django. Lorsque Sergio m'a demandé si j'avais quelqu'un en tête, je lui ai répondu Franco Nero sans hésiter. Un de mes amis me l'avait présenté et j'étais frappé par son charisme et l'intensité de son regard. Je me souviens avoir dit à Sergio que Franco Nero dégageait la même aura que Clint Eastwood dans **Pour une poignée de dollars**. Pourtant, Sergio n'était pas convaincu et il tenait toujours à Mark Damon. J'ai décidé de prendre les devants et de demander à Franco d'aller directement à la rencontre de Sergio.

Il ne vous a jamais attribué le mérite qui vous revenait ?
Non, mais Sergio ne se l'était pas attribué non plus, il s'en foutait. Il faisait toujours ses films avec un grand détachement et restait tout le temps en dehors du show business et de ses auto-congratulations pathétiques. Il ne surenchérissait jamais et c'était l'un des rares à privilégier le travail d'équipe. Que je lui présente un acteur pour un rôle, ça faisait partie de mon travail. Lorsqu'il se faisait interviewer, Sergio disait toujours « nous » et rarement « je ».

Ce qui est étonnant, c'est que vous avez travaillé sur trois westerns de Corbucci, et pourtant vous n'avez réalisé qu'un western, qui était d'ailleurs assez mauvais,* In the Name of the Father *avec Paolo Villagio, Eric Montesano et Sal Borghese. Pourquoi ne pas en avoir fait un autre ?
(soupirs) C'était pas **Pour une poignée de dollars**, ça c'est sûr ! C'était un petit film à tendance comique, dans la mouvance de certains westerns avec Giuliano Gemma. J'aimais bien les acteurs de **In the Name of the Father**. C'était le tout premier film de Paolo Villagio avant qu'il ne devienne l'une des fiertés de l'Italie, et Eric Montesano tenait l'un de ses premiers rôles avant d'être le célèbre comique qu'il est aujourd'hui. Je n'ai vraiment pas eu de chance avec ce film. Il a eu de nombreux problèmes de développement de pellicule au laboratoire. L'une des bobines a été égarée pendant longtemps chez l'un des monteurs, et le film est sorti le même jour où un attentat à la bombe s'est produit à Milan, faisant de nombreuses victimes. C'était catastrophique ! Le film a tenu l'affiche à peine une semaine avant de finir aux oubliettes.

Mais avant* In the Name of the Father, *qui était votre quatrième film, vous ne vouliez pas faire un western pour inaugurer votre carrière de réalisateur ?
Bien sûr que je voulais, mais cela ne s'est pas fait. Manolo Bolognini, le producteur de **Django**, avait fait signer un contrat de deux films à Franco Nero. Après le succès de **Django**, Bolognini cherchait à monter un autre western qu'il pourrait vendre à l'étranger comme une suite de **Django** avec Franco Nero en tête d'affiche.

Texas Adios ?
Exactement, **Texas Adios**. Bolognini avait même choisi le titre avant de commander le scénario à Franco Rossetti. Je me souviens avoir bataillé pendant des semaines et des semaines pour le convaincre de me confier la mise en scène, mais en vain. Bolognini ne voulait rien savoir. Il voulait quelqu'un de plus expérimenté derrière la caméra. Bolognini avait même demandé à Sergio de rempiler, mais il refusa. Il a donc décidé de confier **Texas Adios** à Ferdinando Baldi, qui était un de ses amis. Ça m'a brisé le cœur. Faire un western avec Franco Nero après **Django** pouvait assurer un certain succès commercial, et si c'était votre premier film, votre carrière serait vraiment assurée par la suite. Mais hélas, cela ne s'est pas produit !

Lorsque vous avez été assistant de Margheriti sur* Dawson, la terreur des Kirghiz, *il paraît que vous avez réalisé le film en partie sans être crédité. Est-ce vrai ?
Oui. Antonio était tombé très malade sur le tournage et il m'a donc attribué ses fonctions. Au final, j'ai réalisé plus de 80 % du film. Antonio avait tourné pendant une semaine et j'ai continué son travail pendant quatre autres. Il m'a dit qu'il préférerait que je continue sans lui, plutôt que de payer des dommages financiers *« à cette pédale de producteur »*, pour reprendre ses termes exacts ! (rires) Antonio était en plus très généreux : il m'a versé une grosse partie de son salaire en guise de dédommagement, en plus de mon salaire d'assistant. En fin de compte, j'étais la personne la mieux payée du film !

Votre premier film officiel,* Phenomenal and The Treasure of Tutankamen, *était une commande ?
Oui. Mauro Parenti, qui était acteur, voulait se lancer dans la production et il voulait faire un film dans la veine de **Danger Diabolik** pour profiter de son succès. Le scénario n'était pas terrible, mais j'ai accepté le projet pour me faire la main sur un long-métrage.

Un détail amusant dans le film fut la courte prestation d'un Maurizio Merli tout jeune dans la peau d'un porte-flingue...
C'est vrai. Son rôle devait être plus long à l'écran, mais il a été incarcéré pendant que nous tournions.

Pardon ? !
C'est dur à croire pour un homme qui a passé son temps à jouer les flics, mais c'est vrai ! Un soir, j'ai reçu le coup de téléphone d'un inspecteur de police et il me demandait si je connaissais Maurizio. Je lui ai répondu positivement en lui spécifiant que je l'avais engagé comme acteur sur mon film. Il m'a ensuite rétorqué que Maurizio ne pourrait pas revenir sur le plateau parce qu'il était sur le point d'être écroué pour agression sur une femme. J'étais sidéré ! Je lui ai demandé si l'on parlait bien du même homme et il m'a dit oui. La victime l'avait formellement identifié et les faits se sont produits près de chez lui ! Il y a eu confrontation chez le juge et Maurizio a été reconnu coupable de l'agression. Il a passé un peu moins d'un an en prison. Mais ça ne l'a pas empêché d'être plus tard le porte-parole de la police sur grand écran !

Ci-dessous :
Au début de sa carrière, Ruggero Deodato a travaillé en tant qu'assistant réalisateur pour de nombreux metteurs en scène chevronnés tels que Sergio Corbucci, Riccardo Freda, Giorgio Ferroni, Mauro Bolognini, Carlo Ludovico Bragaglia ou encore Antonio Margheriti, avec qui il a tourné Danse macabre, le chef d'œuvre du cinéma d'horreur italien gothique qui réunissait Barbara Steele et George Rivière, et Roberto Rossellini, avec qui il a fait quatre films, dont le drame de guerre Les Évadés de la nuit (photo de droite).

« A mes yeux, Live Like a Man, Die Like a Cop est bien plus violent que Le Dernier monde cannibale et Cannibal Holocaust réunis ! »

Après* Phenomenal and The Treasure of Tutankamen, *vous avez signé* Gungala, la panthère érotique *avec l'effeuilleuse suédoise Kitty Swan, une parodie érotique de Tarzan au féminin...

En fait, **Gungala, la panthère érotique** est la suite d'un film tiré **La Vergine Della Giungala**, qu'avait réalisé Romano Ferrara avec Kitty Swan. Fortunato Missiano, qui en était le producteur, voulait inclure un volet supplémentaire au film de Ferrara avec beaucoup plus d'aventures et d'érotisme. Lorsque Missiano a vu les rushes présentés par Ferrara au bout de deux semaines de tournage, il l'a renvoyé sur le champ et il m'a appelé pour le remplacer. Quand je suis arrivé sur le tournage, tout était à refaire : le scénario, le casting, les décors, etc. J'ai réussi à surmonter tous les problèmes de changements en quelques jours, et nous avons enfin pu finir le film dans des délais raisonnables, tout en faisant plaisir au producteur. Mais je ne garde pas de souvenir mémorable de ce film, je l'avais même signé de mon pseudonyme Roger Rockefeller.

Et quels souvenirs gardez-vous de vos deux comédies musicales avec le crooner italien Little Tony :* Men Only Cries for Love *et* Holidays on the Esmeralda Coast *?

(long silence) Jamais je n'aurais pu penser qu'on me parlerait de ces deux films-là un jour. Il faut que je précise que j'ai fait ces films pour rendre service à Bruno Corbucci, par égard pour son grand frère Sergio. Il avait déjà fait cinq comédies musicales avec Little Tony et je lui avais servi d'assistant à deux reprises sur ces films. Et croyez-moi, Sergio et Bruno n'avaient en commun que le nom, pas le talent. (rires) Bref, Bruno était lassé, il a décidé de passer la main et il a insisté pour que je reprenne le flambeau. J'ai accepté, encore une fois par égard pour Sergio. Et puis bon, j'aime beaucoup les comédies musicales et c'était en plus une bonne expérience de travailler avec quelqu'un comme Little Tony. C'est quelqu'un de très vivant, de très gentil et qui possède une voix exceptionnelle. Il continue de faire fondre les femmes aujourd'hui encore.

Votre film suivant,* Zenabel, *un autre film d'aventures avec Lucretia Love, John Ireland, Nello Pazzafini et Lionel Stander, a été fait pour rendre service aussi ?

Non. (rires) C'était une commande pour Mauro Parenti, l'acteur/producteur de mon premier film. Mes premiers films étaient des galops d'essai pour parfaire mes connaissances en matière technique et apprendre à collaborer avec les acteurs.

Sans compter Ennio Morricone et Bruno Nicolai à la musique...

Bien sûr. C'était la toute première fois que je collaborais avec le maître Morricone et son disciple Nicolai et je n'ai pas été déçu. C'était un bonheur de les voir collaborer. Ils étaient comme deux dauphins qui communiquaient par ultrasons, c'était formidable. Ils ont accompli un travail merveilleux pour un film qui n'en méritait pas tant.

Pourquoi n'avez-vous pas prolongé votre collaboration avec Morricone et Nicolai ?

C'était avant tout une grosse question d'argent. Vous savez, sur certains films qui ont un budget de 100 millions de lires, on en donne les trois quarts à Morricone pour avoir le privilège de le mettre sur une affiche, et le réalisateur paye les acteurs et fait le film avec le reste. J'aurais bien voulu l'avoir pour **Live Like a Man, Die Like a Cop** mais j'ai dû me rabattre sur Ubaldo Continiello pour des raisons financières.

Il y a eu un changement de cap dans votre carrière avec* Waves of Lust, *un thriller en huis clos. Sur ce film, il y a beaucoup d'éléments qui préfigurent* Le Dernier monde cannibale *et* Cannibal Holocaust *: la déstabilisation psychologique des personnages abandonnés dans la nature et l'assouvissement des pulsions les plus primaires...

Disons que **Waves of Lust** est le premier film de ma filmographie que l'on peut considérer comme un film de Ruggero Deodato ! En fait, Vincenzo Salviani, le producteur, m'a approché avec le scénario de Lamberto Bava sous le bras et il a pensé que le sujet pouvait m'intéresser : un thriller érotique, tourné sur un bateau en pleine mer, qui flirte avec le drame psychologique à la Hitchcock. Hélas, il y a eu pas mal de réécritures faites pendant le tournage pour accentuer l'intensité érotique au détriment de la tension psychologique et pour que le producteur puisse vendre le film plus facilement à l'étranger. Au final, je trouve le film réussi à 40 %.

Et juste après ça, vous avez réalisé votre chef d'œuvre :* Live Like a Man, Die Like a Cop. *L'un des polars italiens les plus musclés des années 70, d'après un scénario de Fernando Di Leo.

C'est le film que je préfère le plus dans ma filmographie, avec **Cannibal Holocaust**. Vincenzo Salviani, pour me dédommager de ses exigences sur **Waves of Lust**, m'a offert ce scénario en me spécifiant que c'était l'un des meilleurs qu'il ait lu depuis des années. Et il n'avait pas tort ! J'ai adoré le scénario de Fernando. La qualité d'écriture, son histoire et ses personnages étaient tellement forts, que j'ai su tout de suite que c'était là le film que je rêvais de faire depuis longtemps. C'était un scénario qui possédait à la fois le caractère féroce des polars américains comme **Magnum Force**, **Bullitt** et **French Connection**, tout en conservant son identité italienne par sa thématique : les activités parallèles de la police italienne face à la crise sécuritaire des années de plomb. J'ai eu, en plus d'un scénario exceptionnel, des acteurs formidables : Ray Lovelock, Marc Porel, Adolfo Celi, Marino Mase, Renato Salvatori, etc. Le film avait très bien marché en Italie et je voulais même en faire une suite, où les mêmes personnages s'attaquent à la Mafia, mais je n'ai pas pu pour diverses raisons. (1)

Ce que j'ai beaucoup aimé dans* Live Like a Man, Die Like a Cop, *c'était le caractère antipathique des personnages principaux...

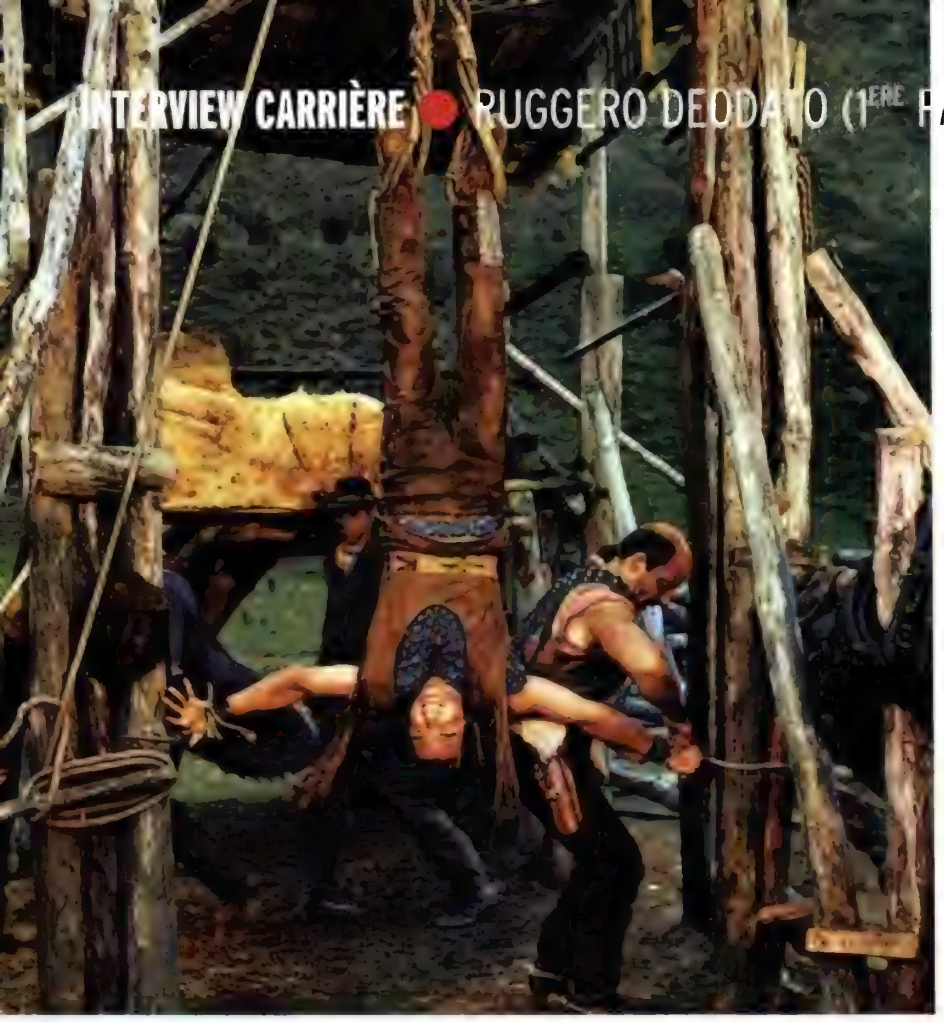
C'était une idée sous-jacente du scénario, mais je la trouve très pertinente. Le héros n'a pas sa place dans le monde réel, ou alors il devient une sorte de psychopathe, un anti-héros. La scène où Marc Porel brise les cervicales d'un braqueur au début du film résume assez bien ce type de pensée.

Ci-dessus :
Mark Damon dans le western de Sergio Corbucci Ringo au pistolet d'or.

Franco Nero et sa sulfateuse dans Django.

Ci-dessous :
Deux versions de l'affiche italienne du polar Live Like a Man, Die like a Cop, un des meilleurs films de Ruggero Deodato.

INTERVIEW CARRIÈRE ● RUGGERO DEODATO (1ÈRE PARTIE)



Ci-dessus :
Burt Reynolds en sale posture dans Navajo Joe, un autre western de Sergio Corbucci. Ruggero Deodato se souvient que l'acteur américain, qui avait alors la grosse tête, a été odieux avec lui durant le tournage.

Cette scène d'ouverture justement, qui commence par une poursuite en moto, est vraiment impressionnante. Comment l'avez-vous tournée ?
Nous avons graissé la patte d'un commissaire de police pour tourner cette scène, parce que l'on ne pouvait pas avoir d'autorisation de tournage à cause des menaces d'attentats. C'était une longue scène qui exigeait de nombreuses cascades et des effets pyrotechniques, et nous l'avons tournée en un temps record : deux jours, ce qui était quasiment impensable vu l'ampleur de la scène. Il y a eu beaucoup de préparation. Tout d'abord, j'avais accroché une caméra sur le guidon d'une moto pilotée par un cascadeur et je l'ai envoyé à vive allure dans les ruelles étroites de Rome. Ensuite, j'ai emmené mon équipe dans divers endroits spécifiques, qui accentuaient le danger de la poursuite par leur architecture, et je tournai les grosses scènes de cascades à trois caméras. Il y avait trois points de vue différents lors de la poursuite : les poursuivants, les poursuivis et les passants. Pour les deux premiers, je disais aux cascadeurs d'aller le plus vite possible, tout en essayant de simuler au maximum les dangers du trafic automobile et celui des passants (qui étaient pour la plupart des cascadeurs confirmés) lorsqu'ils roulaient sur le trottoir. Pour le troisième point de vue, je me fondais dans la foule, je tournais avec la caméra à l'épaule et je demandais au cascadeur d'improviser, sans trop de risques, une nouvelle cascade à proximité de mon équipe pour dynamiser un peu plus le danger d'une moto qui passe à quelques centimètres de nous. Les plans étaient quasiment pris sur le vif avec beaucoup de mouvements saccadés, ce qui apportait un cachet d'authenticité supplémentaire à la scène.

Ray Lovelock a parlé d'une scène coupée dans le film, où l'on voyait Marc Porel procéder à l'énucléation d'un racketteur, pour ensuite lui faire avaler son propre œil ! Vous avez vraiment tourné cette scène ? !
Oui, je l'ai tournée. Mais j'ai décidé de la retirer parce qu'elle était trop violente, et elle n'apportait pas grand-chose au récit.

Une autre grande scène du film est celle où Marc Porel et Ray Lovelock abattent discrètement des braqueurs dans la rue, avant même que ces derniers n'aient pénétré dans la banque qu'ils sont censés braquer.
C'est une grande scène ! C'est même ma préférée dans le film. En plus de ça, je l'avais vraiment tournée à l'insu des passants. Personne n'avait remarqué que nous tournions, parce j'avais caché la caméra et que je tournais certains plans serrés en longue focale. On voyait simplement des gens tomber un à un dans la rue selon une stratégie d'exécution quasi-paramilitaire. Au final, la scène fonctionnait à merveille, j'étais très content du travail qui avait été accompli ce jour-là.

Malgré tout,* Live Like a Man, Die Like a Cop *reste un film extrêmement violent. Vous n'avez pas eu de problèmes avec la censure pour son exploitation ?
Oh que si ! La censure italienne avait bloqué **Live Like a Man, Die Like a Cop** pendant longtemps à cause de son sujet et de sa violence graphique. Je ne pouvais pas non plus faire un film tout public ! L'univers dans lequel les policiers évoluent est d'une violence insoutenable. Surtout durant cette période. Il y a eu beaucoup de milices policières clandestines pendant les années de plomb, et leurs exactions dépassaient l'imagination la plus folle. Malgré son maniérisme, **Live Like a Man, Die Like a Cop** reste un film très réaliste sur les activités parallèles de certains policiers en Italie. Mais nous avons dû couper certains passages du film et quelques plans gore pour qu'il puisse sortir en salles. Malgré ça, certaines personnes le trouvent bien plus violent que mes films de cannibales, et je suis d'accord avec eux. À mes yeux, il est même bien plus violent que **Le Dernier monde cannibale** et **Cannibal Holocaust** réunis !

Pourquoi est-ce que vous n'avez pas fait d'autres polars ?
Je pense avoir vraiment fait le tour de ce qui m'intéressait dans le genre avec **Live Like a Man, Die Like a Cop**. Je trouve le film très réussi et il n'a rien à envier aux polars américains qui sont faits aujourd'hui comme **Training Day** ou **Dark Blue**. Mon seul souhait serait que **Live Like a Man, Die Like a Cop** puisse voir le jour en DVD. C'est un de mes films les plus méconnus et il mérite vraiment d'être découvert par les amateurs de polar qui n'ont pas eu la chance de le voir. J'espère qu'un éditeur à la recherche d'une idée lira cette interview.

À bon entendeur ! Après ce coup d'éclat, vous avez persévéré dans la voie du film choc en réalisant* Le Dernier monde cannibale. *Comment avez-vous eu l'idée d'un tel film ?
J'avais lu dans une revue l'histoire incroyable qui était arrivée au fils du multimilliardaire Rockefeller. Il avait survécu au crash de son avion en pleine jungle, mais il a fini par être dévoré par des cannibales qui vivaient dans la région ! J'ai tout de suite vu un fort potentiel cinématographique dans cette histoire, tout en voulant faire une sorte de docu-drama sur le comportement des cannibales. J'ai donc travaillé sur un traitement avec Renzo Genta et Giorgo Carlo Rossi (qui était aussi le producteur), en reprenant les grandes lignes de cet événement tragique, puis j'ai travaillé de concert avec Tito Carpi et Gianfranco Clarici sur le scénario final. Le matériau était très préparé, mais j'ai insisté pour laisser certains blancs dans le script afin de pouvoir improviser sur place. Je voulais tourner à où personne n'avait osé aller auparavant, dans des conditions précaires, pour rester fidèle à ce que j'avais en tête. Au final, j'ai dû faire face à de nombreuses difficultés en matière de direction d'acteurs, d'effets spéciaux, d'éclairage et de conditions climatiques. **Le Dernier monde cannibale** est sans conteste

le film le plus dur que j'aie réalisé. J'ai vraiment ramé pour obtenir certains résultats, et j'ai dû revoir beaucoup de choses à la baisse concernant les effets spéciaux.

La scène où les natifs humilient Massimo Foschi est vraiment un pur moment d'insanité ! Elle était déjà dans le scénario ou vous l'avez improvisée ?
Nous l'avons improvisée et Massimo en a vraiment pris pour son grade ! (rires) J'étais conscient de la difficulté de la scène, et pour ça, je tiens à saluer le professionnalisme de Massimo. Ce n'est pas tous les jours que des acteurs non professionnels jouent avec votre pénis, pour ensuite vous vomir et vous uriner dessus. Ce n'est pas à George Clooney que cela risque d'arriver ! (rires) Lorsque je lui ai expliqué ce que j'avais en tête, Massimo a très bien saisi où je voulais en venir et il m'a accordé sa confiance. Ce que je voulais, c'était un choc des cultures poussé dans ses derniers retranchements. Je voulais voir la réaction d'une personne non-civilisée face à une personne civilisée qui était à sa merci. Jusqu'où l'inhumanité pouvait aller et comment est-ce qu'une attitude aussi sauvage a fait déteindre sur cette personne mise sur le bûcher ? Mon but était ensuite d'étudier les différentes étapes de sa métamorphose psychologique.

Il y avait de vrais cannibales dans le film ?
Il y en a eu quelques-uns. Ils étaient issus d'une vieille tribu cannibale et ne mangeaient que les membres d'une tribu ennemie ! Nous avons eu de très bons contacts avec eux par le biais de nos interprètes linguistiques et il fallait voir leurs réactions lorsqu'ils étaient face à un homme blanc. C'était même ce qui m'a inspiré ce que vous appelez la fameuse scène d'humiliation. Rencontrer ces gens a été une sacrée expérience. Une fois, je les avais suivis pendant qu'ils chassaient avec une sarbacane. L'un d'eux avait cloué un oiseau sur un tronc d'arbre à plus de cent mètres de distance ! C'était vraiment impressionnant.

« Lorsque Le Dernier monde cannibale est sorti en salles, on m'a taxé de sadique et d'assassin ! »

Ce qui est très dérangeant dans* Le Dernier monde cannibale, *ce sont les scènes de cruauté envers les animaux : la scène de la souris avalée par un python et surtout celle du crocodile ! D'après ce que l'on a pu comprendre, ce sont des scènes qui ont été ajoutées à votre insu par le producteur Giorgo Carlo Rossi. Que s'est-il vraiment passé ?
Rossi voulait aller au-delà de ce que j'avais accompli, parce qu'il voulait que le film soit beaucoup plus violent. Il a donc décidé de tourner ces scènes en équipe réduite pour les réinsérer dans le montage après mon départ. Pendant le tournage, je lui avais clairement précisé que je ne voulais pas ce genre de choses. Lorsque j'ai découvert le pot aux roses, j'étais très en colère. Pourquoi est-ce qu'il a fait ça ? Ce n'était pas nécessaire, le film était suffisamment extrême ! La SPA a voulu me crucifier lorsque le film est sorti. Je n'arrêtais pas de recevoir des plaintes en provenance de Singapour, où l'on m'avait accusé de braconnage et d'actes de cruauté envers des espèces en voie de disparition. J'ai dû faire appel à des avocats pour expliquer ma situation et suite à cela, ils ont abandonné les poursuites.

Une autre scène insoutenable est celle de l'accouchement. C'est peut-être même la scène qui a fait couler le plus d'encre...
Cette scène n'est pas jolie à voir, je vous l'accorde. Mais c'est ce que font les mères de familles cannibales lorsqu'elles ont plus de trois enfants. Elles jettent le nouveau-né en pâture aux crocodiles pour éviter les problèmes de surpopulation dans les tribus, pour que le partage de la nourriture soit équitable. C'est très difficile à croire, mais c'est pourtant la vérité vraie. J'étais moi-même estomaqué par cette pratique, mais elle méritait qu'on fasse la lumière dessus. Je me souviens que cette scène a fait fureur chez les groupes anti-avortements !

La scène du viol et du démembrement de Me Me Lay était elle aussi bien gratinée, dans le genre. Quelle a été la réaction de la censure sur cette scène ?
Il y avait tellement d'autres choses qui dérangeaient la censure qu'elle ne s'y est pas trop attardée, comparée aux autres scènes dont nous venons de parler. Ce qui m'a le plus surpris concernant cette scène, c'est le professionnalisme de Me Me Lay sur le tournage. Elle avait insisté pour aller jusqu'au bout des choses, si vous voyez ce que je veux dire. Elle m'avait tout simplement épaté. En plus, je me souviens que son mari était présent pendant que nous tournions la scène de viol. Il regardait sa femme se faire violer par Massimo Foschi, et son visage ne cessait de s'empourprer. Lorsque nous avons terminé la scène, Massimo est allé saluer le mari de Me Me Lay et ce dernier a failli lui briser les phalanges en lui serrant la main. Nous avons su après que le mari en question était l'un des maîtres de kung-fu les plus redoutés de tout le sud-est asiatique ! (rires) Mais Me Me Lay a vraiment joué cette scène avec un grand professionnalisme, et le résultat est allé au-delà de mes espérances. J'adore cette femme !

Comment a réagi la critique lorsque* Le Dernier monde cannibale *est sorti en salles ?
On m'a traité de tous les noms possibles et imaginables ! On m'a taxé de sadique, d'assassin et d'autres épithètes du même genre. C'était un film très lourd à porter. **Cannibal Holocaust** aussi ! Je me souviens que Sergio Leone était inquiet à mon sujet lorsque **Cannibal Holocaust** était sorti. Il n'arrêtait pas de me dire : « *Tu es très courageux, Ruggero. Mais fais très attention à toi ! Ton audace te perdra un de ces jours !* ».

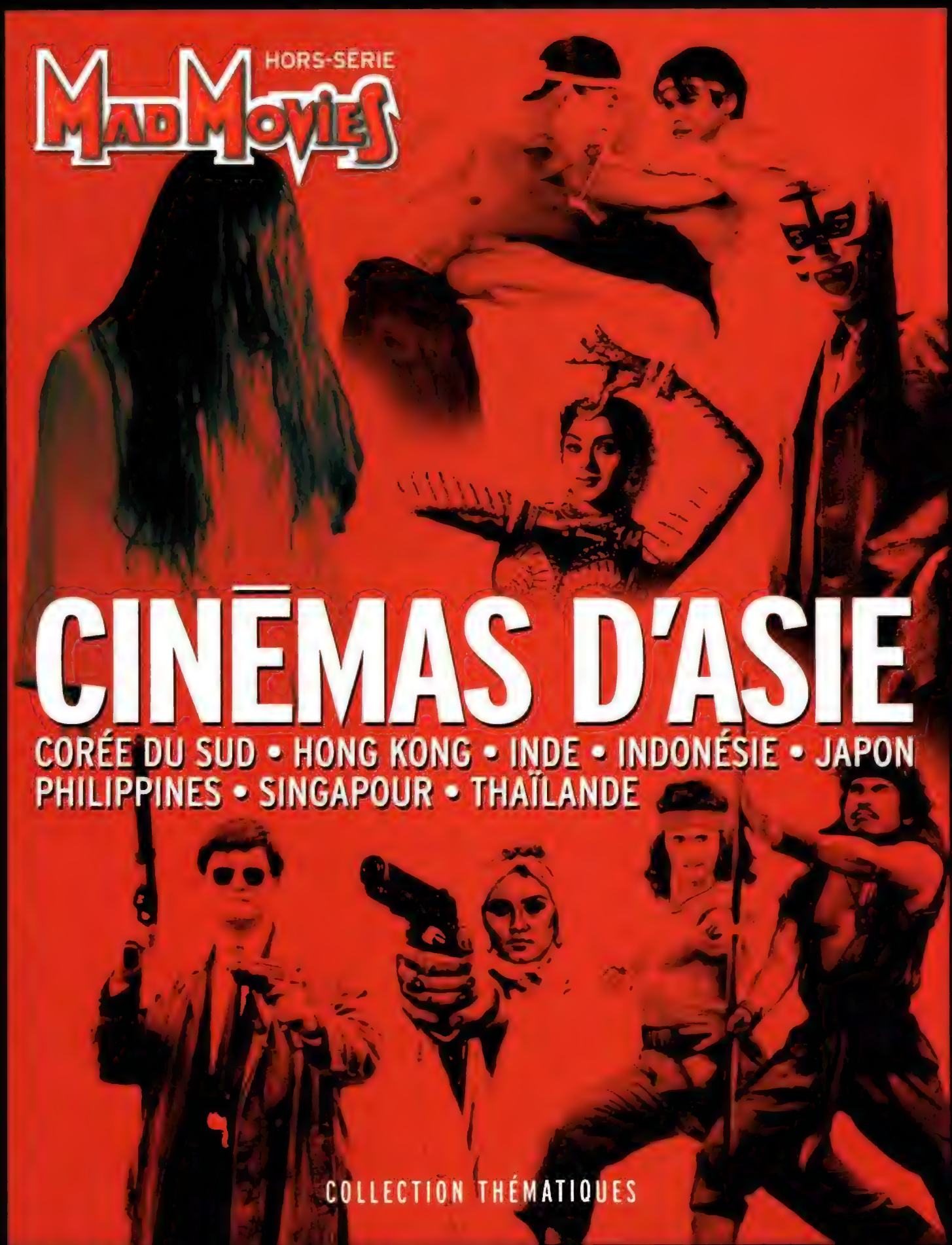
Pourtant,* Le Dernier monde cannibale *a très bien marché dans le monde...
Il a brisé des records dans beaucoup de pays, dont le Japon. Lorsque **Cannibal Holocaust** y est sorti trois ans plus tard, il a battu le nombre d'entrées du **Dernier monde cannibale**, et il est classé cinquième plus gros succès cinématographique de toute l'histoire cinématographique japonaise, avec les films de Bruce Lee et Alain Delon.

Propos recueillis par Fathi BEDDIAR

(1) L'une des raisons principales fut les graves problèmes de dépendance aux drogues dures de l'acteur principal Marc Porel. Il fut retrouvé mort le 15 Août 1983 à la suite d'une overdose.

Ci-dessus :
Les différents protagonistes du Dernier monde cannibale, un des premiers films italiens sur ce thème, que Ruggero Deodato réalisa en 1977, soit 3 ans avant Cannibal Holocaust, son œuvre de référence !

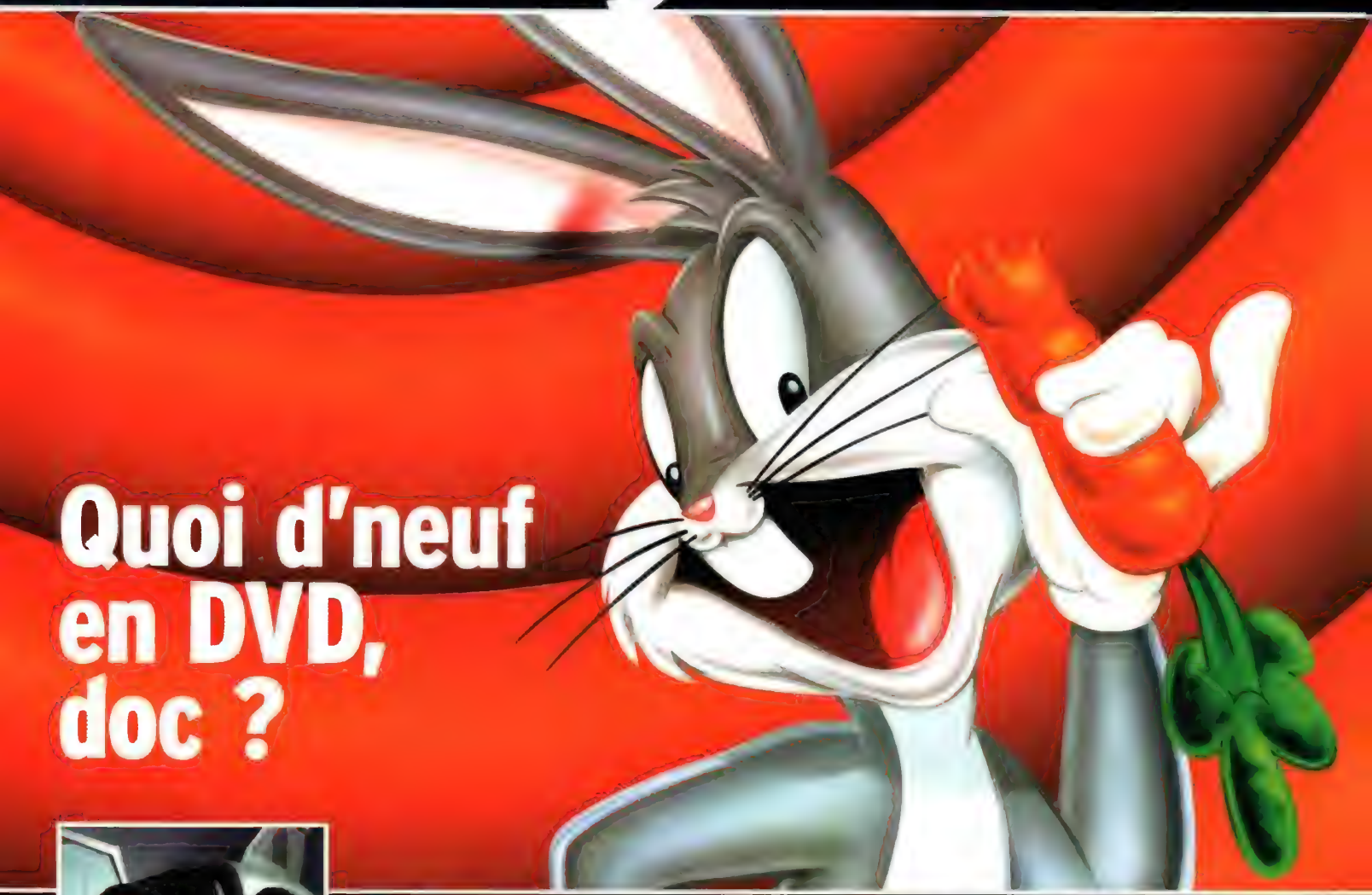
Le soleil du cinéma se lève à l'Est


HORS-SÉRIE
MAD MOVIES
CINÉMAS D'ASIE
CORÉE DU SUD • HONG KONG • INDE • INDONÉSIE • JAPON
PHILIPPINES • SINGAPOUR • THAÏLANDE
COLLECTION THÉMATIQUES

Hors-série exceptionnel. En kiosques mi-décembre.

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE



Quoi d'neuf en DVD, doc ?

sommaire

#68 DVD
Des toons, des tueurs tarés, du cul, des héros mythiques, des cogneurs bovins et poilus, des bimbos, des blockbusters estivaux, des coups de latte asiatiques ou des flics ricains bien énervés, le tout réuni et mijoté à feu doux par un Stéphane décidément indécrottable. C'est ça le Moïssakis Way of Life !

#80 TÉLÉ MANIAC
Yannick, il suffit de lui parler de vaisseaux spatiaux, d'officiers bavards sanglés dans leurs costards kitschissimes et de menaces interstellaires à deux balles et le v'là parti pour une preview de la série ***Battlestar Galactica*** nouvelle génération. Ben alors Yann, tu vas quand même pas faire des infédillités à ***Star Trek***, non ?

#82 ANIME NATION
Le big boss Damien s'est vu harcelé pendant une semaine entière par Bertrand pour consacrer un dossier de 30 pages au magnifique **Horus** de Takahata. Devant le refus catégorique et définitif de son grand Manitou, Tranbert a dû se rabattre sur sa rubrique pour célébrer la beauté du manga en question. Et oui Mamadou, c'est ça la vie d'artiste !

#84 MÉLOMAD
Trois BO de films, un concert et quelques news. Jusque là, tout va bien. Là où l'on commence à se poser des questions, c'est quand on voit un disque de rap chroniqué dans la rubrique de Cédric. Ben alors Cédric, on tourne casaque ? Ah ben non, c'est un copain. OK, on a failli avoir peur...

#85 SANG D'ENCRE
Une petite semaine de vacances a permis au Catalan de la bande de bouquiner sec. Du coup, il nous revient avec deux gros romans et un beau bouquin sur Jacques Tourneur, et le tout chroniqué sur une demi-page. Quel athlète cet Arnaud alors !

Le plein de Toons (FNAC IMPORT)

(COFFRET TEX AVERY + LOONEY TUNES : TES HÉROS PRÉFÉRÉS VOLUME 1 ET 2 + LOONEY TUNES : LES MEILLEURES AVENTURES DE BUGS BUNNY + LOONEY TUNES : LES MEILLEURES AVENTURES DE DADDY DUCK ET PORKY PIG + LOONEY TUNES : THE GOLD COLLECTION)

C'EST LA FÊTE DES TOONS CE MOIS-CI CHEZ WARNER, PLACÉE SOUS LE SAINT PATRONAGE DES GRANDS TEX AVERY ET CHUCK JONES. UNE FÊTE POURTANT GÂCHÉE PAR UN COFFRET TEX AVERY HONTEUX...

Après avoir squatté pendants des années les réveillons de Noël de la 3e chaîne ou les samedis après-midi de Canal +, les enfants de Tex Avery et de Chuck Jones débarquent enfin sur galettes numériques dans des éditions bourrées à craquer. Ce n'est que justice pour ces dessins animés qui ont su largement outrepasser les limites du genre tout en le révolutionnant en profondeur. Si Chuck Jones a largement contribué à créer un bestiaire de personnages éminemment attachants à travers des courts tirant toujours plus vers le concept le plus basique possible (le Coyote poursuit Bip-Bip, Grosminet veut manger Titi...), Tex Avery, en accouchant lui aussi de personnages fameux (Droopy, le Loup, l'Écureuil fou, Spike le chien débile...), s'est d'avantage employé à mettre sur pied un univers où le seul véritable héros était finalement son humour dévastateur, iconoclaste et adepte du second degré narratif. D'ailleurs, on dit *« un Looney Tunes »* et *« un Tex Avery »*, preuve s'il en est que Tex était la vraie star de son œuvre là où Chuck s'effaçait davantage devant ses personnages. À l'arrivée, les deux compères ont tout de même changé la face de l'animation et influencé un bataillon de personnes parfaitement recommandables (en vrac : Joe Dante, Walt Disney, Franquin, Jim Carrey, Stéphane Moïssakis, Gotlib, les Nuls, les ZAZ...).

N'empêche, ces deux génies frondeurs du cartoon ont beau être reconnus et célébrés, une fois de plus, la France se singularise à leur sujet par sa frilosité intellectuelle, voire sa connerie crasse. Commençons par le moins grave. Le coffret **Looney Tunes** Gold Collection édité en zone 1, conçu comme un produit d'archivage à destination des amateurs voit son homologue zone 2 débarquer chez nous en plusieurs volumes destinés avant tout aux mouflets et distribués dans la collection « Warner Kids ». Bref, on nous refait le coup du *« Tout ça n'est pas bien sérieux, ma bonne dame... »* et l'on continue de réduire l'œuvre admirable de Chuck Jones à une tétine apaisante pour mercredi après-midi agité. Typiquement français... Enfin, les dessins animés sont là, c'est l'essentiel. Par contre, on ne peut pas en dire autant pour les Tex Avery. Premier pays à avoir célébré la maestria du grand Tex (rendons hommage au passage à Patrick Brion, qui a fait beaucoup pour la reconnaissance de l'animateur), la France se devait donc de sortir une intégrale DVD digne de ce nom avant tous les autres pays. C'est désormais chose faite, sauf qu'il ne s'agit pas d'une intégrale. En effet, Warner France, souhaitant à la base publier l'intégrale des dessins animés de la grande période MGM (1942-1955), a eu le culot d'évincer deux courts fameux : **Le Pygmée demi-portion** et **La Cabane de l'Oncle Tom**. La raison ? Ces cartoons étaient insultants pour les Noirs. Hal-lu-ci-nant !!! Tant pis si ces deux gros morceaux de rigolade ont toujours semblé se présenter comme des satires du colonialisme : à la Warner, on estime qu'on ne peut pas faire d'humour avec les Noirs (vous pensez, ils n'ont aucun humour ces gens-là...) et que les artistes doivent se soumettre aux cisailles du politiquement correct. Et ça ne s'arrête pas là : dans plusieurs cartoons, des coupes ou des floutages à l'écran ont été opérés pour dissimuler des gags jugés scabreux (un personnage rendu tout noir par une explosion, des écriteaux jugés racistes, quand bien même les personnages qui les brandissent seraient montrés comme des idiots...). Bref, on félicite la Warner France pour ce monument de bêtise idéologique et il faudra donc attendre une véritable intégrale délestée de ce genre d'infamies. Dans l'immédiat, nous vous invitons, si vous le souhaitez, à pétitionner à l'adresse Internet suivante : http://www.petitiononline.com/texavery/petition. html.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO ET VF DE TEX AVERY) ET 1.0 (VO DE TEX AVERY, VO ET VF DES LOONEY TUNES). SUPPLÉMENTS (VOST) : DESSINS ORIGINAUX - DESSINS ANIMÉS SUPPLÉMENTAIRES - DOCUMENTAIRE - PORTRAIT (SUR LE COFFRET TEX AVERY) PRÉSENTATION - COMMENTAIRES (VO NON ST) - PROGRAMMES MUSICAUX - COULISSES - FEATURETTES - GALERIE PHOTO - ARCHIVES - DESSINS ANIMÉS INÉDITS (SUR LES LOONEY TUNES).

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VF ET VOST). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : PRÉSENTATION - COMMENTAIRES - DESSINS ANIMÉS INÉDITS - PROGRAMMES MUSICAUX - COULISSES - FEATURETTES - GALERIE PHOTOS - ARCHIVES.

CRIME STORY : Season One - DVD Collection (FNAC IMPORT)

DE CHUCK ADAMSON & MICHAEL MANN

Chicago dans les années 50. La pègre fait main basse sur la ville et tente d'élargir ses activités criminelles dans l'ensemble du pays. Cinq hommes, faisant partie de l'élite anti-gang « Major Crime Unit », vont tout mettre en œuvre pour les empêcher de nuire ! Une fresque violente produite par l'un des génies du cinéma américain : Michael Mann. Après une longue attente, la série culte ***Crime Story*** débarque enfin en DVD dans un coffret regroupant la première saison. Considéré par l'auteur James Ellroy comme *« la série la plus teigneuse et la plus couillue de toute l'histoire de la télé »*, ***Crime Story*** est avant tout l'illustration haute en couleurs des activités de son créateur principal, Chuck Adamson. Ancien lieutenant de la police de Chicago, Adamson fut même le disciple du policier légendaire Frank « François » Pape, dont les exploits avaient inspiré la grande série ***M Squad***. Une version musclée du **Dragnet** de Jack Webb, où Lee Marvin, dans la peau d'un flic dur à cuire, mâchouillait du cigare et agitait le canon d'un calibre 12 sous le nez de jeunes acteurs portant les noms de James Coburn, Burt Reynolds ou même Charles Bronson. Fan de cette série, Michael Mann eut le privilège de rencontrer les véritables membres de la M Squad lors de ses recherches pour son film **Le Solitaire**. Sa rencontre avec Pape (peu avant sa mort), Adamson et Dennis Farina (qui était le membre le plus jeune de l'unité) lui donna l'idée de ***Crime Story***, et l'incita même à revoir son scénario inadapté de *Aucune bête aussi féroce* d'Edward Bunker pour en faire **Heat**. L'une des histoires qui fascina le plus Michael Mann fut le bras de fer du Major Crime Unit avec le mafieux Tony « La Fourmi » Spilotro, qui devint ensuite l'un des mafieux les plus redoutés de Las Vegas (et dont la relation avec Frank « Lefty » Rosenthal allait inspirer le **Casino** de Martin Scorsese). Un affrontement épique qui s'était clos par un échange de coup de feu entre Adamson et Spilotro dans l'avenue principale de la capitale du jeu ! La première saison de ***Crime Story*** raconte, avec une verve rarement égalée à la télévision, l'histoire de cette confrontation. Un face à face viril qui laissera sur le cul le spectateur le plus coriace. Courez vite l'acheter et régalez-vous !

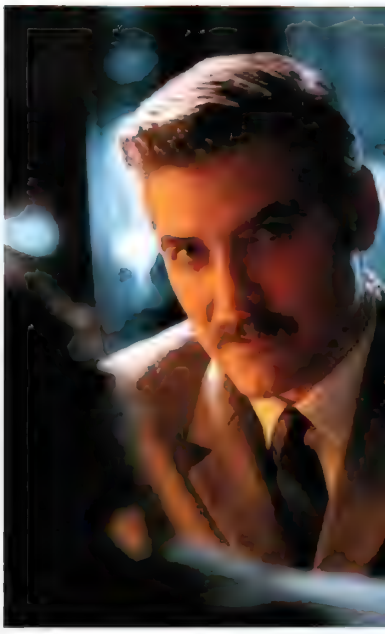
Fathi BEDDIAR

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO NON ST). SUPPLÉMENTS : AUCUN.

CONFESSIONS D'UN HOMME DANGEREUX

DE GEORGE CLOONEY

Après le désistement de David Fincher et Bryan Singer, George Clooney (déjà prévu au casting) s'est lancé dans l'aventure de la réalisation avec ces **Confessions d'un homme dangereux**, adaptation risquée du roman « autobiographique » (la question de la véracité des faits reste encore posée) de Chuck Barris, présentateur de shows télés vulgaires le jour et assassin pour la CIA la nuit. Sujet ambitieux certes retravaillé par l'excellent Charlie Kaufman (**Adaptation**), mélange des genres, budget confortable pour un premier film, pléthore de stars (Drew Barrymore, Julia Roberts) et financement accordé par Miramax, tout concordait à ce que Clooney rate son coup en beauté en se faisant grenouille qui se voyait aussi grosse qu'un bœuf. Seulement voilà, notre homme a de la bouteille et ses choix de carrière post-**Batman & Robin** (il cherche encore à monter le **Gates of Fire** de Michael Mann) prouvent son obstination à creuser un peu plus loin que les autres stars d'Hollywood. Forcément, première bafouille oblige, le film déborde de partis pris ratés et de tentatives infructueuses, mais cette édition fournie permet de revenir plus longuement sur le film, via un commentaire audio et quelques scènes coupées intéressantes. Et quoi qu'on pense du film, plutôt agréable à suivre mais assez hésitant dans sa démarche frondeuse, George Clooney reste désormais également un cinéaste à suivre de près.



Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : TF1 VIDÉO. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - SCÈNES COUPÉES ET COMMENTÉES - DOCUMENTAIRE - SCREEN TEST - FEATURETTE.

À la dérive

DE GUY RITCHIE

Le dernier Razzie (les Oscars de la honte, rappelons-le), c'est ça : l'histoire d'amour entre une bourge et un marin qui apprennent à se découvrir par la force sur une île déserte, après s'être détestés. Statuette méritée ? Pas forcément, même si le film fait l'apologie idiote du machisme primaire, quoique personne ne se plaindra de voir Madonna ramasser quelques torgnoles. Une chose est sûre, on attendait pas Guy Ritchie sur ce genre de cinéma, à la fois authentiquement vulgaire et léché. Au contraire d'un **Snatch**, on découvre que le cinéaste a finalement quelque chose à dire. Quoi exactement ? On cherche encore...

Stéphane MOÏSSAKIS

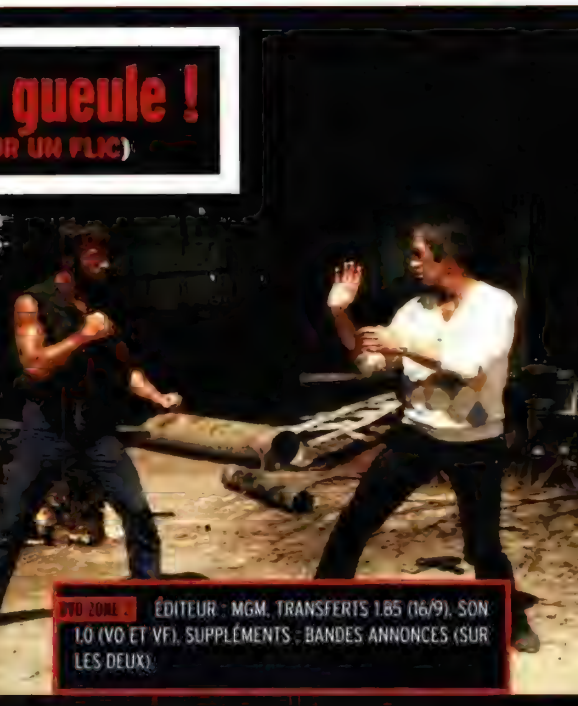
DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING-OF - SCÈNES COUPÉES - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES.

Les pieds dans la gueule !

(ŒIL POUR ŒIL + SALE TEMPS POUR UN FLIC)

Ah, c'était le bon temps, quand Chuck sortait sa crapuleuse sur grand écran dans quelques actioners prétendument musclés. Si **Œil pour œil** s'apparente plus à un western moderne (avec musique spaghetti de Francesco De Masi) torché par le nullard Steve Carver, **Sale temps pour un flic** (un polar donc) d'Andrew Davis a pour lui un script autrefois prévu pour le grand Clint. Pas étonnant que ce dernier ait refusé le film, laissant à Chuck l'occasion de faire preuve de ses dons d'acteur (rires). On se concentrera donc plus facilement sur le premier film, qui a le mérite d'être drôle, gorgé de gueules patibulaires (L.Q. Jones, David Carradine, R.G. Armstrong) et surtout émouvant dans son machisme primaire et la quête du héros, constamment à la recherche d'une bière bien fraîche. Il aurait dû tomber dedans en étant petit, ça lui aurait facilité la vie à lui aussi...

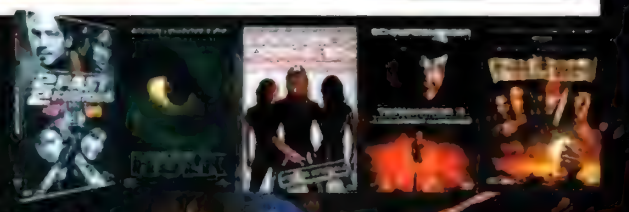
Stéphane MOÏSSAKIS



DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX).

Souviens-toi l'été dernier...

(2FAST 2FURIOUS + HULK + CHARLIE'S ANGELS 2 : LES ANGES SE DÉCHAÎNENT + TERMINATOR 3 : LE SOULÈVEMENT DES MACHINES + PIRATES DES CARAÏBES : LA MALÉDICTION DU BLACK PEARL)



Comme il est d'usage, la période hivernale est, grâce au DVD, l'occasion idéale pour revenir sur la plupart des blockbusters de l'été. Des films aux budgets souvent colossaux, toujours attendus fiévreusement par le public, mais qui, en 2003, en ont atterré plus d'un. Car hormis un **Terminator 3** old school, bien moins catastrophique qu'on aurait pu l'imaginer, et qui s'avère aussi fun et bourrin qu'intègre dans son refus de se soumettre aux diktats visuels en vigueur (montage syncopé, bullet time abusif, gros plans en longue focale !), les autres blockbusters s'apparentaient davantage à des work in progress qu'à des produits soignés ! Entre un **Pirates des Caraïbes** torché à la va-vite, où l'on ne s'est visiblement pas soucié de l'équilibre narratif (double climax laborieux, au moins 30 minutes de trop !) et un **2Fast 2Furious** au discours primaire et misogyne, dans lequel Singleton a oublié de filmer « fast » (que du numérique incompréhensible) et « furious » (une cascade dans tout le film !!), deux remarques nous viennent à l'esprit. Et d'une, les deadlines surréalistes accordées aux blockbusters ne peuvent plus autoriser un resultat à la mesure des ambitions originelles. Et de deux, il serait peut-être temps de prendre exemple sur Sam Raimi, Peter Jackson, voire McT à l'époque bénie de **Die Hard**, et installer aux commandes de projets pharaoniques de vrais cinéastes et non des tâcherons cosmiques tels que Verbinski, De Bont, Singleton ou Singer. Dans le tas, on pourra éventuellement repêcher **Charlie's Angels 2**, certes copier/coller du premier opus, mais qui s'avère toutefois fun et délirant (Moissakis vous dira que Demi justifie à elle seule l'achat !), et l'inclassable **Hulk**, qu'affectionne particulièrement le père Bordas, dont on peut à la rigueur reconnaître la sincérité des expérimentations, mais dont le résultat s'apparente davantage à un mélo ridicule et soporifique qu'à une adaptation féroce du comics. Bien évidemment, aussi nuls soient-ils, tous ces films bénéficient d'éditions en général double DVD, dont l'interactivité fera pâlir la concurrence. Decidément, ce monde ne tourne pas rond...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 1 ÉDITEURS : GCT, GBVI ET UNIVERSAL. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR TOUS LES FILMS) ET DTS (VF DE **HULK**, **PIRATES DES CARAÏBES** ET VF DE **T3**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - MAKING OF - FEATURETTES (SUR TOUS) SCÈNES COUPÉES (SUR TOUS SAUF **CHARLIE'S ANGELS 2**) BÊTISIER (SUR **PIRATES DES CARAÏBES** ET **2FAST 2FURIOUS**) HISTOIRE INTERACTIVE - GALERIE D'IMAGES (SUR **PIRATES DES CARAÏBES**) REPORTAGES PENDANT LE FILM (**HULK** ET **CHARLIE'S ANGELS 2**) CAMÉOGRAPHIE - CLIP VIDÉO - FILMOGRAPHIES - JUKE BOX (SUR **CHARLIE'S ANGELS 2**) INTERVIEWS - PRÉLUDE (SUR **2FAST 2FURIOUS**) PRÉSENTATION DU FILM - MODULE DE MONTAGE (SUR **T3**).

Jeepers Creepers 2

(FNAC IMPORT) - DE VICTOR SALVA

Du fait d'une faille dans la loi Tasca (qui refait des siennes en ce moment sur le sujet Internet) autorisant une interdiction d'exploitation vidéo d'un délai de six mois (à partir de la date de la sortie salles), le DVD Zone 1 de **Jeepers Creepers 2** (disponible depuis fin décembre) s'est retrouvé dans les bacs de plusieurs magasins de France. Après un eeeexcellent papier le mois dernier (permettez-moi de me citer), voici l'occasion de revenir sur ce monument du film de pétoche jouissivement comics et de louer sa très belle édition. Dotée d'un son d'enfer et d'une image à la précision chirurgicale, celle-ci compile les suppléments sur chacun des aspects principaux du film, de la musique aux SFX en passant par des storyboards de scènes non tournés et des plans coupés. Bref, l'occasion idéale de prolonger immédiatement l'expérience de la salle.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VOST ET VF QUÉBÉCOISE). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES - DOCUMENTAIRE - STORYBOARDS - GALERIES PHOTOS - BANDE ANNONCE.

Belly of the Beast

(FNAC IMPORT) - DE CHING SIU-TUNG

« Le Bidon du Bestiau » : si ce titre n'interpellait pas Steven, qui d'autre (en dehors de Bud Spencer, OK) aurait pu le remplacer ? Car sous les ordres de Ching Siu-Tung (**Histoire de fantômes chinois**, oui je sais, ça fait un choc), notre Saumon Agile court, saute, latte des malfrats avec quelques coups de pied aériens (une première pour lui, merci les câbles) et imite même Marie-Pierre Casey par un glissement au sol fort gracieux ! Mais on vous rassure, même après avoir sauvé sa fille des griffes de vilaines drag-queens kidnappeuses et avoir sauté la petite pépée asiatique du coin (Steven dans une scène de cul, ça fait un choc aussi !), notre homme n'a rien perdu de son port altier et revient de plus belle dans un film qui, contrairement aux plus récents (**L'Affaire Van Haken** et **Out for a Kill**), déménage un minimum. Maintenant, c'est Ching Siu Tung qui a l'air un peu pâlichon...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : COLUMBIA TRISTAR HOME ENTERTAINEMENT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VOST ANGLAIS UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : BANDES ANNONCES.

Destination Finale 2

DE DAVID R. ELLIS

On avait dans l'idée que **Destination finale 2** était surtout un petit film fun sans autre prétention que de faire passer un bon samedi soir au plus exigeant des spectateurs : carambolages sur l'autoroute rehaussés d'effets numériques saisissants, gore généreux qui frappe là où on l'attend pas et énorme concept de film de trouille, uniquement exploité pour la marrade. Bref on pensait ça, et cette édition (qui reprend le contenu du DVD Zone 1) prétend le contraire par une série de documentaires allant de celui sur l'étude scientifique des effets de la peur à celui sur les « near-death experiences », en passant par un historique du cinéma gore qui bifurque en featurette sur le film, cherchant à l'imposer comme une œuvre majeure du genre. Certes, c'est très intéressant, mais dans le cas des deux premiers modules, est-ce bien là la meilleure optique pour ce qui n'est rien d'autre qu'un bon produit d'exploitation ? Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRES - SCÈNES COUPÉES ET COMMENTÉES - CLIP VIDÉOS - BANDES ANNONCES.

Question de survie (FNAC IMPORT)

(THE HILLS HAVE EYES + HAUTE TENSION)

1977, Wes Craven met en scène une famille se faisant décimer par une tribu de cannibales dans les vastes étendues des USA. Le film se fait remarquer par sa capacité à dépeindre des situations extrêmes et des personnages marquants qui font mouche dans l'imaginaire collectif, hélas bien plus que par sa capacité à les mettre en scène. Résultat : aujourd'hui, l'impact du film s'en trouve assez logiquement amoindri. 25 ans plus tard, une famille est décimée par un tueur dans la campagne française et l'on découvre avec une joie indescriptible le survival à la française. C'est-à-dire violent et viscéral, mais surtout porté par une rigueur de mise en scène inespérée. Certes le rebondissement final fragilise la cohérence de l'ensemble mais il en faut plus que ça pour remettre en cause la grosse flipette causée par les 80 minutes qui précèdent ! Côté suppléments, c'est plein à craquer dans les deux cas, mais à une différence notable : là où ceux de **The Hills Have Eyes** (**La Colline a des yeux** en français, on le rappelle aux étourdis) se bornent à célébrer le génie tout relatif de Wes Craven, ceux de **Haute tension** sont eux axés sur le processus créatif. Maintenant reste à savoir ce qu'il subsistera dans 20 ans de la force de **Haute tension**, mais quitte à s'avancer un peu, on reste carrément confiants.

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS. SUPPLÉMENTS : MAKING OF - INTERVIEWS - BANDE ANNONCE.

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1, DTS ET 1.0 (VO NON ST). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRES - BANDES ANNONCES - GALERIE DE PHOTOS - SCÉNARIO COMPLET.

INTERVIEW ALEXANDRE AJA ET GRÉGORY LEVASSEUR

LE NOUVEAU (À DÉFAUT DU RENOUVEAU) DU GORE EN FRANCE, C'EST À EUX QU'ON LE DOIT. APRÈS QUELQUES Z DE CHEZ EUROCINÉ ET UN BABY BLOOD RIGOLARD, MESSIEURS AJA ET LEVASSEUR FONT ENTRER LE GROS ROUGE QUI TÂCHE DANS SON ÈRE ADULTE. RETOUR SUR LE PHÉNOMÈNE.

À propos du twist...

En termes d'appréciation, c'est du 50-50. Certains adorent ce twist au point de dire que s'il n'était pas là, le film ne les aurait pas convaincus, d'autres le détestent. A la base, on voulait faire un survival « sans glaçons », sec comme il faut, en se réservant une intro et une conclusion dans l'hôpital, où le twist aurait été révélé. On s'était dit que comme ça, on pouvait le tourner et s'en débarrasser en virant les scènes si ça ne fonctionnait pas. Mais Luc Besson a adoré cette idée et nous a encouragé à l'inclure de manière plus précise dans le troisième acte. C'est ce qu'on a fait en essayant au maximum de crédibiliser la situation. Mais pour nous, il est évident que c'est la partie survival qui prime et nous sommes très satisfaits du résultat.

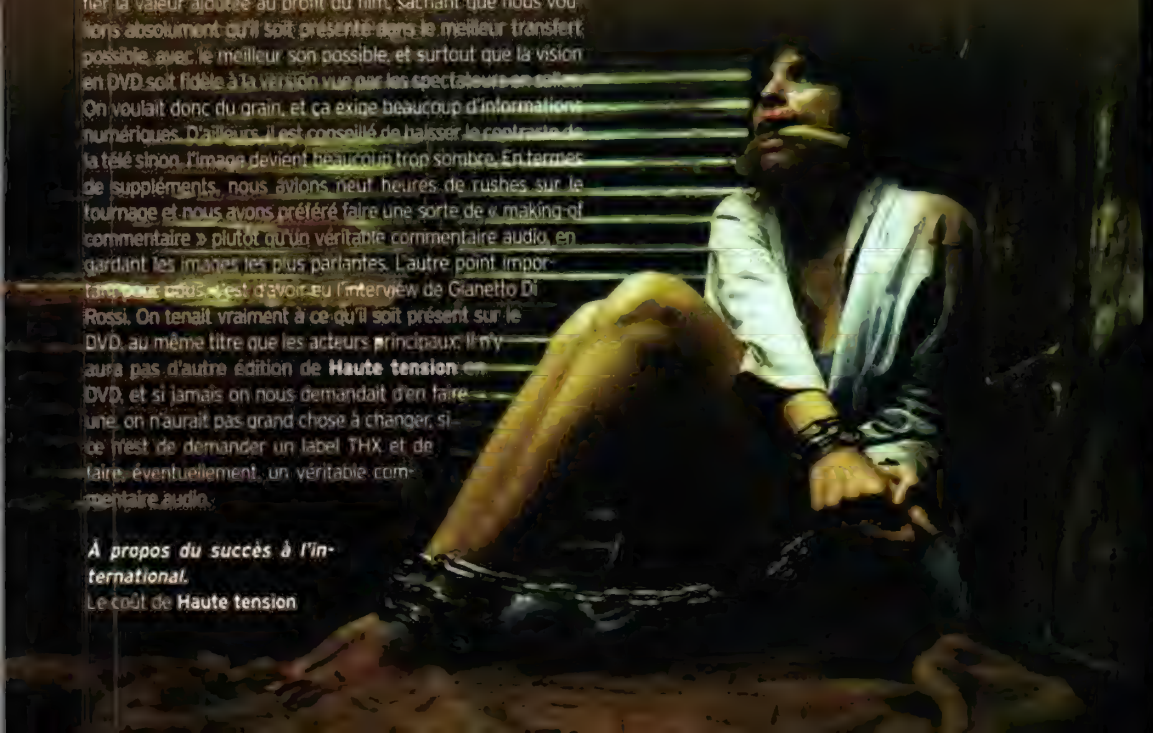
À propos des suppléments.

Cette édition contient deux disques, un pour le film, l'autre pour les suppléments. Dès le départ, nous étions prêts à sacrifier la valeur ajoutée au profit du film, sachant que nous voulions absolument qu'il soit présenté dans le meilleur transfert possible, avec le meilleur son possible, et surtout que la vision en DVD soit fidèle à la version vue par les spectateurs en salles. On voulait donc du grain, et ça exige beaucoup d'informations numériques. D'ailleurs, il est conseillé de baisser le contraste de la télé sinon l'image devient beaucoup trop sombre. En termes de suppléments, nous avions neuf heures de rushes sur le tournage et nous avons préféré faire une sorte de « making-of commentaire » plutôt qu'un véritable commentaire audio, en gardant les images les plus parlantes. L'autre point important pour nous c'est d'avoir eu l'interview de Gianetto De Rossi. On tenait vraiment à ce qu'il soit présent sur le DVD, au même titre que les acteurs principaux. Il n'y aura pas d'autre édition de **Haute tension** en DVD, et si jamais on nous demandait d'en faire une, on n'aurait pas grand chose à changer, si ce n'est de demander un label THX et de faire, éventuellement, un véritable commentaire audio.

À propos du succès à l'international.

Le coût de **Haute tension** a été amorti. Le film a été acheté par Lions Gate pour une distribution aux USA *(prévue au printemps prochain aux USA - ndlr)* lors de sa diffusion au Festival de Toronto. Nous avons également gagné plusieurs prix importants au Festival de Sitges et le film a été sélectionné à Sundance. Dans l'absolu, on peut dire qu'il est très apprécié dans le reste du monde, ce qui nous enchante, évidemment. En fait, ce qui nous désole un peu, c'est juste qu'il soit plus reconnu à l'international que chez nous, en France. On aimerait bien que le genre soit mieux vu ici, ou que le film contribue à lui donner une meilleure image qualitative. Mais on n'a pas à se plaindre, d'autant que notre prochain projet risque d'être un autre film d'horreur, tourné en langue anglaise cette fois, et avec des moyens américains. On a envie de tenter l'expérience américaine et **Haute tension** nous a permis d'être sollicités par les studios américains.

Propos recueillis par Stéphane MOISSAKIS



La Saga du Kung-Fu volume 3

(PRODIGAL SON + MIRACLE FIGHTERS)

HK continue sur sa lancée et édite avec une fréquence qui semble s'accélérer la plupart de ses titres déjà parus en VHS. Ce mois-ci, c'est donc au tour du troisième coffret de la collection La Saga du Kung Fu de débarquer en rendant hommage à deux fleurons de la « kung fu comedy », un genre lancé en 1978 par Yuen Woo-Ping grâce aux énormes succès de **Eagle's Shadow** et **Drunken Master**, avec Jackie Chan. Tout d'abord **Prodigal Son** (1981), avec Yuen Biao et Lam Ching-Ying, sans doute le meilleur film de ce psychopathe de Samo Hung, qui narre l'humiliation puis l'apprentissage d'un fils à papa, persuadé d'être un maître en arts martiaux, qui découvre que son père a truqué ses combats pour qu'il bénéficie d'une réputation légendaire. Hormis les sempiternelles blagues à deux balles inhérentes au genre, **Prodigal Son** est d'une beauté visuelle rare et propose de monstrueuses chorégraphies martiales qui, non contentes d'être spectaculaires, prennent aussi en compte d'autres formes d'art comme l'opéra et la calligraphie. Le résultat est une œuvre luxuriante, aux jeux de couleurs magnifiques. On ne peut pas en dire autant de l'autre comédie qui l'accompagne, le totalement surréaliste **Miracle Fighters** (1982). Véritable délire absurde et irracontable, **Miracle Fighters** s'inscrit davantage dans la mode du « spooky kung-fu » (tel **L'Exorciste chinois**) et enchaîne des combats aberrants entre créatures bizarroïdes. Un trip assez pénible, une expérience hallucinante que l'on ne conseillera qu'aux fans hardcore du cinéma hong-kongais...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : HK VIDÉO. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES - FILMOGRAPHIE - GALERIES PHOTOS - PRÉSENTATION DU FILM.

INTERVIEW BRIAN YUZNA, RÉALISATEUR ET PRODUCTEUR

LE PRISONNIER ESPAGNOL

BRIAN YUZNA RENCONTRE STUART GORDON À CHICAGO EN NOVEMBRE 1983. DE CETTE RENCONTRE NAÎTRA LE PREMIER RE-ANIMATOR, PUIS FROM BEYOND ET DOLLS. VINGT ANS PLUS TARD, L'AUTEUR DE SOCIETY ET DU DENTISTE, DÉSORMAIS INSTALLÉ À BARCELONE OÙ IL SUPERVISE TOUS LES PROJETS DE LA FANTASTIC FACTORY, ACCOUCHE D'UNE DEUXIÈME SÉQUELLE AUX AVENTURES DE CE TARÉ D'HERBERT WEST.

Venant de vous, le prologue très slasher de* Beyond Re-Animator *est assez inattendu...

La majeure partie des spectateurs qui verront ce film ne connaissent pas **Re-Animator**. Leur culture du film d'horreur commence avec **Scream**. Je voulais que ce public, en voyant le prologue, se sente à l'aise, et je voulais ensuite l'entraîner très vite vers du **Re-Animator** avec des effets très plastiques et fun, d'où l'humour tordu du zombie *(qui se descend un pack de lait sans ses mâchoires - ndlr)*. Puis dire aux fans de longue date qu'il était bien relié aux précédents.

D'où un recours massif aux références.

Oui, c'est un **Re-Animator**. Et pourtant c'est en Espagne, avec une équipe espagnole, dont la plupart des membres ne connaissait même pas les premiers. Jeffrey Combs était essentiel pour sa capacité à communiquer aux autres acteurs le style du film. Dès qu'il entrait, tout le monde savait comment jouer. Il donnait une sorte de tempo. Bien sûr, on devait aussi réanimer un animal, installer un laboratoire dans une cave... Tous ces passages obligés pour être dans le ton. Mais ce serait décevant s'il n'y avait rien de nouveau. Comme c'est impossible de reproduire la même surprise et le même plaisir de voir la tête du Docteur Hill faire l'amour à Meg, comme dans le premier film, et que je savais que nous avions besoin de quelque chose dans le même esprit, j'ai créé le personnage de l'homme amputé à la taille.

Et un camé délirant qui se tape une overdose de sérum réanimant...

Son explosion est bien sûr une référence à celle du Docteur Hill. Faire ça dans un autre genre de film serait complètement stupide. Mais dans un **Re-Animator**, ça marche à fond. Il n'y a rien de logique dans la manière dont ça arrive. (rires) J'ai essayé aussi de garder ces éléments sexuels qui me semblent indispensables, en ayant par exemple le pénis réanimé. Son combat avec le rat, j'aimais beaucoup, parce que c'est comme un film de Disney. Il y a l'histoire avec les humains et en petit, l'histoire avec les souris. Donc là, on commence et on finit le film avec ce rat. Comme ça, il a une histoire complète.

***C'est l'une des nouveautés de ce* Beyond Re-Animator.**

J'ai essayé de raconter plein de petites histoires et c'est une manière différente de faire un film d'horreur. Je ne dis pas que ça n'a pas déjà été fait, mais d'habitude, il y a un personnage, une nuit, une histoire. Moi, j'ai voulu que tous mes personnages aient une histoire. Il y en avait plein de nouveaux à introduire. Le temps a passé depuis les précédents films. Je ne pouvais pas reprendre Dan Cain, qui aurait eu l'air trop entre deux âges, ça n'aurait pas été aussi intéressant, j'avais besoin d'un jeune docteur comme héros. Et j'avais aussi besoin d'un nouveau méchant, car David Gale, l'acteur qui interprétait le Docteur Hill, était malheureusement mort quelques années plus tôt. Et bien sûr, de toute façon, je devais faire mon casting en Espagne. Donc, j'ai essayé de développer tous les personnages : le zombie du début, l'infirmière, le camé, l'homme-tronc, le maton, le rat... C'était un vrai défi, très excitant. Et là où ça se distingue vraiment des autres **Re-Animator**, c'est par la manière dont la comédie est vraiment intégrée à toutes les scènes dites sérieuses.

Faire évoluer le personnage féminin n'était pas gagné.

C'était un autre grand défi. La fille du premier film est une héroïne typique des années 50. C'est la victime blonde qui passe son temps à hurler. C'est la copine qui doit être sauvée parce qu'elle va être violée. Normalement, dans ce genre de film, on parle toujours de viol et de castration : la fille en danger va être violée, le garçon en danger va être castré... Couper une tête, c'est une sorte de castration. L'actrice Elsa Pataky est fantastique, mais je pensais qu'aujourd'hui le public n'accepterait pas un premier rôle féminin ne servant qu'à être capturé et sauvé, comme dans les premiers

films. Or, je voulais mettre West en prison parce que je n'arrivais pas à trouver ce qu'il aurait pu devenir pendant ces 13 années. Il n'avait nulle part où aller. La prison permettait de ralentir le développement du personnage. Mais amener une fille en prison était difficile. Donc, elle arrive là en tant que journaliste. Elle doit tomber amoureuse et elle est bien plus agressive que les filles qui évoluent dans le tout-venant du genre.

À la fin, elle partage même la vedette avec le directeur de la prison...

Je voulais que le méchant soit vraiment méchant. Alors j'ai écrit une scène où il l'humilie. À ce moment, je suis vraiment en danger de perdre une grande part de mon public féminin. Donc, je sais qu'à la fin, je dois vraiment lui faire payer. Lui faire mordre la bite, ça rend les filles du public très contentes. (rires) Et je dois vous dire que j'ai eu largement plus de bonnes critiques féminines sur ce film que sur tous les autres que j'ai pu faire ! Elles adorent que la fille humilie le gars. Phénomène très étrange... L'astuce, c'est que la fille doit devenir le méchant. C'était risqué, parce que le directeur de prison risquait de n'être plus assez méchant. Il fallait que quelque chose d'important lui arrive à la fin. Soit elle devenait vraiment méchante, soit il restait le méchant, mais à un moment il faut choisir qui est qui. Structurellement, c'est très compliqué. Ce n'est pas une histoire typique. Freddy ne perd jamais son statut de méchant. Jason non plus. Ils ne sont jamais victimes. Et il fallait livrer une morale. Pourquoi les gentils deviennent méchants ? Howard *(le personnage du jeune docteur - ndlr)* a des sentiments tabous pour sa sœur et c'est lui qui devient le monstre du film. Quand il a la tête entre les jambes de sa sœur, au début, c'est là que le monstre arrive. La plupart des films d'horreur jouent avec les tabous, et le tabou majeur, c'est l'inceste. Ce n'est pas l'histoire principale, sinon ça deviendrait un film sérieux, mais ça donne une structure. Howard tombe amoureux de la journaliste parce qu'elle lui rappelle sa sœur, et bien sûr ça finit très mal. (rires)

Propos recueillis par Mael LE MÉE

BEYOND RE-ANIMATOR

BRIAN YUZNA

Herbert West is back ! Prosternons nous tous devant celui qui fut l'un des héros de notre jeunesse, le ré-animateur en chef, le chef d'orchestre du gore des eigthies, le seul qui osa défier Dieu alors que celui-ci avait horreur de la concurrence : le Docteur West. Après plus de quinze ans d'absence, il est de retour, ressuscité par son géniteur, Brian Yuzna. Aujourd'hui tête pensante de la Fantastic Factory aux côtés du jovial Julio Fernandez, Yuzna revient à la réalisation après le four que fut **Faust**. Pas la pire des bouses certes, mais un film bien en dessous des capacités de son auteur. Et malgré cette douche froide, il a encore la niaque, le père Yuzna. Épaulé par le script bien déjanté de Manuel Tejada Flores (**Vampire, vous avez dit vampire 2**) et de José Manuel Gomez, le binoclard à moustache nous entraine dans l'établissement pénitencier d'Arkham où sévit depuis quatorze ans déjà ce bon vieux docteur West, toujours interprété par l'incontournable Jeffrey Combs, la clé de voûte indispensable à la bonne tenue du film. Interné après le massacre de l'Université de Miskatonic, West continue ses expérimentations sur la résurrection, aidé par Howard Phillis (Jason Barry). Un jeune médecin au passé douloureux ce Phillis, un admirateur du travail de West depuis qu'il a assisté enfant à la mise à mort de sa sœur par un zombie fraichement revenu à la vie grâce à la petite piquouse verte fluo (une scène illustrée par un prélude très néo-slasher). Rapidement dépassés par les évènements, les deux médecins vont se retrouver au milieu d'une émeute où forces de police et zombies dégénérés vont s'en foutre plein la gueule, dans un spectacle gravement jouissif où viennent copuler des persos complétements à l'ouest (dont un directeur de prison qui voit dans le sérum de West l'outil indispensable pour torturer éternellement ses locataires et un junkie, interprété par Santiago Segura, tellement accro à la dope qu'il s'en fera exploser le bide), des « freaks » incroyables (mention spéciale à l'homme tronc et à la démarche d'araignee du directeur), du gore estampillé Screaming Mad George et des idées de psychopathes (un rat se bastonne avec une bite, essayez d'imaginer un instant la scène !). Et si tout le casting y passe dans un final qui éclabousse, il n'y a plus de doute à avoir : le Docteur West, lui, est bien vivant. Après Leatherface le mois dernier, c'est à son tour d'effectuer un retour gagnant. Il était temps.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT ESPAGNE, 2003. RÉAL.: BRIAN YUZNA. INT.: JEFFREY COMBS, JASON BARRY, SANTIAGO SEGURA, SIMON ANDREU... TRANSFERT 1.85 (16/9). SON VF (2.0) ET VO (5.1). SUPPLÉMENTS : COURT-METRAGE - DOCUMENTAIRE SUR LA FANTASTIC FACTORY. EDIT.: STUDIO CANAL.

Mythes à la française

KÆNA + LES ENFANTS DE LA PLUIE

Kæna et **Les Enfants de la pluie** partagent le même désir d'ériger un univers-monde dense et fouillé à la résonance mythologique et aux habitants étranges et fascinants. Comme Opaz dans **Kæna**, l'extraterrestre plusieurs fois centenaire vivant à la cime d'Axis, l'arbre-monde, sorte de démiurge qui a fait évoluer les vers en créatures conscientes, afin de lui tenir compagnie et de l'empêcher de sombrer dans la folie. Ou bien encore comme la belle Kallisto dans **Les Enfants de la pluie**, nymphe faisant partie des Hydross, peuple obligé de se transformer en statues lors des périodes de sécheresse pour éviter d'être massacré par leurs ennemis de toujours, les Pyross. La magie, présente à tous les instants, fait triompher la délicatesse sur la mièvrerie (Skan, jeune Pyross veillant près de Kallisto statufiée, ultime protecteur de l'Éternel Féminin face à la barbarie de son monde lors d'une scène magnifique, cazaesque en diable). Cette même magie décuplée par les musiques de Didier Lockwood et Farid Russlan parvient à convier le spectateur à un voyage aux confins de l'imaginaire. Dire qu'on attend les nouveaux projets de Caza et Leclerc, tous deux responsables de la réussite des **Enfants de la pluie**, relève d'un doux euphémisme.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : STUDIO CANAL ET MK2. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VA ET VF SUR **KÆNA** ET **LES ENFANTS DE LA PLUIE**) ET DTS (VA ET VF SUR **LES ENFANTS DE LA PLUIE**). SUPPLÉMENTS : LE MONDE DE **KÆNA** - ÉTAPES DE FABRICATION (SUR **KÆNA**) PORTRAIT - STORYBOARDS (SUR **LES ENFANTS DE LA PLUIE**) MAKING-OF - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX).

SLASHERS

DE MAURICE DEVEREAUX

À Mad, on l'aime bien, Maurice Devereaux. En effet, il est bien difficile de ne pas l'apprécier, ce sympathique québécois qui passe tout son temps libre à bricoler ses petits films d'horreur, à ses frais. Après la gargantuesque preview de Toullec dans le numéro 158, **Slashers**, son troisième et dernier film en date, nous arrive enfin en DVD. Mixe improbable de ***Loft Story*** et de **Battle Royale** (six candidats se mesurent à des tueurs en série plus ou moins sadiques dans une aire de jeu, le tout entièrement filmé), **Slashers** est un film plutôt ambitieux malgré un budget on ne peut plus étriqué. Cela s'en ressent forcément à l'écran. Malgré une volonté évidente d'en donner toujours plus à ses spectateurs (c'est très gore et plutôt bien foutu à ce niveau-là), Devereaux ne tient pas la distance sur un métrage à la longueur excessive. Ça bavarde beaucoup trop dans un film qui aurait gagné à être plus ramassé, et donc beaucoup plus court. Restent les véritables stars de **Slashers** : le Docteur Ripper, Preacherman, Chainsaw Charlie, Switchblade Sam, Slasho et Pirate Pete, 6 tueurs au look dégénéré et aux méthodes expéditives, filmés avec amour par un Devereaux assez inspiré. C'est déjà ça de pris (surtout que le DVD français est une référence en termes d'interactivité et de suppléments, au point que Devereaux pense à le sortir aux États-Unis) et c'est toujours mieux que le sempiternel bataillon de dindes chantantes que nous envoie régulièrement le Québec sur la gueule depuis 10 ans.

Alexandre BUSTILLO

DVD FREDDY QUÉBEC. 2002. RÉAL. : MAURICE DEVEREAUX. INT. : CHRISTOPHER PIGGINS, NEIL NAPPIER, RICK FISCHER... TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE DU RÉALISATEUR - SCÈNES COUPÉES - SCÈNES ADDITIONNELLES DE LA VERSION JAPONAISE - BANDE ANNONCE. DIST. : ANTARTIC.

Collection Bimbo Stars

(DOUBLE D AVENGER + L'ATTAQUE DE LA PIN-UP GÉANTE + SLAVE GIRLS)

Alors que Studio Canal vient juste de sortir son intégrale ***Pin'Up*** passablement incomplet (Granger en éructe encore de rage), One Plus One contre-attaque avec cette collection « Bimbo Stars » regroupant trois titres très emblématiques d'un genre essentiellement voué à la plastique de ses actrices, qui ne joueront jamais du Shakespeare, sauf à poil peut-être. Réalisé en 1987 par Ken Dixon (un zédard fini, coupable d'un **Filmgore** en 1983 et d'un **Zombiethon** en 1986), **Slave Girls** nous emmène aux confins de l'espace pour une parodie des **Chasses du Comte Zaroff**, où la hongroise Elisabeth Kaitan et la décolorée Brinke Stevens (**Spinal Tap**) font sauter la lingerie pour échapper à un tortionnaire du genre lubrique. Évidemment, si le Z jouissif et totalement assumé vous donne de l'urticaire, passez à autre chose. À **L'Attaque de la pin-up géante** (1995) par exemple. Juste histoire de constater que Fred Olen Ray est tout sauf un branque derrière son combo. Jouant intégralement sur les perspectives et les angles de caméra, Olen Ray parvient, sans aucun effet spécial, à faire passer la bombe J.J. North (**Psycho Sisters**) pour une géante. Et l'on vient nous dire après ça que les réalisateurs de Z ne savent pas cadrer... Son cadrage, William Winckler le dédie essentiellement aux opulentes et démesurées poitrines de ses comédiennes dans le bien nommé **Double D Avenger** (2001). Outre le clin d'œil aux comics, le film est avant tout un vibrant hommage à l'un des papes du genre, Russ Meyer. Même si elles ne sont plus toutes jeunes à l'époque du tournage, Kitten Natividad (**UltraVixens**), Raven De la Croix (**Up**) et Haji (**Faster Pussycat, Kill, Kill !**) viennent faire ici un dernier tour d'honneur. Afin qu'on ne les oublie pas trop vite.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : ONE PLUS ONE. TRANSFERT 4/3. SON 2.0 (VOST). SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES - GALERIE DE PHOTOS - COURTS-MÉTRAGES.

NOS FUNÉRAILLES À BERLIN

DE GUY HAMILTON

Première aventure d'Harry Palmer, espion insubordonné aux prises à la fois avec les ennemis de sa patrie et avec sa hiérarchie, **Ipcress : danger immédiat** était un film miraculé. Miraculé car ses géniteurs Sidney J. Furie et le brillant chef op Otto Heller (**Le Voyeur**) expérimentait dans tous les sens, au grand dépit du producteur Harry Saltzman qui finit par interdire au réalisateur l'accès de la salle de montage ! Sans surprise, Saltzman nous colle son yes-man Guy Hamilton (**Goldfinger** quand même) derrière la caméra pour ce second volet, infiniment plus sage et plus convenu. Dommage, même si ça reste encore respectable.

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE.

DOUBLE VISION

DE CHEN KUO-FU

Après une petite escapade du côté de Gérardmer, le **Double vision** de Chen Kuo-Fu nous arrive directement en DVD. Cette petite lopette de Sévéon nous ayant déjà tout dit sur les origines du projet dans le Mad 160, allons donc ici droit à l'essentiel. Confrontés à une série de morts très étranges (un homme se noie dans son bureau, une femme se consume dans son appartement), les fins limiers de la police taiwanaise sont complètements désemparés. Après avoir maté **Copycat**, **Résurrection**, **Dragon rouge** et **Six Pack** en vidéo, ils décident de faire appel à un profiler américain, histoire que le bouffeur de hamburgers du FBI leur explique comment faire leur boulot. Mais l'enquête va prendre une toute autre tournure après la découverte d'un étrange champignon, dénominateur commun à toutes ces morts. Classique confrontation entre l'Orient et l'Occident, tant sur un plan narratif que strictement formel (Chen Kuo-Fu est à deux doigts de nous refourguer le premier buddy-movie contemplatif), **Double vision** sauve in extremis les meubles dans une dernière bobine proprement hallucinante. On ne va pas crier au génie non plus, mais la volonté évidente de sortir des sentiers battus mérite d'être soulignée.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 TAIWAN, HONG-KONG. 2003. RÉAL : CHEN KUO-FU. INT : DAVID MORSE, TONY LEUNG KAR-FAI, LEON DAI, RENE LIU... TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE. DIST : GCT.

Uncut Movies - Épisode 3

(FANTOM KILER 3 + NIKOS THE IMPALER)

Troisième livraison de DVD de la part d'Uncut Movies avec au programme, **Fantom Kiler 3** et **Nikos the Impaler**. Toujours aussi fauchée et portée sur le jouffu et les gros lolos de ses actrices, la franchise de Roman Nowicki commence à sérieusement battre de l'aile avec cette troisième aventure du mystérieux Fantom Kiler, le tueur en série qui kiffe autant Mario Bava que Marc Dorcel (mais non, ce n'est pas Christophe Lemaire). Ici, pas de scénario mais juste une succession soporifique de saynètes mal branlées où des pouffes qui sentent la marée viennent se trémousser, avant de rendre mollement l'âme dans les bras d'un tueur qui s'avèrera n'être qu'une vulgaire pute désirant s'en mettre pleins les fouilles en éliminant la concurrence. Pas très excitant tout ça. Excitant, **Nikos the Impaler** l'est beaucoup plus. Nouveau film de ce gros taré d'Andreas Schnass (la trilogie **Violent Shit**, **Demonium**), **Nikos the Impaler** est sans conteste son film le plus ambitieux et le plus réussi. Après un prélude dans la Roumanie moyenâgeuse, le film s'envole pour New York, où le masque du barbare et tyrannique Nikos repose désormais à l'abri dans le coffre d'un musée. Évidemment, le monstre reviendra rapidement à la vie (Andreas Schnass en personne endosse la panoplie), bien décidé à parfaire son œuvre commencée des siècles auparavant, en massacrant l'intégralité du casting. N'y allant pas de main morte, Schnass enchaîne à la cadence d'un métronome des scènes incroyablement gore qui trouveront leur apothéose dans un final particulièrement jouissif, où se croiseront Felissa Rose (Angela dans **Massacre au camp d'été**, le meilleur slasher du monde, ne l'oublions pas), Lloyd Kaufman, Debbie Rochon, un zombie, des ninjas et un Adolf Hitler gras du bide. Conscients qu'ils tiennent une perle entre les mains, les p'tits gars d'Uncut n'ont pas fait les choses à moitié avec un DVD rempli de bonus et d'interviews enregistrées spécialement pour la France. Si vous aimez le gore débilo qui se rattrape pas à l'eau de javel, c'est l'affaire du mois !

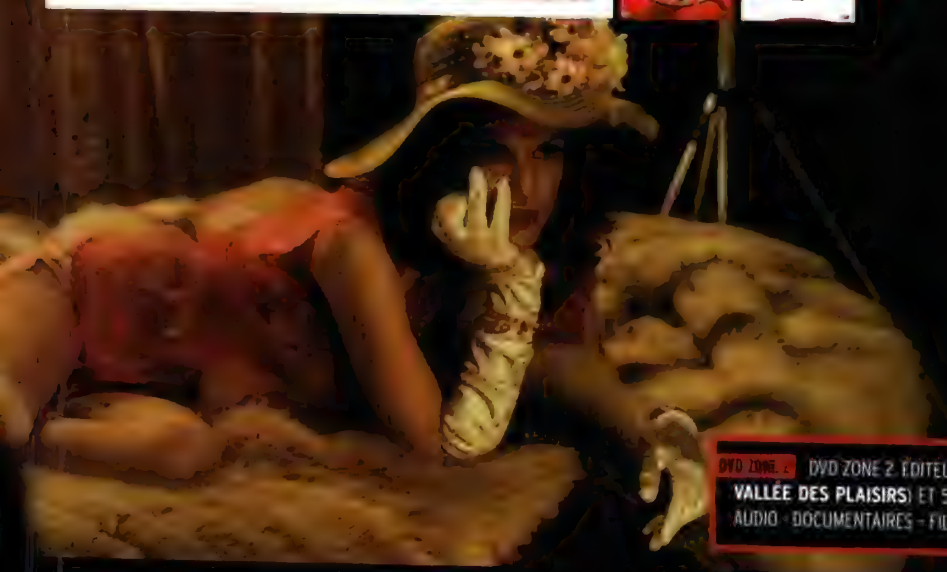
Alexandre BUSTILLO

DVD UNCUT ROUMANIE. 2003. RÉAL : ROMAN NOWICKI. INT : ALICIA MALIKOV, VICTOR REDROV, HUGO MONTEVEDI... FORMAT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : SCÈNES COUPÉES - BANDES-ANNONCES.

DVD UNCUT ALLEMAGNE. 2003. RÉAL : ANDREAS SCHNASS. INT : DEBBIE ROCHON, FELISSA ROSE, LLOYD KAUFMAN, TINA KRAUSE... FORMAT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : INTERVIEWS - MAKING OF. DISPONIBLES (VENTE UNIQUEMENT). ÉDITEUR : UNCUT MOVIES.

Obsédés du cul !!!

(LA VALLÉE DES PLAISIRS + LARRY FLINT)



On ne peut pas seulement parler de films violents dans la vie, donc on va aussi parler un peu de fesses. Ne nous remerciez pas, ça nous fait plaisir aussi, surtout quand il s'agit de grosses pointures comme Larry Flint ou Russ Meyer. Larry Flint, patron de Hustler donc, se retrouve au centre d'une biographie qui place le pornographe en champion de la liberté d'expression. Et grâce à l'intégrité inébranlable des gens impliqués dans la création du film, le film trouve un équilibre quasi-parfait entre la mise au pilori de l'Amérique puritaine et l'aspect émouvant de la vie haute en couleurs du bonhomme. Également bien placé dans la catégorie « allumés de la quéquette », Russ Meyer se freine un peu niveau grosses poitrines (film de major oblige) mais livre néanmoins avec **La Vallée des plaisirs** l'un de ses films les plus déjantés. Bien que classé X aux USA à sa sortie, le film reste dans le cadre de la comédie, sous la forme d'une satire acerbe et manifeste de l'esprit « Sex, Drugs and Rock n'Roll » des 60's. Outre une bande originale au fort potentiel addictif, ce film contient des dialogues absolument légendaires dont l'incontournable *« Tu boiras le sperme noir de ma vengeance ! »*. MORTEL !

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 2 DVD ZONE 2. ÉDITEUR : FPE ET GCT. TRANSFERTS 2.35 (4/3 ET 16/9). SON 2.0 (VO ET VF SUR **LA VALLÉE DES PLAISIRS**) ET 5.1 (VO ET VF SUR **LARRY FLINT**) SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - DOCUMENTAIRES - FILMOGRAPHIES (SUR **LARRY FLINT**) BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX).

Virus Old School

(EVIL DEAD + 28 JOURS PLUS TARD)

Le principal point commun entre le film culte de Sam Raimi et celui, miraculé, de Danny Boyle, est la vision qu'ont ces deux réalisateurs de la contamination et de ses conséquences désastreuses sur la chair. Que ce soit par les incantations d'un livre pourri ou par la morsure d'un singe à moitié pelé, le résultat est identique. L'homme n'a plus qu'une obsession : donner libre cours à ses pulsions dévastatrices mâtinées de schizophrénie, tout en les partageant avec son voisin, qui, du rôle de victime, passera à celui de complice. Alors que ce soit dans une cabane perdue au fond des bois ou dans les rues d'un Londres dépeuplé, le discours est le même, malgré un traitement radicalement opposé, tant sur la narration filmique que sur les suppléments des éditions DVD. Pendant que chez Raimi, on sanctifie le fan boy adepte de la démerde, on verse dans le n'importe quoi alarmiste chez Boyle avec un faux making of débilo-scientifique, où se succèdent les témoignages d'une flopée d'illuminés convaincus que la fin du monde sera bactériologique. Assez navrant, surtout en sachant que le script de Garland doit énormément au *Jour des fous*, un roman d'Edmund Cooper datant de 1966, et décrivant la dévastation de la City par un virus mortel qui épargne curieusement les désaxés. Près de 40 ans plus tard, rien n'a changé.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : METROPOLITAN ET FPE. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO, BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX) PRISES RATÉES - DOCUMENTAIRES (SUR **EVIL DEAD**) MAKING OF - SCÈNES COUPÉES ET FIN ALTERNATIVE - GALERIE PHOTOS - CLIP (SUR **28 JOURS PLUS TARD**).

Basic

DE JOHN MCTIERNAN

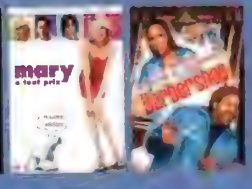
La sortie de Basic en DVD, c'est l'occasion de réaliser la faculté d'un metteur en scène à capter le cheminement de pensée du spectateur et à le diriger vers un point précis, pour mieux le réorienter brutalement sur la séquence suivante. Et ce de façon répétée car, disons le clairement : non, le rollercoaster que vous impose le film n'est pas dû à un script retors et manipulateur, mais bel et bien à un cinéaste qui a une maîtrise totale du langage cinématographique. C'est bel et bien un film de virtuose qui se trouve sur cette galette, où chaque mouvement de caméra et chaque reprise de point trouve logiquement sa place dans une mise en scène entièrement vouée à faire passer les implications du script de façon purement sensitive. Et pour pleinement apprécier la sophistication extrême du travail de McTiernan, quoi de mieux qu'un commentaire audio de l'intéressé, quelques featurettes et une interview quelque peu désabusée où le maestro de la Panavision s'exprime sur l'impossibilité d'aller au bout de ses capacités dans un environnement façonné par des ignares en costard-cravate. Une interview absente du DVD US, mais malheureusement, l'image de l'édition française ne tient pas la comparaison quinze secondes. Du coup, va falloir faire un choix là...

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : SND. TRANSFERT 2.35 (16/9) SON DD 5.1 (VO & VF) SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - FEATURETTES - INTERVIEW - BANDE ANNONCE.

Du sitcom au cinéma

(MARY À TOUT PRIX - ÉDITION SPÉCIALE + BARBERSHOP)



Les règles télévisuelles appliquées aux films (gros plans absents, cadrages au centre pour permettre la suppression du format original) on les connaît au moins depuis le cinéma des années 80. Depuis les années 90, on constate une systématisation desdits codes. Sur à la fois aux succès des séries type *Seinfeld* ou *Friends*, mais aussi au raz-le-bol général envers normes déjà vieux de la télé plus traditionnelle. Le grain de la lumière y est plus visible, le cadre à peine plus soigné, on fait donc passer des vessies pour des lanternes, mais le principe s'applique ici surtout au rythme de la comédie (quoique certains ont vu en Spider-Man un film-sitcom !), plus séquentiel que graduel. Les frères Farrelly, du moins avant **L'Amour extra-large**, fonctionnèrent de la même manière et il n'est pas étonnant de retrouver dans **Mary à tout prix** (ici présenté dans une version longue, donc avec plus de sketches pas forcément nécessaires) le même délayage (une séquence gag toutes les trois minutes). Du coup, même la plupart des suppléments fonctionnent ici par petits modules de cinq minutes ! Dans le cas de **Barbershop**, version sage d'une sitcom black à la ***Martin*** ou ***Wayans Bros*** dans laquelle Ice Cube tente de garder son salon de coiffure du ghetto hors des magouilles (d'où gags), la chronique n'est qu'un prétexte parfois poussif (mais agréable) dans lequel viennent s'inclurent les mêmes facilités, cette fois scénaristiques. Qu'on apprécie ou pas la méthode, on ne peut que reconnaître (ou déplorer) le succès de la chose, souvent bien plus important que celui de la comédie traditionnelle...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : FPE ET MGM. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : CLIPS VIDÉO (SUR LES DEUX) VERSION LONGUE - COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - MAKING OF - FEATURETTES - INTERVIEWS - BÊTISIER - KARAOKÉ - GALERIES - MTV MOVIE AWARDS (SUR **MARY À TOUT PRIX**) BANDE ANNONCE (SUR **BARBERSHOP**).

Radioscopie de l'Ouest

(RIO LOBO + UN HOMME NOMMÉ CHEVAL + LITTLE BIG MAN)

Ce mois-ci, la Paramount dégaine trois grands classiques de l'Ouest en DVD, soit trois interprétations d'un genre codifié par trois auteurs alors au sommet de leur art. L'histoire de l'Ouest et celle des Cheyennes en particulier, Dustin Hoffman la traverse chez Arthur Penn dans une performance d'acteur autant motivée par le réel défi qu'elle propose (interpréter un doux mythomane de 121 ans) que par la quête de la statuette dorée. On n'est pas forcément obligé d'adhérer et on peut alors légitimement préférer le portrait sans fioritures de la civilisation sioux que dépeint Elliot Silverstein la même année (en 1970) dans un film porté par un Richard Harris en totale immersion dans son rôle. Mea-culpa en guise d'hommage à une civilisation exterminée, **Little Big Man** et **Un homme nommé cheval** pourraient s'apparenter alors à l'antithèse du cinéma de Hawks, qui, toujours la même année, signait **Rio Lobo** avec le Duke en tête d'affiche, un John Wayne considéré encore aujourd'hui par beaucoup comme l'icône la plus représentative du génocide indien. Raccourci hasardeux qui ne peut causer que du tort au maître de John Carpenter, tant son cinéma se démène à prouver le contraire en décrivant des personnages définitivement humains, dans un film où les salopards de service n'ont même pas la peau tannée par le soleil et des plumes sur le crâne, mais sont bel et bien le produit dégénéré d'un conflit de blancs. Une fois n'est pas coutume à Hollywood, le seul à rafler l'Oscar cett année-là sera le chef indien Dan George pour son rôle dans **Little Big Man**. Une reconnaissance tardive, autant méritée qu'obsolète.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO) ET 1.0 (VF). SUPPLÉMENTS : AUCUN.

EN SURSIS

DE ANDRZEJ BARTKOWIAK

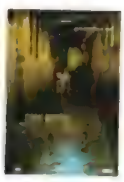
Quand il ne produit pas Matrix, Joel Silver se retrouve avec quelques cakes sous les bras et se sent obligé de leur donner du travail : le rappeur DMX et le shooter dégénéré Andrzej Bartkowiak refont équipe après le fabuleux **Hors limites** (mais bon, ils y sont pour rien, c'est Saumon Agile qui fait tout) pour un nouveau film avant tout généré dans le but de vendre une B.O. pleine de rap (qui rapporte le double des bénéfices salles). Jet Li sert ici de faire valoir et le voir se cartonner avec un nain et quelques gros (le DVD propose une featurette sur cette scène) ne change rien à l'affaire : coincé entre Bartkowiak et Besson, il faut définitivement qu'il change d'agent !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTES - CLIP VIDÉO.

DARK WATER

DE HIDEO NAKATA



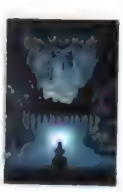
Rebondir sur un phénomène comme **Ring** n'est pas chose aisée et si Hideo Nakata choisit à nouveau de raconter une histoire de fantôme japonais, il ne faut pas y voir une facilité (il n'apprécie guère le genre à vrai dire), mais bel et bien la tentative de faire naître les émotions les plus pures au sein du cinéma d'horreur. Bien que trop long d'un épilogue pas franchement nécessaire, **Dark Water** réussit son coup, empochant le Grand Prix du Festival de Gérardmer, où se sont tournés la plupart des suppléments de cette édition de belle facture technique (normal, y'a un livret Mad dedans, alors c'est la classe !).

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS - PORTRAIT - RENCONTRE ENTRE LE RÉALISATEUR ET VINCENZO NATALI.

DREAMCATCHER

DE LAWRENCE KASDAN



Un matériau en or, des acteurs confirmés, un scénariste en béton et plein de thunes n'y changent rien quand c'est Lawrence Kasdan qui s'y colle : spécialiste du film épique en longues focales (on l'a échappé belle pour **Le Seigneur des anneaux**), il torche ici une adaptation pensée en termes littéraires et non cinématographiques, et ruine du même coup tout le potentiel « autre » de son film. Les suppléments confirment le ridicule du film, entre quelques scènes coupées sans intérêt, une fin alternative aussi mal branlée que la vraie et la langue de bois de Stephen King qui affirme avoir vu *« un bon film »*. Et après, il moufte sur **Shining** !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEW - FEATURETTES - SCÈNE INÉDITE ET FIN ORIGINALE - BANDES ANNONCES.

DEATH RACE 2000

DE PAUL BARTEL

L'UNE DES MEILLEURES SÉRIES B PRODUITES PAR ROGER CORMAN. PLUS SECOND QUE PREMIER DEGRÉ, ENTRE LA BANDE-DESSINÉE DESTROY ET LA SATIRE, SOUS COUVERT DE SCIENCE-FICTION, UN FILM ANIMÉ PAR LE FUTUR BILL DE QUENTIN TARANTINO ET UN JEUNOT NOMMÉ STALLONE...

Depuis la fin des années 1950, Roger Corman cultive la réputation de copier les succès du moment. À un box-office enviable, il réplique systématiquement par une contrefaçon plus ou moins intéressante. Aux **Dents de la mer**, il oppose **Piranhas**. À **La Guerre des étoiles**, **Les Mercenaires de l'espace**. À **Alien**, il répond par **Mutant** et **La Galaxie de la terreur**... Pourtant, il arrive à Roger Corman de prendre des initiatives originales. **Death Race 2000**, par exemple, sorti chez nous une première fois sous le titre **La Course à la mort de l'an 2000**, encore que le film ait été produit seulement un an après **Rollerball**, en 1975. Mais, si plagiat il y a, il s'avère nettement moins servile que beaucoup d'autres. Au point que celui-ci semble né d'une illumination géniale. Surtout que **Death Race 2000** n'emprunte pas la même autoroute que les séries B du moment. À l'action et à la science-fiction, il associe un ingrédient rare : la satire. Cet ingrédient, on le doit au cinéaste engagé par Roger Corman, feu Paul Bartel, choisi en références aux séquences de poursuite automobile de **Super nanas**, dont l'élu assure quelques mois plus tôt la réalisation de seconde équipe.

Bien que Paul Bartel ne porte aucun intérêt particulier aux bolides, il accepte néanmoins la proposition de Roger Corman, sous réserve toutefois qu'il réécrive, avec Charles Griffith, le script original de Robert Thom, adapté de la nouvelle *The Racer* d'Ib Melchior. Loin du premier degré de l'histoire d'un Thom vite écarté du projet, Bartel et Griffith caviardent le récit d'éléments humoristiques, d'une féroce ironie sociale et de délires proches du dessin animé. En une semaine de réécriture, le film change radicalement de visage. Si Roger Corman laisse faire, il demande au réalisateur de respecter au moins deux points du cahier des charges, soit une pointe d'érotisme avec présence complètement gratuite de filles aux seins nus et une bonne dose de violence toute aussi gratuite. Peu réceptif au second degré délirant de Bartel, il s'inquiète un temps de la poussée de fièvre du budget, conséquence de la « caractérisation » donnée aux voitures. À chaque pilote, un véhicule différent, en étroit rapport avec sa personnalité. Ce sont Frankenstein (David Carradine), Machine Gun Joe Viterbo (Sylvester Stallone qui, à l'époque, mangeait son pain noir), Calamity Jane (Mary Woronov, compagne et égérie de Paul Bartel), Nero le héros (Martin Kove)... Des fous du volant dans d'infernales machines de mort engagées dans une course transcontinentale retransmise sur toutes les chaînes TV des États-Unis. Un opium du peuple très efficace. Dans la course, tous les coups sont permis et, même, fortement conseillés. Comme, outre précipiter le rival dans le décor, écraser un maximum de badauds et de spectateurs. Il y a même des infirmières désireuses de libérer les lits de leur hôpital qui placent sur le bord de la route des patients invalides. Noir, très noir l'humour de Bartel et Griffith, jusqu'au politiquement incorrect. Ce qui dérange passablement Roger Corman, de plus en plus surpris par la tournure que prend ce qui n'était au départ qu'un film de bagnoles. Peu enclin à l'ingérence dans les affaires de la réalisation, il recommande cependant au cinéaste en poste une petite modification dans le « happy end ». Au lieu d'écrabouiller un journaliste trop critique, Frankenstein, devenu Président des États-Unis en terminant sur la plus haute marche du podium, le fait interpeller par des agents du FBI. Un adoucissement de dernière minute qui n'altère cependant pas la vigueur satirique de **Death Race 2000** dont le concept même, en dépit d'une date de péremption dépassée, reste aujourd'hui d'une totale modernité. Tom Cruise n'a-t-il pas longtemps lorgné sur un remake confié aux bons soins (?) de Paul Anderson, réalisateur de **Mortal Kombat** et **Resident Evil** ?

Rebaptisé **Les Seigneurs de la route** lors d'une reprise en juillet 1984, manière opportuniste de rentabiliser la popularité récente de Sylvester Stallone, **Death Race 2000** connaît, en 1978, une vague suite, **Deathsport/ Les Gladiateurs de l'an 3000**, un sacré nanar bricolé par trois réalisateurs dont, officieusement, Roger Corman en personne. En rupture de Formule 1 apocalyptique, David Carradine y enfourche une grosse bécane face à quelques figurants aussi malheureux que lui de la misère artistique ambiante et d'un budget géré par Harpagon et l'Oncle Picsou.

Marc TOULLEC

DEATH RACE 2000. USA. 1975. RÉAL. : PAUL BARTEL. INT. : DAVID CARRADINE, SIMONE GRIFFITH, SYLVESTER STALLONE, MARY WORONOV, ROBERTA COLLINS, MARTIN KOVE, JOHN LANDIS... FORMAT : 1.33. SON : 1.0 (VF ET VO)
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

NOUVEAU

LE PACK MAG + DVD

le magazine Mad Movies

+

1 film fantastique en DVD

Collection "Le meilleur des B' Movies"

Le pack **Mad Movies 161** + le film en DVD **Death Race 2000** est en vente chez votre marchand de journaux.

Tous les mois, retrouvez votre magazine habituel avec un film complet en DVD de la collection **Le meilleur des B' Movies.** Ce mois-ci, le film **Death Race 2000**, une production du légendaire Roger Corman, débridée et subversive, réalisée par Paul Bartel. Un authentique film culte qui réunit David Carradine (**Kill Bill**) et Sylvester Stallone dans un face à face de légende.

POUR VOUS ABONNER AU NOUVEAU PACK MAD MOVIES + 1 FILM COMPLET EN DVD

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (**Eurochèques non acceptés**) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros du magazine + 11 DVD de la collection inédite "Le meilleur des B' Movies"**) :
92 € * (participation aux frais de traitement et d'envoi inclus), au lieu de 108,90 €, prix du pack au numéro,
soit **15 %** de réduction par rapport au prix du pack en kiosques)

Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

***Offre valable pour la France et l'Union européenne seulement, par voie de surface.**
Tarifs pour les DOM-TOM et l'étranger par avion : 125 € par chèque ou carte bancaire

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

_____ _____ _____ _____ Date d'expiration : ____ / ____
Mois / Année

Date et signature obligatoires :

❑ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

→ par Yannick DAHAN

Battlestar Galactica

ENTRE UNE MINI-SÉRIE DE 4 HEURES QUI VIENT DE CARTONNER SUR LA SCI-FI CHANNEL AUX ÉTATS-UNIS, L'INTÉGRALE DE LA SAGA ORIGINELLE QUI SORT DANS UN DVD LUXUEUX ET L'ARRIVÉE D'UN JEU VIDÉO SUR PLUSIEURS CONSOLES, C'EST DÉCIDÉMENT LA FÊTE À *BATTLESTAR GALACTICA* CE MOIS-CI !!!

« Nous pensons que décrire les êtres humains comme des créatures imparfaites ne les affaiblit pas, au contraire. Nous pensons qu'apporter du réalisme à la science-fiction n'est ni contradictoire ni antipathique. Nous pensons que la science-fiction nous offre l'opportunité d'explorer notre propre civilisation, de provoquer le [illegible] et de remettre en cause notre perception de l'humanité. Nous pensons que la science-fiction peut encore être pertinente. Notre but n'est rien de moins que réinventer la science-fiction à la télévision ! » – La note d'intention de Ronald D. Moore, producteur et scénariste de la nouvelle mini-série ***Battlestar Galactica***, diffusée à partir du 8 décembre 2003 sur la Sci-Fi Channel, pourrait paraître aussi arrogante qu'irréalisable. Elle l'est en partie, sauf que le monsieur en question, scénariste de **Star Trek First Contact** et de nombreux épisodes monstrueux de ***Next Generation*** et ***Deep Space 9***, a d'ores et déjà prouvé que le tube cathodique pouvait être le support d'une SF ambitieuse, sinon visuellement, en tout cas à l'aune des thèmes qu'elle aborde.

Comme nous vous l'avions indiqué dans de précédents numéros, la diffusion de cette mini-série a entraîné une vraie polémique du côté des fans, perçus comme n'ayant réalisé l'ampleur de leur communautarisme qui, depuis plus de 20 ans, continue de soutenir la série en organisant d'impressionnantes conventions (les Galacticons ?!). Ces derniers ne supportaient pas qu'un transfuge de **Star Trek** s'attaque à leur bébé, qui plus est lorsque celui-ci, considérant la vieille série comme un sous **Star Wars** kitsch et caricatural, annonça les changements effectués : Starbuck est désormais une femme, Adama père et fils ont une relation conflictuelle, les Cylons ne sont plus des robots de métal mais des cyborgs à forme humaine, et de nouveaux personnages comme la Présidente des Colonies font leur apparition. Or, s'il faut passer outre les réserves souvent infondées et l'étroitesse d'esprit des fans hardcore, pour bénéficier d'un concept plus adulte, plus complexe, plus sombre et plus audacieux, alea jacta est ! On ne s'en plaindra pas ! Certes, la saga originelle reste dans nos souvenirs aussi épique et merveilleuse que nos fantasmes de mioches, mais en la revoyant, le choc est rude ! Un ravalement de façade total était donc nécessaire…

Ronald D. Moore opte ainsi pour deux approches. D'un côté, il développe discrètement la dimension nostalgique de la saga, à l'instar du travail effectué sur ***Enterprise*** par rapport aux précédents **Star Trek**. Ici, la série commence dans un vaisseau Galactica transformé en musée. Les vieux Viper sont fièrement restaurés (le vieux capitaine Adama les caresse comme souvenirs d'un passé riche en émotions) et les robots Cylons exposés derrière des vitrines. Passage de flambeau nécessaire mais traité avec une touchante délicatesse à l'attention de fans ingrats. Les éléments nostalgiques (comme le mythique soundtrack, utilisé une seule fois, et ironiquement, lors de l'inauguration du musée !) sont bien présents mais ne prennent jamais le dessus sur la nouvelle orientation de la série.

Celle-ci est tributaire d'une seconde approche, très « tendance » en ce moment chez les ricains : le syndrome post-11 septembre tel qu'il fut abordé dans la seconde saison de ***24 heures chrono***. La ressemblance, en termes structurels et visuels, entre ces deux séries est d'ailleurs indéniable. Axiome de départ similaire (infiltration d'un Cylon sur la planète des humains sous la forme d'un top-model), un drame fondateur (la destruction de la planète, comme l'explosion de CTU dans ***24***) et la gestion de la crise sur plusieurs lieux différents en simultané (Adama père organisant la contre-attaque sur le Galactica, Adama fils assurant la protection de la Présidente sur un vaisseau diplomatique, la survie du traître Gaius Baltar sur la planète et les rixes spatiales dominées par une Starbuck magnifiquement bourrine). Le tout filmé caméra à l'épaule, la gueule dans les déflagrations, comme un reportage de guerre en direct live. La similitude avec ***24 heures chrono*** ne s'arrête pas là puisque les combats spatiaux, sur fond de musique sourde et tribale (sacrément gonflé pour une série !), sont filmés comme une embuscade à la Jack Bauer (caméra tremblotante et zooms décadrés sur l'action !).

Bref, le nouveau ***Battlestar Galactica*** n'est peut-être pas aussi original qu'il le prétend (on se serait aussi passé des scènes de sexe hot forcément censurées) mais a le mérite d'être aussi sombre, primal, et parfois expérimental, que réellement fun, captivant et sans concession. C'est en tout cas mille fois plus intéressant que de revoir le sourire niais de Dirk Benedict…

Coffret DVD Battlestar Galactica

Évidemment, à l'occasion de la diffusion, très médiatisée aux États-Unis, de la nouvelle série, Universal édite un superbe coffret regroupant l'intégrale de la saison originelle (6 DVD plus un DVD de bonus), qui sort aussi chez nous !! Au programme, tous les épisodes bien sûr mais aussi un making of, des documents sur les souvenirs des acteurs, l'interview du créateur Glen Larson, un packaging superbe sous forme de casque de Cylon, et surtout de rares scènes coupées. Pour tous ceux qui ne veulent pas garder le souvenir flamboyant d'une saga épique et réaliser combien la chose était aussi fun que kitsch, ce coffret est indispensable !

Battlestar Galactica - le jeu PS2/X-BOX

Notons que Vivendi Universal Games a d'ores et déjà sorti un jeu vidéo adapté de la série (dans les bacs depuis Noël dernier) pour PlayStation 2 et X-Box. Il s'agit d'une simulation de combat spatial old school qui se déroule environ 40 ans avant la série originelle. Très simple de prime abord (c'est-à-dire « j'appuie sur tous les boutons comme un bourrin »), le jeu se révèle plus riche au fur et à mesure des missions, exigeant du joueur une grande adresse et un certain esprit stratégique. À noter : en termes graphiques, le jeu tient largement la route, bien que moins beau qu'un **Rogue Leader**, et étoffe, tout en le respectant, l'univers particulier de la saga.

KULTE

NOCK-OUT
LTIME
OUFOQUE
ORRIDE
NVOUTANT
INGULIER

LA COLLECTION KULTE
AU PRIX CHOC DE
19,99€

Un Patrick Bouchitey

DIGIPACK 2 DVD

DIGIPACK 2 DVD NON INCLUS

De Alex de la Iglesia

EN DVD DÈS LE 21 JANVIER

STUDIO CANAL

→ par Bertrand ROUGIER

Horus, prince du soleil

LOGIQUEMENT, CE MOIS-CI, LA RUBRIQUE EST INTÉGRALEMENT CONSACRÉE À HORUS, PRINCE DU SOLEIL, **L'EXTRAORDINAIRE LONG-MÉTRAGE D'ISAO TAKAHATA (VOIR AUSSI LA RUBRIQUE « DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE »).**

« Je suis rentré à la Toei à cause de la vision de films comme **La Bergère et le ramoneur** *et* **La Reine des neiges.** » raconte Hayao Miyazaki. *« Mais à l'époque, à la Toei, on nous donnait des indications du genre : les enfants aiment les petits animaux, seules les histoires classiques font vendre des tickets de cinéma… Ce qui était très limitatif. Heureusement, il fut facile pour nous de nous insurger, car même si nous rentrions dans une période de crise pour le cinéma japonais, la Toei avait des fondations solides, et donc nous n'avons pas hésité à les attaquer. »*

À cette époque, le succès des séries télévisées s'élaborait au détriment de la popularité et de la qualité des longs-métrages, ce qui ne manqua pas de susciter de graves conflits entre certains animateurs et la direction de la Toei.

« **Horus, prince du soleil** *fut le projet grâce auquel nous souhaitions nous rebeller contre la production de l'époque. »*, se souvient Isao Takahata. *« Nous avons travaillé de toutes nos forces car nous ne connaissions pas l'ampleur de la tâche qui nous attendait. À l'époque, nous étions vraiment agressifs et véhéments. Peu importait la notoriété des artistes et des producteurs que nous critiquions, nous n'avions peur de rien. Aujourd'hui, les choses sont différentes, plus institutionnalisées, et les sociétés de production sont plus fragiles aussi. Nous étions vraiment prêts à tout pour faire triompher nos idées. Dans la scène de révolte, il n'est pas seulement question de villageois gesticulants, mais d'une foule unie agissant de concert. Rien de semblable n'avait été accompli au Japon auparavant. »*

C'est dans ce contexte que le duo chaperonné par Otsuka, qui choisit de confier à Isao Takahata la réalisation du projet, mit en chantier la production de **Horus, prince du soleil**, un long-métrage de type « indépendant » (c'est à dire entièrement pensé et conçu par des artistes et non pas des producteurs).

« Ce qui nous agaçait chez Toei ou chez Disney, c'étaient les productions destinées exclusivement à un public enfantin, car elles avaient comme conséquence d'empêcher toute approche intelligente des problèmes réels. », explique Isao Takahata. *« Alors, comme nous étions jeunes, nous rêvions naïvement de changer tout cela. Bien sûr,* **Horus** *est truffé d'imperfections mais, à l'époque, nous y avions mis tout notre cœur, nous avions réalisé ce film le plus sérieusement du monde. »*

« À part une critique positive dans la revue Kinema Junpo, personne ne parla de notre film. La Toei ne fit pas de publicité… », raconte Hayao Miyazaki. *« Mais le plus important c'est que nous ayons obtenu de meilleurs résultats que ceux auxquels la politique des studios nous cantonnait. »*

L'origine du scénario de **Horus, prince du soleil** remonte à la pièce de théâtre de Kazuo Fukazawa, qui s'inspirait elle-même énormément de l'aïnou yukar (une épopée légendaire). Sous l'impulsion des studios, le contexte initial a été modifié pour être mélangé avec celui des cultures orientales et nordiques.

En raison de problèmes de délais et de budget, la production a été interrompue plus d'une fois. Mais **Horus** a quand même pu être achevé grâce à l'enthousiasme de tous les techniciens, qui

n'hésitèrent pas à sacrifier bien plus que leur vie privée pour accoucher d'une œuvre dont ils pourraient être fiers.

« Contrairement à ce que peuvent penser beaucoup d'observateurs, c'est une pièce jouée dans les théâtres de marionnettes, Le Soleil de Tikisani *(*Tikisani No Taiyô*), qui est à l'origine de* **Horus, prince du soleil.** », se souvient Kazuo Fukazawa. *« Trois chansons sont les piliers du folklore traditionnel aïnou. Ce sont les récits narrant les exploits de Tikisani, d'Okikiurmi et d'Aynurallur, trois dieux humanistes et compatissants. J'ai écrit* Le Soleil de Tikisani *à l'âge de 23 ans. C'est en novembre 1965 que l'on m'a fait la demande du scénario de* Horus, prince du soleil. *Mais le concept original de la Toei ne plaisait pas à Isao Takahata. La situation s'est donc rapidement envenimée. En fait le projet du film* Horus, prince du soleil *émanait du syndicat des studios. Mais le bureau central de la Toei y était assez farouchement opposé. On m'a même demandé de ne pas écouter "l'opinion des jeunes gens" qui venaient me voir. On m'a même forcé à écrire dans un bureau de la Toei de manière à ce que je ne subisse pas d'influences extérieures.*

Le jet du script qui en a résulté fut logiquement assez différent de ma première intention. Monsieur Takahata n'était pas du tout satisfait. D'autres membres du staff ont affirmé que lire le script était ennuyeux. Ils m'ont tous dit que ce scénario n'était pas ce à quoi ils s'attendaient et m'ont donc demandé d'en réécrire un autre plus semblable à l'esprit de la pièce originale.

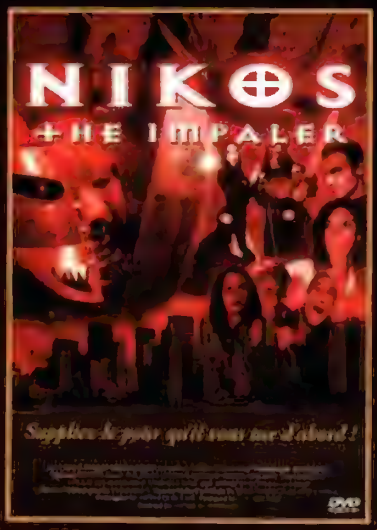
Je me suis vraiment creusé la tête pour que les enfants puissent quand même comprendre la psychologie complexe des personnages. J'ai donc décidé d'adjoindre à Hilda des animaux de compagnie servant d'intermédiaires, ce qui en plus convenait parfaitement aux exécutifs de la Toei. Cependant, les apparitions de la chouette et de l'écureuil ne sont pas gratuites. Ces animaux font vraiment partie du bestiaire folklorique aïnou, et ils enrichissent l'histoire. Ce ne sont pas simplement des bestioles marrantes, mais la représentation symbolique de la conscience et des états d'âme de l'héroïne. »

Isao Takahata explique : *« Il est possible que ce film puisse apparaître aux yeux du public comme un divertissement. Toutefois, à mon sens, il est inconcevable de le détacher du contexte politique de l'époque : la guerre du Vietnam. D'abord, même si le Japon n'y a pas officiellement participé, notre territoire est proche du Vietnam, il a servi aux États-Unis de rampe de lancement lors des affrontements. L'ensemble des personnes ayant travaillé sur le film était farouchement opposé aux manœuvres des États-Unis, nous souhaitions tous qu'ils perdent cette guerre. À mon avis, le film contient ce que vous appelez de la critique sociale. »* Et pas qu'un peu. Au Japon, le peuple aïnou est au moins autant méprisé que les Indiens aux USA… Le cinéma d'animation japonais venait d'entrer dans sa phase de maturité. Rien de moins !

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

Le tueur le plus pervers de toute l'histoire du cinéma est de retour pour de nouvelles et sanglantes aventures. Plus gore et encore plus sexe que les deux premiers FANTOM KILER réunis. FANTOM KILER 3 comblera de terreur tous les fans de la série ! DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES



Andreas Schnaas, le maître incontesté du cinéma gore allemand délivre avec NIKOS THE IMPALER l'une de ses œuvres les plus déjantées. Doté d'un casting époustouflant composé de Felissa Rose (Sleepaway Camp), Tina Krause (Psycho Sisters) et Lloyd Kaufman (Parts of the Family), NIKOS THE IMPALER s'annonce comme l'un des films les plus gore de la décennie ! DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

www.uncutmovies.fr

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS

Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 20 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 5 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

❑ PSYCHO SISTERS	❑ THE DEAD NEXT DOOR	❑ THE NECRO FILES*	❑ PREMUTOS	❑ INFANTRY OF DOOM
❑ BACK FROM THE DEAD	❑ THE BURNING MOON	❑ REDNECK ZOMBIES	❑ SCRAPBOOK*	❑ ANGEL OF DEATH*
❑ BLACK PAST	❑ PSYCHOS IN LOVE	❑ FANTOM KILER*	❑ PARTS OF THE FAMILY	❑ SKINNED ALIVE
❑ FANTOM KILER 2*	❑ FLESH EATING MOTHERS	❑ THE DARKNESS BEYOND	❑ DEMONIUM	❑ I PISS ON YOUR GRAVE**
❑ TERROR TOONS	❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)	❑ DEATH FACTORY (DVD)	❑ UNHINGED (DVD)	❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)
❑ FANTOM KILER 3* (DVD)	❑ NIKOS THE IMPALER (DVD)			

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

*Déconseillé : *aux moins de 16 ans - **aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.*

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

→ par Cédric DELELÉE

Peter Pan

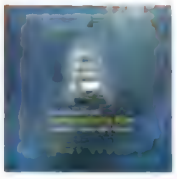
JAMES NEWTON HOWARD VARESE SARABANDE

Connaissant le panache déployé par JNH dans l'art du symphonique aérien par le passé, on attendait son travail sur **Peter Pan** avec une impatience confiante. La déception est d'autant plus cruelle que les adaptations du roman de J.M. Barrie se comptent sur les doigts d'une main, et que vu le score du film au box-office US, ce n'est pas demain la veille que l'occasion se représentera pour un compositeur d'illustrer le sujet. Le début de l'album est pourtant prometteur, avec un thème entraînant où scintillent les synthés et que propulse une rythmique pop évoquant **Wind** de Poledouris (même si l'idée selon laquelle l'adolescence se doit absolument d'être exprimée par des percussions modernes est trop cliché pour ne pas agacer). C'est malheureusement tout ce qu'il y a à retenir de la partition telle qu'elle est présentée ici, puisque la suite verse dans le mickey-mousing à outrance, un défaut déjà trop apparent dans **Atlantis**. De swashbuckling, peu ou point, et il ne s'exprime que par des charges d'action massives héritées de **Waterworld**. Quant à la féerie, il eût fallu que les mélodies soient plus lyriques, ou moins évidentes, pour qu'elle se manifeste, la brièveté de plusieurs des morceaux n'offrant que peu de marge de développement thématique : on peine donc à être gagné par une quelconque magie. Au final, on est loin du score de JNH pour **La Planète au trésor** (lequel aurait d'ailleurs mieux convenu à **Peter Pan**, pour le coup), et surtout on est à cent lieues du somptueux **Hook** de Williams. Il semble désormais que l'éloquence de JNH aille de pair avec un cinéma plus adulte (cf. Shyamalan), car on baigne ici dans l'alimentaire, techniquement irréprochable mais sans âme ni émotion.

Producteur de morceaux de rap furieux qui décoiffent tout les ans à la rédaction, Dark Shot vient tout juste de sortir sa première compil', Terror Begins, qui mélange des instros originaux et des morceaux inédits de hip-hop hardcore européen, le tout ponctué de dialogues provenant d'Hellraiser. Un disque à se procurer illico ! Dispo en Fnac et à Movies 2000.

L'Expédition Jules Verne

JOHN SCOTT CINÉFONIA



Vous ne risquez pas de trouver une chronique de ce film dans Mad. Normal, il s'agit d'un documentaire tourné par l'équipe de Jules Verne Aventures lors d'une expédition à bord du trois-mâts Belem (sur lequel Arnaud Bordas a navigué la pipe au vent). On en parle parce que la musique en est signée John Scott, inconnu du grand public mais adoré par les scorophiles. Pour l'occasion, il signe sa plus belle musique depuis **Shogun Mayeda** et s'offre un voyage épique toutes voiles dehors. Scott est d'ailleurs avec Poledouris (et Horner sur **En pleine tempête**) le compositeur qui a su le mieux traduire la majesté de l'océan, comme l'ont prouvé par le passé ses musiques pour les documentaires Cousteau, dont on retrouve ici la générosité mélodique, les violons lyriques, les cuivres altiers et les rythmes exotiques. Première production d'un label indépendant, l'album est carrément luxueux : près de deux heures de musique réparties sur deux CD, booklet avec interview et filmo de Scott, et en bonus track, la splendide ouverture qu'il composa pour le festival Jules Verne. À signaler que cette année, celui-ci sera présidé par James Cameron et se tiendra au Grand Rex en mars, avec un concert de Scott. Que ce soit pour acheter le CD ou vous y rendre, une seule adresse : http://www.JulesVerneAventures.com.

The Missing

JAMES HORNER SONY

Après une longue absence, Horner est revenu en force avec trois albums : **Beyond Borders** et **House of Sand and Fog** (tous les deux chez Varese et tous les deux agréablement chiants), et **The Missing** (**Les Disparues**), qui marque sa nouvelle collaboration avec Ron Howard pour un western romantique. Et c'est une putain de baffe dans la gueule ! Horner n'a en effet rien écrit d'aussi puissant depuis les splendeurs épiques de **Légendes d'automne**. Le style est d'ailleurs identique, même s'il lorgne parfois du côté de **Cœur de tonnerre** (synthés plus présents, chants indiens) et n'offre pas la même richesse thématique : orchestre chatoyant, rythmes galopants, mélodies poignantes qui décollent vers les cieux, on nage en plein bonheur. Il suffit pour cela d'écouter le premier morceau, chef-d'œuvre de finesse harmonique, pour être conquis par la beauté de la musique, qui réserve en outre des passages d'action complexes et furieux où Horner se lâche carrément, sans jamais avoir peur d'en faire trop ni de désarçonner son auditeur par des ruptures de ton aussi brusques qu'éclatantes de virtuosité. Les 77 minutes de l'album se dévorent d'une traite. On en ressort stupéfait par sa poésie, sa grandeur romanesque et sa capacité à captiver sans répit.

Big Fish

DANNY ELFMAN SONY

La nouvelle collaboration Burton/Elfman est l'une des musiques les plus sentimentales de son auteur. C'est aussi, malheureusement, l'une des plus prévisibles. Oubliées l'audace de **La Planète des singes**, la magnificence de **Sleepy Hollow**, les accords célestes d'**Edward aux mains d'argent** : Elfman préfère ici s'appuyer sur des recettes éprouvées. Un joli thème pianoté généreusement repris par les violons, quelques chœurs angéliques ou mutins, des rythmes forains qui s'emballent, des sarabandes endiablées portées par le fiddle et les tambourins... Tout est très beau, voire plein d'allant, mais il n'y a rien qu'on n'ait pas déjà apprécié dans **Dolores Claiborne**, **Fantômes en fête** et **Sommersby** (même si les couleurs rurales du score rappellent plus **Intuitions** de Chris Young, qu'Elfman devait d'ailleurs composer pour son pote Sam Raimi). Bref, si l'album a tendance à s'améliorer après plusieurs écoutes (qualité tendant à prouver la subtilité de son écriture à défaut de son originalité formelle), on reste un peu sur sa faim.

NEWS

● Après que toute la communauté scorophile eut poussé sa quinzième suite à l'éviction de la musique de Jerry Goldsmith pour **Timeline** (même Richard Donner, réalisateur du film !), Varese Sarabande a décidé de la sortir tout de même. Ailleurs que ce soit sur qui est resté celle de son remplaçant, Brian Tyler) ! L'objet, très attendu, devrait sortir dans les prochaines semaines sous la forme d'un SACD compatible CD dans une DeLuxe Edition (gros booklet et durée conséquente, donc). Le tout au prix d'un CD normal. Il sera amusant de comparer ensuite les notes des deux albums... Et puisque tout le monde se pose la question : oui, le Goldsmith est nettement meilleur, et pas qu'un peu !

● Il n'existe qu'un seul fanzine consacré à la musique de film en France, et c'est Lalitenfis, qui fête ses dix ans avec un numéro 15. Au sommaire, une discographie commentée de Chris Young (premier round), Morricone/Argento, Goldsmith et le palais des chroniqueurs... C'est bien écrit et très documenté, pas pédant ni verbeux, et c'est à commander pour 5,80 € à Association Lalitenfis, 7 rue St Alex, 38080 L'Isle d'Abeau. Tél : 04 74 18 07 94. Abonnement : 18,60 € les 4 numéros. Faites un effort, ils ont besoin de fric pour continuer à exister.

SANG D'ENCRE

→ par Arnaud BORDAS

Les Chiens de l'hiver

DAN SIMMONS - ÉDITIONS DU ROCHER - 328 PAGES - 20,90 €

Largué par sa femme et par sa maîtresse, en instance de licenciement, Dale Stewart, un écrivain à succès, est devenu dépressif et suicidaire. Il décide de retourner s'installer dans la petite bourgade où il a passé son enfance pour y écrire le grand livre « sérieux » qu'il a en projet depuis des années. Mais peu à peu, des événements étranges vont survenir et la maison où Stewart séjourne, celle de son ancien ami Duane, un petit surdoué mort brutalement à l'âge de onze ans, s'avèrera hantée.
Raconté par le fantôme de Duane (première phrase du roman : « *Quarante et un ans après ma mort, mon ami Dale retourna à la ferme où j'avais été assassiné.* »), *Les Chiens de l'hiver* se présente à la fois comme une suite au *Nuit d'été* du même auteur (paru en 1993) et comme une sorte de relecture moderne du fameux *Tour d'écrou* d'Henry James. Dire que l'exécution globale du roman va en sécher plus d'un relève de l'euphémisme. Après avoir explosé les domaines de la SF (*Hypérion*) et du polar (*Vengeance*), Simmons s'avère tout aussi brillant dans le registre du gothique post-moderne et arrive à égaler Stephen King sur son propre terrain.

Dissolution

C.J. SAMSON - BELFOND - 419 PAGES - 20,90 €

Premier roman d'un universitaire anglais, *Dissolution* prend pour cadre l'Angleterre du XVI[e] siècle, où sévit la Réforme anglicane, menée d'une poigne de fer par Cromwell, le célèbre et sanguinaire premier ministre du roi Henri VIII, qui fait fermer un à un les monastères catholiques en utilisant complots, tortures et autres moyens de pression. Commissaire du roi à l'intellect brillant mais au corps difforme (il est bossu), Matthew Shardlake est envoyé au monastère de Scarnsea afin d'élucider un meurtre abominable dont fut victime le précédent commissaire, envoyé sur les lieux pour fermer le monastère. Au fil de son investigation, Shardlake va aller de surprise en surprise, les morts violentes s'accumulant tandis que ses convictions religieuses et philosophiques tremblent sur leur base. Dans la lignée du *Nom de la rose* (auquel un clin d'œil savoureux est adressé) ou des enquêtes du moine Cadfael d'Ellis Peters, voici un nouveau polar moyenâgeux qui ne manque pas d'originalité. Au fur et à mesure que l'enquête progresse et que les fausses pistes s'accumulent, la révélation de la vérité s'efface peu à peu devant le portrait touchant d'un homme qui perd ses repères. Au-delà de son intrigue policière pourtant passionnante, *Dissolution* nous parle donc d'un esprit supérieur qui voit ses convictions se dissoudre, confrontées qu'elles sont à la réalité terrible d'une époque violente. Quand un roman de genre parfaitement tenu se double d'une expérience humaine aussi subtile et désenchantée, on ne peut rien faire d'autre que de tirer son chapeau.

Jacques Tourneur ou la magie de la suggestion

CENTRE POMPIDOU - 208 PAGES - 39,90 €

Juste un petit mot pour signaler la sortie de ce très beau livre. Évoqué le mois dernier à l'occasion de la superbe rétrospective qui lui était consacré au Centre Pompidou, Jacques Tourneur est donc l'objet d'un bouquin passionnant (le premier en France) publié par les éditions du Centre et écrit par Michael Henry Wilson, historien du cinéma, ami et collaborateur de Martin Scorsese. À acheter les yeux fermés pour les fans de Tourneur et à découvrir de toute urgence pour ceux qui ne connaissent pas encore l'œuvre vénéneuse et désespérée du réalisateur de **La Féline**.

MOVIES 2000
La librairie du cinéma

DVD zone 2 disponibles à partir de 6 €
DVD imports disponibles à partir de 10 €

DVD ZONE 1
FREDDY VS JASON
JEEPERS CREEPERS 2
HOUSE OF THE DEAD
HOUSE OF 1000 CORPSES
Freddy vs Jason 35 €
Jeepers Creepers 2 35 €
House of the Dead 35 €
House of 1000 Corpses 35 €

MOVIES 2000 achète vos DVD, revues de cinéma, affiches, photos, fanzines...

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS
(MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Pionniers du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror**

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / *Freddy IV* / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Nosk** / **Brain Dead** /

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / **Brian Yuzna**...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / **Tous les Harlemands** / **Body Melt**...

100 **SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES.** **X-Files** / **Toy Story**.

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'été Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

Picture Show / David Lynch / «Les Films après la Bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** /

cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **La Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

54 **Bad Taste** / **Le** Marché du Film FIFB / «Les héros du fantastique» / «Vendredi 13, l'Héritage» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV ***Freddy***...

68 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / **Twin Peaks** (pilote)...

La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / **Indiana Jones TV** / **Twin Peaks** / **La Colonie**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

102 **N° SPECIAL** ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Hu....100 pages**

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Toni Mark...

104 ***X-Files*** / **Millennium** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Last Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** /

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / **Millennium** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Rétro gore»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / «Xistenz» / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** /

«Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du Fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM : La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Freebies** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 **Spécial Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 **Spécial Dinosaures** du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / **Marcelo TV**...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes**...

Hellraiser 4 / **Anaconda** / **Shining TV**...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / retro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / **Millennium**...

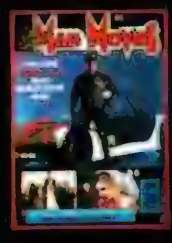
110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Speed**...

Mon Ami Joe / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode I** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouille»...



121 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / *Resident Evil 3*...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to**

Mars / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / *San Ku Kai* / «Hommage à la *Hammer*»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «*Transit*»...

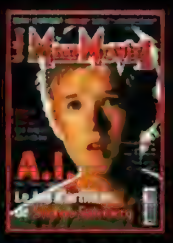
130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Hitchcock»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / dossiers Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**...

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samouraïs** / dossier Terry Gilliam



135 **A.I.** / **From Hell** / **The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars** / **Battle Royale** / **Le Voyage de Chihiro** / **Harry Potter** / **Chevalier**

137 **Rollerball** / **Mons-**

tres et Cie / **The One** / Peter Jackson : de Z à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux** / **Les Autres** / **13 Fantômes** / Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell** / **Spiderman** / **Versus** / **Donnie Darko** / «Les visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon** / **Rollerball** / **Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'œuvre oubliés»

141 Dossier **Resident Evil** / **Le Voyage de Chihiro** / **Spiderman** / **Panic Room** / «30 scènes inoubliables»

142 **SPECIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE** **Star Wars Episode II** / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Echine du diable** / **Femme Fatale**...

143 **SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2.** Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2** / **Minority Report** / **Darkness** / **Metropolis** / «L'esprit comic-book en 30 films»

144 **Men in Black 2** / **Le Règne de feu** / **Brocéliande** / **Jeepers Creepers** / **Jason X** / **Arac Attack** / **Requiem** / **Mes chers voisins** / «Nos 10 années assumées»

145 Dossier **Minority Report** / **Windtalkers** / **SimOne** / **Signes** / **Blood Feast 2** / int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier **Signes** / **Halloween resurrection** / **xXx** / **Terminator 3** / **Kill Bill** / **Jeepers**

Creepers 2 / **The Ring** / **Seijun Suzuki** / int. carrière Jack Hill

147 Dossier **Meurs un autre jour** / **Daredevil** / **X-Men 2** / **Hulk** / **Harry Potter et la chambre des secrets** / **Spider** / **Osamu Tezuka** / int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier **Les Deux tours** / **Re-Animator 3** / **Spy Kids 2** / **Cradle of Fear** / **Resurrection of the Little Match Girl** / **Les Larmes du tigre noir** / Le cinéma Thaïlandais / int. carrière Sergio Solima

149 Dossier Gérardmer 2003 / **The Matrix Reloaded** / **Brocéliande** / **Le Cercle** / **Gangs of New York** / **Le Château dans le ciel** / int. carrière José Mojica Marins

150 Dossier **Dark Water** / **X-Men 2** / **Hulk** / **The League of Extraordinary Gentlemen** / **Solaris** / **Cabin Fever** / **Leeches** / **Speed Demon** / **Darkness Falls** / **Scarecrow** / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

151 Dossier **Daredevil** / **Terminator 3** / **Black Mask 2** / **Willard** / **Cypher** / **Traqué** / **Star Trek Nemesis** / Les films comic-books ratés / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossier **Evil Dead** et **Maléfique** / **X-men 2** / **House of the Dead** / **Animatrix** / **Dreamcatcher** / **Destination finale 2** / Génération **Evil Dead** / le fantastique à l'écossaise / AFM 2003

153 Dossier Les Evénements de la

rentrée : **Kill Bill**, **Hero**, **Blueberry**, **Le Retour du roi**, **Freddy Vs Jason**, **Underworld**... / **Matrix Reloaded** / **Animatrix** / **Basic** / **X-Men 2** / **28 Jours plus tard**

154 Dossier **Hulk** / **Darkness** / **Haute Tension** / **Nuits de Terreur** / **Animatrix** / **Ong Bak** / int. carrière Steve Wang

155 Dossier **Terminator 3** / Les effets spéciaux de **Matrix Reloaded** / **Abîmes** / **Narc** / **Les Enfants d'Abraham** / **Charlie's Angels 2** / **Détour Mortel** / **The Eye** / **Pirates des Caraïbes** / **Tomb Raider 2** / int. carrière Sergio Martino

156 Dossier **Underworld** / **Matrix Revolutions** / **Hero** / **Identity** / Les effets spéciaux de **La Ligue des gentlemen extraordinaires** / **Skinned Deep** / **Monster Man** / **Willard** / **Cowboy Bebop**

157 Dossier **Freddy contre Jason** / **The Texas Chainsaw Massacre** / **May** / **Infernal Affairs** / **Mystic River** / **Bad Boys 2** / Hommage à Charles Bronson / int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

158 Dossier **Hellboy** / Dossier **Kill Bill Volume 1** / **Matrix Revolutions** / **Gothika** / **Zatoichi** / **Le Monde de Nemo** / **S.W.A.T.** / **Alien** / **Flesh for the Beast** / **Slashers** / int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 46 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____
ADRESSE ____
CODE POSTAL ____ VILLE ____
PAYS ____

Date d'expiration : ____ / ____ (Mois/Année)

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 couverture Spiderman
143 couverture Blade II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154	155	156	157	158						

☐ Hors série n°1 John Carpenter
☐ Hors série n°2 Peter Jackson

■ Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case ci-

COLLECTION IMPACT

1 Commando / Rocky 4 / L'Homme des Morts-Vivants / Avoriaz 1986...

Rambo / Clio / dossier Emmanuelle

16 Spécial Rambo 3 / poster / Cyborg / La Bête de Guerre...

17 Freddy 4 / Piège de Cristal / Rambo 3 / Traci Lords...

18 Freddy 4 / L'Arme Absolue / ... et «L'Inspecteur Harry» / Top Hats...

19 Avoriaz 1989 / Punisher / Schwarzenegger...

20 Indiana Jones / Silverterre - Punisher / La Mouche 2...

21 Total Recall / Freddy 5 - Cabal / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 Batman / Permis de Tuer / L'Arme Fatale 2 / Haute Sécurité...

23 Spécial la trilogie «Indiana Jones» / Punisher / Society / The Killer...

24 Avoriaz 1990 / ... musclés / Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 Robocop 2 / Total Recall / ...

27 Nanas virils / Van Damme / ... / Trax Lords...

29 Total Recall / Predator 2 / Stallone et Schwarzie 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des Rocky / Hong Kong Connection / Cabal...

31 Highlander 2 / Coups pour Coups / Danse avec les Loups / int. Franco Nero...

32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / Terminator 2...

33 Terminator 2 / Van Damme / «Black is Beautiful» / ... bizarre...

35 Terminator 2 / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz sous les films / Universal Soldier / Alien 3...

37 Les Nerfs à Vif / JFK - Le Dernier Samaritain / «Black is Beautiful» 4...

38 Basic Instinct / ...

39 ... / Universal Soldier / Batman 2 / ...

40 La saga des Alien / Reservoir Dogs / Cliffhanger / Impitoyable...

41 Van Damme / C'est Arrivé près de chez vous / dossier «Aliens»...

42 Dracula / Chasse à l'Homme / dossier «Des hommes d'action»...

43 Bad Lieutenant / Cavale sans issue / Piège en Haute Mer / dossier «Femmes fatales»...

44 Cliffhanger / True Romance / dossier «Action Men»...

45 A Toute Epreuve / La trilogie RoboCop / Last Action Hero / Cannes 1993...

46 Le Fugitif / Last Action Hero / John Woo / ... Eastwood...

47 Dossier Spielberg / Cliffhanger / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opéras» / carrière Kevin ...

49 ... / Opéras suite / Demolition Man / ...

50 Spécial Action Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 Pulp Fiction / Killing Zoé / dossier «Amicalement Filmé»...

52 Speed / Killing Zoé / The Crow / carrière Brandon Lee...

53 True Lies / Pulp Fiction / TimeCop / int. Cameron et Schwarzie...

54 Frankenstein / Entretien avec un Vampire / Crying Freeman / dossier «Blondes»...

55 Les Evadés / Streetfighter / Mortal Kombat / Kick Boxing...

56 Judge Dredd / The Killer - Sonatine / GoldenEye / int. Jim Wynorski...

57 Mort ou Vif / carrière Sharon Stone / Batman et Robin / Une Journée en Enfer...

58 Judge Dredd / Desperado / ... / ...

59 Mortal Kombat / Assassins / Apollo 13 / carrière Mel Gibson...

60 Seven / GoldenEye / dossier James Bond / Showgirls...

61 Broken Arrow / Heat - Casino / L'Armée des 12 Singes / Tom Hank...

62 Dossier Crying Freeman / L'Effaceur / Mort Subite...

63 L'Effaceur / Le Grand Tournoi / Rock - Twister - Fargo...

64 Mission Impossible : le film et la série / L.A. 2013 / int. John Carpenter...

65 Au Revoir à Jamais / Daylight / Risque Maximum / dossier «Films catastrophes»...

66 X-Files - Mars Attacks ! / Star Wars / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 Batman & Robin / Roméo & Juliette / Kids Return / Le Seme Element...

68 Dossier Dobermann / Le Monde Perdu / ... / Speed 2...

69 X-Files - Titanic / Volte/Face / Volcano / Les Ailes de l'Enfer...

70 Copland / L.A. Confidential / Hame-II - Alien 4 / Le Pacificateur...

71 Titanic - Demain ne Meurt Jamais / Starship Troopers / U-Turn / Sphere TV...

72 Jackie Brown / Il Etait une Fois en Chine / dossier «Blaxploitation»...

73 Un Tueur pour Chine / carrière Di Caprio / Pluie d'Enfer / U.S. Marshals...

74 L'Arme Fatale 4 / Sexcrimes / Jackie Chan / Cannes 98...

75 Chapeau Melon / le film et la série / Godzilla / int. David Duchovny...

76 Le Masque de Zorro / Snake Eyes / Nuits d'Attente / carrière Nicolas Cage...

77 Soldier / Rush Hour / Enfermé d'Etat / Oz / carrière Shane Black...

78 Star Wars / Un Plan Simple - Boum / dossier «On les filles ta...

79 ... / ...

80 ... / ...

81 Dossier Buffy / spécial séries TV / Le 13ème Guerrier

82 Austin Powers 2 / Fight Club / Les Sopranos / Le X Fantastique...

83 Sleepy Hollow / La Fin des Temps / Les Rois du Désert / The Practice

84 American Psycho / Les Rois du Désert / carrière Lounès / Buffy & Angel

85 X-Men / American Psycho / dossier ... / Queruss / AFM 2000

87 X-Men / Shanghai Kid / En Pleine Tempête / carrière Jackie Chan...

88 The Cell / Tigre et Dragon / L'Enfer du Devoir / carrière Jet ...

89 Incassable / X-Files / Dark Angel / ... / Men of the Gun...

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,00 € (26 F) + 1 € de participation aux frais d'envoi. Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (n°s : 1, 2, 9, 10, 26, 28, 34, 36 et 59 : épuisés). Pour l'étranger : 5,00 € par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.

Oui, je désire recevoir les numéros de **Impact** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés)

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE ..... CP ..... VILLE ..... PAYS .....

Date d'expiration : ... Mois/Année

Date et signature obligatoires

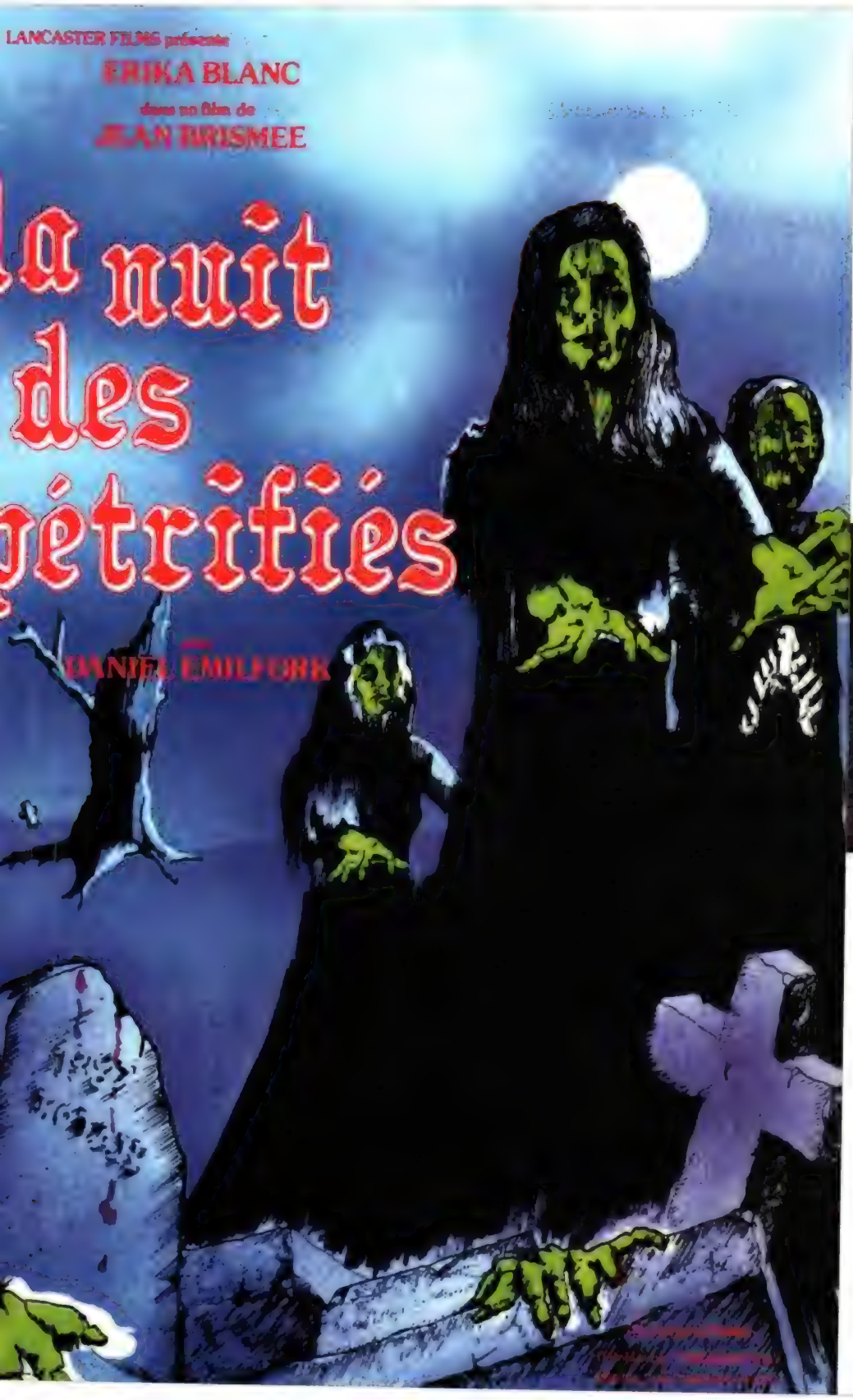
IMPACT	1	2	3	4	6	7	11	12
13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23
24	25	27	29	30	31	32	33	35	36	37
38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48
49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59
60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70
71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81
82	83	84	85	87	88	89				

☐ ...

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 49



LE CHÂTEAU DU VICE

OU **AU SERVICE DU DIABLE**, OU **PÉTRIFICATION**, OU **LA NUIT DES PÉTRIFIÉS**. 1971. RÉAL.: JEAN BRISMÉE. SCÉN.: JEAN BRISMÉE, CHARLES LECOQ, PATRICE RHOMM. INT.: JEAN SERVAIS, JACQUES MONCEAU, ERIKA BLANC (ENRICA BIANCHI COLOMBATTO), DANIEL EMILFORK, LUCIEN RAIMBOURG. PROD.: CETELCI/DELFINO FILMS. DISTR.: COMACICO. BELGIQUE.

Un car de touristes se perd dans la nature. Ses passagers trouvent refuge au château d'un baron réputé maudit sur la foi d'une légende affirmant que toutes les filles aînées de sa famille deviennent des succubes, autrement dit des démons femelles. À peine le temps de dire « *Bonjour, quel temps pour la saison dites-donc, c'est à ne pas mettre un critique de Télérama dehors !* » que les membres du groupe décèdent les uns après les autres, tous victimes de leur défaut principal représentant à eux sept les sept péchés capitaux (**Seven**, donc !). Il s'agit du seul long métrage de Jean Brismée, un prof de maths dans le civil, secondé - dit-on - par André Hunnebelle, qui venait de si bien trahir l'esprit des

Erika Blanc, succube dans Le château du vice. « Le petit coup de blanc le matin, ça fait du bien » (Montaigne) !

livres de Fantômas. Les auteurs s'efforcent de mêler le gothisme traditionnel à quelques hardiesses érotiques clairement promises par ce titre du **Château du vice** (« *Mais ils auraient mieux fait de serrer les vices à fond !* » déplorait autrefois le public déçu...). À l'actif de cette aventure aux titres baladeurs, notons tout de même sa somptueuse photographie, une Erika Blanc très inspirée dans sa composition de la succube, tandis que le sardonique Daniel Emilfork trouve enfin un rôle à la mesure de son talent, celui de Belzébuth.

LE CHÂTEAU HANTÉ

1897. RÉAL. ET SCÉN.: GEORGES MÉLIÈS. INT.: GEORGES MÉLIÈS. PROD.: STAR FILM. FRANCE.

Méliès, qui a tout tenté avant les autres, aborde les histoires de revenants dans ce bien nommé **Château hanté**. Un jeune chevalier y aborde en effet un vieux manoir où lui apparaissent divers fantômes et

plusieurs squelettes. Après une lutte « endiablée », il finit par succomber, en attendant la venue du prochain visiteur sur les lieux. Et si l'on vous demande un jour quel est le thème favori du cinéma fantastique, vous pourrez répondre « les apparitions de fantômes », avec près de 2000 films au compteur. On rigole, mais si vous annoncez ça un jour au Trivial Pursuit, un silence respectueux saluera bien vite votre culture et l'on vous resservira à boire !

LE CHAUDRON INFERNAL

1903. RÉAL. ET SCÉN.: GEORGES MÉLIÈS. INT.: JEHANNE D'ALCY, GEORGES MÉLIÈS. PROD.: STAR FILM. FRANCE.

En 1903, le même Georges Méliès entreprend **Faust aux Enfers**, une pièce fantastique en seize tableaux, inspirée du récit de Goethe, où évoluent démons, hydre à sept têtes, déesses, naïades et autres créatures mirifiques. Mais le magicien de Montreuil aimant trop le rôle de Satan (voir au titre **Le Cabinet de Méphistophélès**), il tourne la même année cette courte bobine où le Diable fait notamment bouillir trois beautés pécheresses (dont Charlotte Faës, dite Jehanne d'Alcy, pour les intimes, sa maîtresse et future femme…), lesquelles vont s'enflammer à la stupéfaction générale. On estime à pas loin d'une vingtaine les apparitions du maître dans le rôle de divers démons. Diable !

LES CHAUSSONS ROUGES

THE RED SHOES. 1948. RÉAL.: MICHAEL POWELL, EMERIC PRESSBURGER. SCÉN.: KEITH WINTER, EMERIC PRESSBURGER, D'APRÈS LE CONTE D'ANDERSEN. INT.: ANTON WALBROOK, MARIUS GORING, MOIRA SHEARER, LEONIDE MASSINE, ROBERT HELPMANN, ALBERT BASSERMAN, LUDMILA TCHERINA. PROD.: MICHAEL POWELL, EMERIC PRESSBURGER, THE ARCHERS. G.B.

Davantage spectacle chorégraphique et musical que film fantastique, cette œuvre s'inspire du conte d'Andersen avec sa ballerine contrainte par ses « chaussons rouges » à danser toute une nuit jusqu'à ce que mort s'ensuive. Cette intrigue sert tout d'abord de simple prétexte au ballet monté par les principaux personnages, puis finit par rejoindre le réel quand l'héroïne, déchirée entre l'amour d'un homme et sa passion pour la danse, se laisse entraîner au fond d'un précipice par les fameux chaussons utilisés dans la pièce, faute de n'avoir pu choisir sa destinée. La rigueur du script, l'exacerbation des sentiments, l'irruption sournoise du Fantastique dans la réalité quotidienne, la description passionnelle du milieu de la danse, avec surtout la mise en évidence de la dévotion totale demandée par un art aussi exigeant, font de ce film un nouveau chef-d'œuvre des auteurs du **Narcisse noir**, d'**Une question de vie ou de mort**, et surtout du futur **Voyeur**. Sans parler de la virtuosité de la mise en scène et l'utilisation de couleurs flamboyantes, qui annoncent déjà un autre chef-d'œuvre des mêmes cinéastes, le remarquable **Les Contes d'Hoffmann**, magnifié cette fois par la partition musicale de Jacques Offenbach, son unique opéra sérieux après une bonne série d'opérettes plus ou moins légères.

Moira Shearer enfile « Les chaussons rouges ».

CHE FINE HA FATTO TOTO BABY ?

1964. RÉAL.: OTTAVIO ALESSI, PAOLO HEUSCH. SCÉN.: BRUNO CORBUCCI, GIANNI GRIMALDI, OTTAVIO ALESSI. INT.: TOTO, IVY HOLZER, EDY BIAGETT, ALICIA BRANDET, PIETRO DE VICO, MISCHA AUER. PROD.: P.C.M. CINEMATOGRAFICA. ITALIE.

À l'instar des « histoires de Toto », qui illuminèrent jadis nos cours de récréation, celles de l'acteur Toto, le Fernandel italien aux contorsions impayables, furent, elles aussi, nombreuses. Y compris dans le genre fantastique avec **Toto Nella Luna**, **Toto Tarzan**, **Deux légionnaires au harem**, **Le Sei Mogli di Barbablu**, le besogneux **Toto contre Maciste**, ou le plus réussi **Toto all'Inferno**. Quand on lui demanda son nom la première fois, il répondit de façon fort civile : « *Antonio Furst de Curtis Gagliardi Ducas Comneno di Bisancio* » !, ce à quoi on lui rétorqua tout aussi poliment « *Bon d'accord, tu t'appelleras Toto !* ». D'abord chansonnier fantaisiste, il débute à l'écran en 1937 et tourne une centaine de films jusqu'à sa mort survenue en 1967, dont cette comédie grinçante prenant pour cible **Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?** (d'où le titre) tourné deux ans plus tôt par Robert Aldrich. Le ton primesautier du début change cependant assez vite lorsque le personnage interprété par Toto devient fou meurtrier sous l'emprise de la drogue pour finir cloîtré dans un asile. Paolo Heusch avait déjà signé seul en 1958 **Le Danger vient de l'espace** et, sous le pseudo de Richard Benson, le ravageur **Monstre aux filles** (**Lycanthropus**) avec la très belle Barbara Laas, fiancée à l'époque au cinéaste Roman Polanski.

CHE OVNI

1968. RÉAL.: ANIBAL USET. SCÉN.: GIUS (AUGUSTO GIUSTOZZI). INT.: JUAN CARLOS ALTAVISTA, JORGE SOBRAL, ALDO BIGATTI, MARCELA LOPEZ REY, RODOLFO CRESPI, PERLA CARON, ERIKA WALLNER. PROD.: BECCAGLIA FILMS. ARGENTINE.

Sans paraître y toucher, l'Argentine livre bon an, mal an, une ou deux productions fantastiques, et cela depuis trois titres réalisés en 1942 : **Una Luz en la Ventana de Manuel**, **Bajo un Angel del Cielo** et **Fantasma en Buenos Aires**. Plus tard viendront quelques rares spécialistes comme Emilio Vieyra, Enrique Carreras, ou, plus récemment, le prometteur Eliseo Subiela. **Che Ovni** phagocyte un peu le genre, car il s'agit surtout d'une comédie science-fictionnelle aux effets spéciaux rares mais aux gags multiples. En fait, le script reprend plus ou moins le sujet de **Kiss Me Quick** tourné quelques années auparavant (et tristement rebaptisé chez nous **La Vie sexuelle de Frankenstein**). L'envoyé d'une planète où l'accouplement n'est plus de mise s'en vient prendre des leçons chez nous (pas con !), en essayant de nous ravir au passage une terrienne encore assez délurée, et donc deux fois ravie !

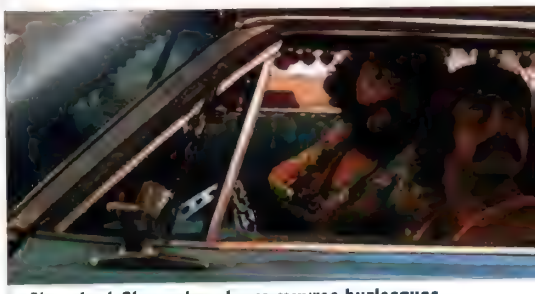
CHECKERS IN TAN TAN TANUKI

AUX USA : **CHECKERS IN RACOON FEVER**. 1985. RÉAL. ET SCÉN.: TORU KAWASHIMA. INT.: LE GROUPE THE CHECKERS, YUMIKO ENDO. PROD.: TOHO FILMS. JAPON.

Tourné façon comics, ce film musical fait la part belle au groupe japonais The Checkers, six jeunes garçons aux « cheveux dans le vent ». On y vient justement, puisqu'à la manière du **Help** de Richard Lester, avec Les Beatles, les Checkers se découvrent certains pouvoirs mentaux (dont celui de débrancher votre platine dès qu'on y place un de leurs disques, parce que c'est vraiment trop moche…), pouvoirs qui vont leur permettre d'affronter une organisation criminelle cherchant à utiliser leurs facultés cérébrales à des fins purement maléfiques. En dehors d'une musique qui peut en ravir certains, les chanteurs ont aussi voulu nous prouver qu'ils jouaient la comédie comme des savates. Pari largement tenu ! Toru Kawashima tournera en 1994 **Man with the embossed tapestry** inspiré du texte de l'écrivain Edogawa Rampo.

CHEECH AND CHONG'S NEXT MOVIE

1980. RÉAL.: TOMMY CHONG. SCÉN.: CHEECH MARIN, TOMMY CHONG. INT.: CHEECH MARIN, TOMMY CHONG, PAUL REUBENS, EVELYN GUERRERO, BETTY KENNEDY. PROD.: HOWARD BROWN, UNIVERSAL PICTURES. USA.



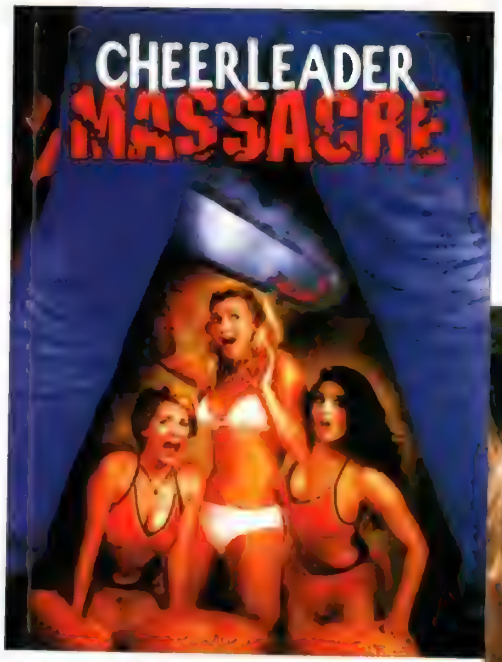
Cheech et Chong dans leurs œuvres burlesques.

Tommy Chong et Cheech Marin, déjà vedettes du rock fort, lancèrent leur duo cinématographique en 1978 à l'occasion du **Up in Smoke** (**Faut trouver le joint**) de Lou Adler, puis ils tournèrent une demi-douzaine de titres le plus souvent réalisés par Tommy Chong (actuellement interné pour deals bizarres sur Internet). Leur sens de l'humour énorme leur valut quelques adeptes, à la fois chez les amateurs de premier, de second, voire même de douzième degré. Ce titre fait suite au premier de la série et conte les déambulations toujours navrantes, salingues, voire carrément scatos, de nos deux maladroits professionnels, avec présence extraterrestre et vaisseau spatial traité en animation, ce qui justifie sa maigre appartenance au genre fantastique. Au casting figure Paul Reubens (Pee Wee Herman) à l'humour bien strange, lui aussi.

CHEERLEADER CAMP

OU **BLOODY POMS POMS**. 1988. RÉAL.: JOHN QUINN. SCÉN.: DAVID LEE FEIN, R.L. O'KEEFE. INT.: LEIF GARRETT, BETSY RUSSELL, BUCK FLOWERS, LUCINDA DICKEY, LORIE GRIFFIN, TERI WEIGEL. PROD.: JOHN QUINN, JEFFREY PRETTYMAN. USA.

L'érotisme, comme l'humour, participe d'une émotion strictement personnelle, et là où certains grimpent aux rideaux devant les prothèses mammaires de Pamela Anderson (garanties dix ans, pièces et main-d'œuvre, n'empêche…), d'autres restent fidèles aux valeurs sûres, comme la majorette ou encore la « pom-pom girl » (« cheerleader » aux USA). Peut-on résister à ses déhanchements suggestifs, sa soumission au mâle vainqueur, sa poitrine atteinte du syndrome de Parkinson, et surtout ses deux grosses pom-poms et sa mahousse paire de houpettes ? C'est trop, je sais même pas si je vais finir ce texte ! En revanche, n'en parlez pas à ma copine à qui j'ai toujours donné le change en faisant semblant de regarder les lanceuses du disque soviétiques (record battu avec le dernier Céline Dion. ça braille trop, on veut le lancer le plus loin possible !). Mais, bon, pour en venir au titre, **Cheerleader Camp** rappelle **Blood Hook**, où un mystérieux tueur découpe de la pom-pom lors d'un concours local, que c'en est une misère et que l'on devrait protéger cette espèce en voie de disparition. Aux amateurs accros comme moi, j'indique d'autres chefs-d'œuvre : **Beautiful Nude Malibu Cheerleaders**, **Head Cheerleader Dead Cheerleader**, **Satan's Cheerleaders**, **Revenge of the Cheerleaders**, un assez triste **Cheerleader Autopsy**. et, plus récemment, les **Cheerleader Massacre** et **Cheerleader Ninjas** chroniqués ci-dessous. Mais surtout, n'en abusez pas si vous ne voulez pas finir vos jours comme gros niqueur à Mad Movies !



CHEERLEADER MASSACRE

2003. RÉAL.: JIM WYNORSKI. SCÉN.: LENNY JULIANO. INT.: LEONARD JOHNSON, BRAD BECK, TAMIE SHEFFIELD, CHARITY RAHMER, SAMANTHA PHILLIPS, NIKKI FRITZ, JULIE CORGILL. PROD.: ROGER CORMAN, CONCORDE. USA.

À l'instar du regretté Beethoven, impossible de décrocher quand on consomme de la pom-pom girl (ah si ! l'ouverture de la 5ème avec son fameux « pom pom pom pom », c'est un signe, ça…). Ceci dit, au niveau de l'inspiration, rien de nouveau sous le soleil. Quelques jeunes éberlués, dont cinq Cheerleaders, partent en week-end dans une demeure au fond des bois… et celui qui connaît la suite ne la raconte pas aux autres ! D'abord annoncé comme **Slumber Party Massacre IV** (rappelez-vous, le premier s'appelait chez nous **Fête sanglante**, le troisième **Massacre à la perceuse**), ce nouveau titre déçoit de la part d'un Jim Wynorski pourtant bien sympathique. En fait, son film ne vaut pas un clou : budget endémique, tournage vidéo, clichés d'usage, acteurs nullos, effets spéciaux inexistants, stock-shots d'anciens films (toute la séquence avec Brinke Stevens), repiquage de musiques des productions Concorde, mais surtout. abandon total de cet humour « campy » qui nous ravissait tant chez ce bon vieux Jimmy. Si Wynorski se prend au sérieux, que nous préparent les autres ?

CHEERLEADER NINJAS

2002. RÉAL. ET SCÉN.: KEVIN CAMPBELL. INT.: ADAM BURNS, KEVIN CAMPBELL, DAVID DOUGHERTY, KIRA REED, RENEE DEEMER, ANGELA BRUBAKER, TAMARA LENTZ. PROD.: GEORGE FLYNN, KEVIN CAMPBELL, CONTROL TRACK PRODUCTIONS. USA.

Le titre donne envie, faut reconnaître, même si le récit s'avère plutôt sobre au niveau des bagarres et des séquences libertines. Pourtant, ça part bien : les filles d'une école catholique reprochent aux pom-poms girls locales de provoquer la vague d'érotisme sévissant sur la région, et notamment via Internet. Décidées à se défendre, les Cheerleaders prennent des cours de kung-fu, mais vont bientôt se heurter à un mystérieux Monsieur X (comme son nom l'indique !), prêt à lâcher sur le monde son armée de zombies virtuels. Conscientes de leur devoir, les filles se réconcilient aussitôt pour affronter ce nouveau danger. *« Mon film est d'un stupide achevé, mais c'est pour cela que vous allez l'aimer ! »* annonce plaisamment le réalisateur, qui préfère la jouer second degré et profil bas, vu son budget endémique et l'épaisseur de certains gags dignes des ***Benny Hill*** de nos bons vieux dimanches d'autrefois.

Quand les « cheerleaders ninjas » montrent leurs atouts (…cœur !).

CHEESEBURGER FILM SANDWICH

AMAZON WOMEN ON THE MOON. 1987. RÉAL.: JOE DANTE, JOHN LANDIS, PETER HORTON, CARL GOTTLIEB, ROBERT K. WEISS. SCÉN.: MICHAEL BARRIE, JIM MUHOLLAND. INT.: STEVE GUTTENBERG, ROSANNA ARQUETTE, CARRIE FISHER, MICHELLE PFEIFFER, PAUL BARTEL, RUSS MEYER, SYBIL DANNING, MONIQUE GABRIELLE. PROD.: JOHN LANDIS, UNIVERSAL. DISTR.: SINFONIA FILMS. USA.

Suite de sketches de diverses longueurs visant tous azimuts les instances sociales, le racisme, les films ringards de SF (en costumes de **Planète interdite**…), la pub et la télévision (*« Même combat ! »* diront les pessimistes), la presse à scandales, la critique ciné et, de manière générale, la civilisation américaine dans son ensemble. Pour être franc, l'ensemble ne vaut pas l'irrésistible **Hamburger Film Sandwich**, lui-même inspiré des **Monstres** et des **Nouveaux monstres** de Dino Risi et ses compères, mais enfin, les auteurs ne manquent pas d'idées, d'autant qu'ils abordent de nombreux thèmes du cinéma fantastique : docteur fou, space-opera, androïde velu, personnage piégé dans son téléviseur, homme invisible (du moins le pense-t-il, car les autres le voient parfaitement !), et même, le croirait-t-on, le monstre du Loch Ness avec redingote et vieux chapeau qui ne serait autre que… Jack l'Éventreur ! L'humour fou n'est pas toujours présent, mais ça délire grave quand même. (M57P.54).

Cheesburger Film sandwich : gags et « playmates interdites ».

CHEHRE PE CHERHA

1979. RÉAL. ET SCÉN.: RAJ TILAK. INT.: SANJEEV KUMAR, VINOD MEHRA, AMOL PALEKAR, REKHA, SULAKSHANA PANDIT, AMJAD KHAN, SURESH CHATWAL. PROD.: RAJ TILAK. INDES.

Derrière ce titre obscur, qui signifie tout simplement « Face à face », se dissimule une adaptation du *Jekyll & Hyde* de Robert-Louis Stevenson. Sauf que les deux personnalités antagonistes du même individu se nomment ici Dr. Vincent et Mr. Blackstone. L'autre audace de cette version consiste en une vigoureuse modernisation du thème, au point que l'on voit l'affreux Blackstone s'échapper à moto et risquer quelques cascades, poursuivi à fond la caisse par une police en furie. Sanjeev Kumar joue le double rôle, tandis que la jolie (mais très typée) Rekha interprète celui tenu par Miriam Hopkins dans la version de Rouben Mamoulian, en 1932.

LE CHEMIN DU CIEL

HIMLASPELET. 1942. RÉAL.: ALF SJOBERG. SCÉN.: RUNE LINDSTRÖM. INT.: RUNE LINDSTRÖM, ANDERS HENRIKSON, HOLGER LOWENADLER, EIVOR LANDSTROM, ANITA BJORK, GUDRUN BROST, NILS GUSTAFSSON. PROD.: WIVEFILM. DISTR.: DISCINA. SUÈDE.

Une jeune servante accusée de sorcellerie lors d'une épidémie de peste meurt sur le bûcher après que Dieu en personne soit venu lui vanter les joies de sa vie prochaine dans l'au-delà. Son fiancé (le scénariste et auteur de la pièce originale, Rune Lindström) imagine alors de la rejoindre au cours d'un long voyage initiatique où il va croiser divers prophètes, Lucifer, Joseph et la Vierge Marie. Une suite de rencontres vécues comme autant d'épreuves qui vont orienter son destin. Sur le point de descendre aux Enfers pour avoir cédé aux tentations, il se retrouve au Paradis dans les bras de celle qui l'attendait. C'est bô !
Un conte fantastique, d'un mysticisme torride, où les personnages bibliques interviennent de façon

Le chemin du ciel : à droite, l'acteur/scénariste Rune Lindström.

fort naturelle au cours du récit, et une belle métaphore sur la possibilité de rachat des hommes de bonne volonté. En clair, du moralisme désuet - magnifié par de la belle image et de jolies toiles peintes pour figurer le Paradis - mais du moralisme quand même.

CHÉRI-BIBI

IL FORZATO DELLA GUIANA. 1954. RÉAL.: MARCELLO PAGLIERO. SCÉN.: PAUL MESNIER, D'APRÈS GASTON LEROUX. INT.: JEAN RICHARD, RAYMOND BUSSIÈRES, ALBERT PRÉJEAN, DANIELLE GODET, LEA PADOVANI. PROD.: MENNON/TAURUS/ARIEL/UGC. FRANCE/ITALIE.

Chéri-Bibi, un massif garçon boucher devenu assassin en série par obligation (d'où son fameux *« Fatalitas ! »* comme juron principal), naît au fil des cinq romans de Gaston Leroux (*Le Fantôme de l'Opéra*) parus à partir de 1914. Au cinéma, après une version muette en 1918 (**La Nouvelle aurore**), il prit les traits de Pierre Fresnay en 1937 (une belle erreur de casting !), ceux d'Hervé Sand pour la télévision en 1975, et ceux de Jean Richard dans cette adaptation assez fidèle aux romans. Mais la célébrité viendra avec les courtes bandes dessinées du quotidien France-Soir, où il prit place de 1951 à 1968 aux côtés d'autres strips comme *Les Amours Célèbres* et le fameux *Le Crime ne paie pas*. L'élément fantastique intervient lorsque le docteur Kanak, praticien fou et cannibale expédié au bagne pour ses expériences interdites, greffe la peau d'un marquis sur Chéri-Bibi, lequel prend sa place et retrouve du même coup son ancienne fiancée devenue depuis la femme de ce noble (mais criminel) personnage. Saluons la performance de Jean Richard, méconnaissable sous les traits du héros, à l'inverse de tous ces acteurs maquillés que l'on reconnaît illico, comme notre Bébel national, ou, pire encore, Jean Marais dans la série des **Fantômas**. Ça ne ratait jamais : dès qu'il apparaissait sous une nouvelle identité, toute la salle s'écriait aussitôt *« Tiens, revoilà Fantômas… »*. Un peu raté, comme suspense !

L'étonnante composition de Jean Richard dans Chéri-Bibi.

CHÉRIE, JE ME SENS RAJEUNIR

MONKEY BUSINESS. 1952. RÉAL.: HOWARD HAWKS. SCÉN.: BEN HECHT, CHARLES LEDERER, I.A.L. DIAMOND. INT.: CARY GRANT, GINGER ROGERS, MARILYN MONROE, CHARLES COBURN, ROBERT CORNTHWAITE, HUGH MARLOWE. PROD.: SOL C. SIEGEL, TWENTIETH CENTURY FOX. USA.

Tandis que Cary Grant s'évertue comme un malade à synthétiser un élixir de jouvence, son chimpanzé cobaye mélange les composants, découvre la formule avant lui et déverse le tout dans le distributeur d'eau du laboratoire, provoquant ainsi quiproquos à la chaîne et rajeunissements inattendus. Même si la fraîcheur de cette comédie américaine typique s'étiole un peu au fil des ans, Howard Hawks tient bien les manettes et connaît toutes les ficelles du métier, laissant exploser à la faveur de cet argument science-fictionnel les pulsions enfantines enfouies au plus profond de nous, mais toujours prêtes à briser les conventions sociales et la discipline qu'exige du citoyen toute vie organisée. Si Marilyn Monroe joue à merveille la bécasse ingénue et si Cary Grant étale son talent habituel avec un sens inné des situations loufoques (voir **L'Impossible Monsieur Bébé**, ou encore le délirant **Arsenic et vieilles dentelles**), c'est quand même Ginger Rogers qui remporte la mise. Il faut la voir passer de la bonne bourgeoise à la fillette malicieuse en quelques frissons de visage, puis se libérer enfin, pour glisser le poisson rouge dans le pantalon du commanditaire, ou bien s'éclater sur la piste, montrant là toute l'étendue de son tempérament de danseuse émérite.

Ginger Rogers et Marilyn Monroe dans Chérie, je me sens rajeunir.

CHÉRIE, J'AI AGRANDI LE BÉBÉ

HONEY, I BLEW UP THE BABY. 1992. RÉAL.: RANDAL KLEISER. SCÉN.: THOM EBERHARDT, PETER ELBLING, GARRY GOODROV. INT.: RICK MORANIS, DANIEL SHALIKAR, JOSHUA SHALIKAR, MARCIA STRASSMAN, AMY O'NEILL, LLOYD BRIDGES. PROD.: DAWN STEEL, EDWARD S. FELDMAN, WALT DISNEY PICTURES/TOUCHWOOD PACIFIC PARTNERS. DISTR.: GAUMONT BUENA VISTA INTERNATIONAL. USA.

Chérie, j'ai rétréci les gosses ayant connu le succès que l'on sait, une recette restait à exploiter pour les multiplier (les recettes…). Walt Disney, trois ans après, met donc logiquement en route ce **Chérie, j'ai agrandi le bébé** s'évertuant surtout à ne rien changer au film original (même si on inverse ici le processus), afin de ne pas désorienter le consommateur habitué à sa marque de lessive ordinaire. Similitude des titres (**Honey, I Shrunk the Kids** et **Honey, I Blew Up the Baby**), des acteurs (Rick Moranis, Marcia Strassman, Robert Oliveri, Amy O'Neill) et surtout de l'histoire. Une famille bouleversée par un événement extraordinaire survenu à sa progéniture évite la catastrophe à force de débrouillardise, aidé en cela par une chance miraculeuse comme on n'en voit plus guère que chez Disney. Ici pourtant, le spectateur vibre assez peu, tant les péripéties réduites au minimum syndical se contentent d'illustrer le strict contenu du titre. Le bébé a grandi, il va s'échapper, pourra-t-on le faire

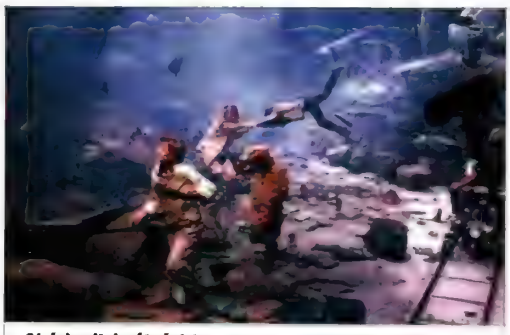
Chérie, j'ai agrandi le bébé : la famille entre de bonnes mains.

rétrécir ? « Rétrécir », tiens, ça rappelle quelque chose ! Mais oui, il suffit d'utiliser l'infernale machine du précédent film restée garée dans un hangar gigantesque, telle l'Arche perdue du célèbre aventurier. Le moyen est pratique, et puis cela souligne d'autant mieux la référence, c'est tout bénéfice. (M81P.57).

CHERIE, J'AI RÉTRÉCI LES GOSSES

HONEY, I SHRUNK THE KIDS. 1989. RÉAL.: JOE JOHNSON. SCÉN.: ED NAHA, TOM SCHULMAN, D'APRÈS STUART GORDON, ED NAHA, BRIAN YUZNA. INT.: RICK MORANIS, THOMAS BROWN, JARED RUSHTON, MARCIA STRASSMAN, AMY O'NEILL, KRISTINE SUTHERLAND. PROD.: PENNEY FINKELMAN COX, WALT DISNEY PICTURES/SILVER SCREEN PARTNERS III/DORIC PROD. DISTR.: WARNER BROS. USA.

S'il faut reconnaître que ce titre créait vaguement la surprise à sa sortie il y a une quinzaine d'années, force est de constater qu'il a mal vieilli depuis, n'arrachant que de pâles sourires aux cinéphiles de bonne volonté. Comment un sujet fignolé par Brian Yuzna, Stuart Gordon et Ed Naha a-t-il pu aboutir à ce simpliste *« Au secours, nous avons été rétrécis ! Parviendrons-nous à traverser le jardin,*



Chérie, j'ai rétréci les gosses : plan de tournage.

rejoindre la maison et retrouver notre taille initiale ? » (Attention « spoiler » : ils vont y parvenir, et tant pis pour le suspense). Mais, surtout, comment la description d'Américains moyens peut-elle friser autant le mauvais goût ? Le petit pavillon de banlieue, les 300 m² de terrain, l'attirail de pêche, le camping-car, la passion du foot et du baseball, les voisins beaufs, le mobilier ringue, jusqu'au moindre bibelot, tout transpire la démagogie à l'égard de la cellule familiale de base, cible privilégiée de Tonton Disney. En clair, il importe de flatter le peuple pour mieux lui piquer ses sous (dans cet esprit, La Française des Jeux, ***Star Academy*** et ses appels sur-tarifés, le Quinté Plus, TF1 champion du monde et, donc, Walt Disney livrent le même combat !). Restent heureusement des trucages honorables élaborés sous l'œil attentif du spécialiste en la matière, Joe Johnston. (M61.P.50, M63P.55).

CHERRY 2000

1986. RÉAL.: STEVE DE JARNATT. SCÉN.: MICHAEL ALMEREYDA, D'APRÈS LLOYD FONVIELLE. INT.: DAVID ANDREWS, MELANIE GRIFFITH, MARSHALL BELL, PAMELA GIDLEY, LARRY FISHBURNE, TIM THOMERSON, BRION JAMES. PROD.: EDWARD R. PRESSMAN, CALDECOT CHUBB, ORION. DISTR.: TWENTIETH CENTURY FOX. USA.

En l'an 2017, le romantisme n'a plus cours (profitez-en maintenant, les filles…). Dévalorisé, matérialisé, l'amour se pratique en compagnie de robots programmés en fonction des souhaits de l'utilisateur, comme aujourd'hui la poupée gonflable, sauf qu'avec la poupée gonflable, ça devient vite gonflant de la gonfler (*). Après avoir court-circuité la sienne lors d'un coït torride sous la mousse, le héros se décide à récupérer sa copie conforme en pleine zone 7, parcourue de vilains pillards et autres rejetés du système. À part Melanie Griffith, sublime dans le rôle d'une aventurière excentrique, le film déçoit sec, d'autant que le script

Melanie Griffith, rebelle dans Cherry 2000.

hésite entre le western, le survival futuriste et l'anticipation sociale, modèle *Les Femmes de Stepford*. Moral avec ça, en plus, puisque l'esseulé préfèrera Mélanie à sa poupée Barbie cybernétique. Cela dit, y'avait pas photo… (M52P.36).

(*) *«Et quid de nos anus homoplules ? »* entends-je murmurer dans le fond. Rassurez-vous, tout est prévu, puisque dans une séquence figurent le robot de **Planète interdite**, ainsi que Gort, celui du **Jour où la Terre s'arrêta** (un film « Gort », donc…).

CHERRY FALLS

2000. RÉAL. ET SCÉN.: GEOFFREY WRIGHT. INT.: JAY MOHR, JOE INSCOE, MICHAEL BIEHN, BRITANNY MURPHY, CANDY CLARK, AMANDA ANKA. PROD.: MARSHALL PERSINGER, ELI SELDEN, GOOD MACHINE INTERNATIONAL/OCTOBER FILMS INTERNATIONAL. USA.

Slasher méchant où le tueur s'acharne cette fois sur les adolescents vierges d'une petite ville (Cherry

Cherry Falls : le tueur s'attaque aux vierges. Pour une fois, à Mad, on ne risque rien !

Falls), ce qui favorise chez les victimes potentielles le passage à l'acte (pour ma part j'utilise volontiers ce plan drague d'une efficacité redoutable. Je dis juste *« Hello, je viens de Cherry Falls »* et on me répond généralement *« J'ai compris, où est-ce qu'on se met ? »*). Même si l'argument paraît bateau, l'auteur de **Romper Stomper** et **Metal Skin** le traite avec virulence, et derrière les exactions de ce serial-killer d'un nouveau genre (n'oublions pas que Jason massacrait plutôt les jeunes délurés !), se profile toute une satire de la société américaine et de ce thème du psychopathe en particulier. Il faut ajouter que Geoffrey Wright est Australien et qu'il s'agit de son premier film aux USA. Caustique ou pas, le titre fit les beaux soirs de nombreux festivals : Gérardmer, Bruxelles et même Sitges, où il remporta le prix de la réalisation. (M129P.39).

Cannibal Holocaust

RÉSUMÉ :
Des journalistes ayant disparu dans la jungle amazonienne alors qu'ils tournaient un reportage sur les populations primitives qui la peuplent, le Professeur Monroe, anthropologue réputé, est chargé de partir à leur recherche. Retrouvant sur place les traces d'une enquête qui semble s'être achevée en tragédie, le scientifique va peu à peu basculer dans un voyage au bout de l'horreur...

Rarement, film d'horreur aura déclenché, en son temps, autant de polémiques que le désormais célèbre CANNIBAL HOLOCAUST de Ruggero Deodato. De la Saison Cinématographique aux fanzines d'alors, nul ne resta indifférent à ce film au contenu inédit qui eut le mérite de repousser les limites de l'horreur visuelle et morale.

D'emblée, posons-nous la question suivante : la notoriété du film (plus que sa réussite) ne vient-elle pas de l'accumulation de séquences « scandaleuses » (punitions sexuelles, massacres d'animaux) plutôt que de son traitement totalement original et de son thème tout bonnement dérangeant ?
À l'évidence, le procès qui fut fait à **Cannibal Holocaust** était d'étaler un soi-disant racisme (ce dont l'auteur se défend) ainsi qu'une explosion dans l'horreur jamais vue jusqu'alors (on a pu lire à ce sujet le terme de *« prostitution de la violence »*).
Or, force est de constater que la polémique ne s'embarrassa pas de poser un regard véritablement critique sur le travail de Deodato, qui eut l'idée non seulement de donner un ton réaliste à son entreprise par l'intermédiaire d'un style « reportage », avec tout ce que cela sous-tend aux niveaux technique et idéologique, mais aussi de livrer au spectateur un matériau à l'état brut, pour aboutir dans son propos.
On pourra toujours taxer Deodato d'opportunisme (le marché du film d'horreur est financièrement très rentable et la récupération scandaleuse de faits « authentiques » fait souvent recette) et l'on pourra toujours le traiter de négrier. Ceux qui l'ont accusé de faire ce film pour de bêtes raisons commerciales n'ont qu'à aller jeter leur pierre à d'autres produits moins réfléchis mais plus aptes à manipuler les masses, ou mieux encore, aller dénoncer certaines super-productions tournées à grands renforts de main d'œuvre bon marché.

AU FOND DE L'ABYME

Car **Cannibal Holocaust** s'avère être un film d'une terrible lucidité et finalement dénonciateur de certains procédés déontologiques inacceptables issus de la vague « Mondo » engendrée par le (tristement ?) célèbre **Mondo Cane** de Gualtiero Jiacoppetti.
Cannibal Holocaust propose ainsi au spectateur un voyage au sein d'un monde cannibale mais par l'intermédiaire d'une double mise en abyme à l'intérieur de laquelle cohabitent deux points de vue. Le premier nous montre un anthropologue parti à la recherche de quatre journalistes disparus (= le point de vue du réalisateur) tandis que le second nous donne à voir des journalistes qui ont filmé leur reportage à travers le prisme de leur vision raciste des civilisations (– objectif : faire « croire » à un contenu véridique). Pour étayer son propos, l'auteur du **Dernier monde cannibale** (autre classique du genre que beaucoup trouvent plus réussi que cet opus) nous offre une suite de rites et de rituels, tous principalement axés sur les punitions sexuelles, et agencés comme il suit : d'une part, tout au long du parcours de l'anthropologue, puis, d'autre part, tout au long des exactions commises par les reporters. Ces séquences (hormis celles de la jambe amputée et de l'incendie du village provoqué volontairement par les reporters) constitueront le fil rouge du film de Deodato. C'est donc un véritable voyage au bout de l'horreur humaine qui est proposé au spectateur.

Inutile de dire que cette vision en continue (puisque d'un bout à l'autre du métrage, les scènes horrifiques tournent en majorité autour de la sexualité) instaure une ambiance de malaise qui n'ira qu'en s'accentuant. Dès lors, si l'on tente d'oublier les nombreux écarts de réalisation à proprement parler, impossible de nier la complexité et l'ambiguïté du point de vue que charrie le film de Deodato.

POINT DE VUE, IMAGES DU MONDE

Bien entendu, n'oublions pas que nous sommes face à un film d'horreur, que tout ceci n'est que pure fiction et que le but de toutes ces séquences de punitions sexuelles est de secouer le public, voire de lui faire endurer le pire. En fait, nous nous trouvons en face d'un film qui cherche à effectuer un travail de fond sur le spectateur. Ce qui n'a pas manqué d'aboutir à de légitimes interrogations sur une éventuelle stigmatisation des peuplades primitives ou sur le regard amoral porté par le réalisateur et par les images qu'il a tournées et/ou exploitées. De là découlent les accusations de racisme et le flou entretenu autour de l'origine réelle des images dévoilées.
Cette vision terrible de la femme empalée et cette séquence atroce de l'avortement (au cours de laquelle un fœtus est enfoui dans le sable et la femme adultère tuée à coups de pierre) sont suffisamment fortes, suffisamment adroites pour que le film ne quitte pas sa trajectoire de film d'horreur jusqu'au-boutiste. C'est-à-dire qu'il n'y a pas, à mon avis, d'autre but que la fonction pure d'effrayer le spectateur. Ainsi, ne sachant pas si Deodato a effectué des recherches ou non concernant les rituels montrés à l'écran (on pense aussi à la scène du guide qui exhibe ses organes génitaux pour recueillir la sympathie d'une des tribus), quoiqu'on en pense ou qu'on en dise, force est de constater qu'il y a là un véritable travail sur le point de vue qui fait de **Cannibal Holocaust** plus qu'une simple bande débile à deux euros comme Umberto Lenzi sait si bien le faire.

LE FILM D'HORREUR ULTIME

Mais au-delà de ces séquences mettant en scène les indigènes dans leur contexte, **Cannibal Holocaust** se propose de traiter son sujet au maximum de ses possibilités. Le débat prend une autre tournure lorsque les médias sont évoqués. Car qu'est-ce qu'en substance **Cannibal Holocaust** ? Une dénonciation. Or, voilà que la partie la plus intéressante (la partie « filmée par les journalistes ») parle de cinéma (technique et idéologie), parle du rapport à l'image, parle du travail du réalisateur et des positions qu'il choisit de prendre.
La coupure entre les deux parties est franche. Jusqu'ici, Deodato s'ingéniait à mettre son film en images de façon plus ou moins percutante, sans arriver vraiment à dépasser les qualités d'un honnête film de série, cette carence étant palliée par un contenu percutant. La vision de la seconde partie prend une autre tournure. L'anthropologue et des gens de la télévision, cherchant à montrer un film « scandale », contemplent avec le spectateur le terrifiant regard des reporters sur le monde primitif qu'ils viennent de violer (à leurs dépens).
Ce film (un reportage, en fait) où est montrée à l'état brut (c'est-à-dire intégralement) la dure « loi de la jungle » (les Blancs contre l'Enfer Vert), nous donne à voir un accouchement, la mort d'un indigène, un repas à base de singes vivants, etc. Il est « enrichi » d'un son direct défectueux, de parties abîmées, d'amorces visibles, de choses qui n'ont rien à voir avec les cannibales (les journalistes jouant à se filmer nus, l'amputation de la jambe d'un guide mordu par un serpent, deux protagonistes (?) faisant l'amour après avoir incendié le village qu'ils ont investi, une scène de pipi, etc.) pour terminer sur la propre mort des reporters en train de se filmer…

SNUFF YOU !

À partir de ce moment, **Cannibal Holocaust** nous met en présence de plusieurs groupes d'individus aux opinions et au comportement très divergents : les reporters, l'anthropologue, les médias, nous-mêmes. Racisme et voyeurisme pour les premiers, humanisme pour le second, spéculation pour les troisièmes, tout cela ramassé et synthétisé dans les yeux et le cerveau du quatrième ! Deodato dénonce ainsi la bassesse de l'être humain sans jamais livrer de discours édifiant : il préfère nager dans cette fange et y entraîner son spectateur plutôt que d'adopter un point de vue dominant et moralisateur.
Deodato fait aussi le triste constat de son métier de cinéaste, c'est-à-dire de voyeur permanent. En fait, si son film se déroule en deux parties distinctes, ce n'est pas par hasard. Prenons l'exemple du rat et de la tortue que l'on a tués exprès pour les raisons du film. Le cas insupportable du rat est là pour sa signification première : provoquer un électrochoc au spectateur (ce

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Un reporter filme avec complaisance le cadavre d'un indigène abandonné par sa tribu. Une manière pour le réalisateur Ruggero Deodato de dénoncer le voyeurisme des médias.

Des cannibales surpris dans un rituel des plus étranges…

Avant de s'enfoncer plus profondément dans la forêt amazonienne, le Professeur Harold Monroe (Robert Kerman, un acteur spécialisé dans le porno et les zèderies horrifiques, et dont le dernier rôle en date fut un caméo dans… le Spider-Man de Sam Raimi !) taille le bout de gras avec des guerilleros qui occupent la région.

« Accepté » par une tribu de cannibales, le Professeur Monroe, en bon anthropologue, s'adapte aux coutumes afin de mieux les étudier.

qui passe, bien entendu, par l'écœurement). Le dépeçage tout aussi inhumain (et d'ailleurs plus long) que l'on fait subir à la tortue et qui est montré dans toute sa longueur sert à dénoncer la complaisance des journalistes, leur caractère morbide et malsain (puisque dans la logique du film, ce sont EUX qui ont filmé ce massacre).
Pourtant, c'est Deodato qui a tourné ces deux séquences et, paradoxe de la chose, pour que l'impact soit le plus fort possible, il a eu recours au snuff (ce qui le met d'emblée dans une position très dangereuse par rapport à ce qu'il veut dénoncer). Nous en arrivons à une situation complexe : est-il facile de condamner ce parti pris que Deodato a expliqué sans détour ? Peut-on accuser le réalisateur de basses manœuvres commerciales et mercantiles ? Ou alors, Deodato s'est-il volontairement inclus dans le type de cinéastes qu'il dénonçait ?

AU CŒUR DE LA POLÉMIQUE

Le procès qui a été fait à **Cannibal Holocaust** a trop souvent porté sur sa globalité, les séquences snuff n'ayant fait qu'apporter de l'eau au moulin des détracteurs les moins partisans ! Car, encore une fois, pourquoi ricaner à une connerie comme **Cannibal Ferox** et pourquoi lapider le film de Deodato ? Il faut dire que Deodato a clairement cherché les embrouilles. En effet, pour préparer le spectateur à la boucherie finale, le réalisateur n'a rien trouvé de mieux que de souligner le caractère inhumain des journalistes en leur faisant incendier un village cannibale pour prouver la supériorité du monde civilisé et violer à trois une femme de la tribu voisine. Comme d'habitude, les détracteurs du film, devant la violence voyeuriste et amorale de ces scènes, n'ont pas manqué de se jeter à bras raccourcis sur le cinéaste et de le juger à l'aune de ces séquences insoutenables.
Faut-il une fois de plus condamner et rejeter ce film parce qu'il dénonce ce dont il se réclame : l'horreur et la bêtise humaine ? On peut également parler des effets spéciaux très réalistes du film. Pourquoi encenser les maquillages gore de **L'Enfer des zombies** (quitte à comparer deux films, autant qu'ils soient de même nationalité) et non pas ceux de **Cannibal Holocaust** ? Et allons plus loin : qui, à la finale, est contre le carnage monstrueux dont sont victimes (que méritent ?) les « journalistes » ? S'est-on seulement posé des questions sur cette manière de retranscrire un cinéma à l'état brut dans la seconde partie du film (pellicule rayée, amorces visibles, son défectueux) ? Qui a évoqué ce travail de recherche formelle sur l'ambiance d'un film et l'idée de restituer dans leur intégralité les fantasmes des journalistes en projetant simplement ce que la pellicule avait enregistré ?

Ci-dessus, de haut en bas : Un empalement anthologique et ultra réaliste pour LA scène choc de Cannibal Holocaust. Il s'agit du visuel le plus connu du film, qui fut même repris sur certaines affiches dans les pays où la censure se faisait plus laxiste.

Une femme à moitié nue qui se débat dans la boue... tout ça ressemble franchement à un combat de catfight. A moins qu'il ne s'agisse d'une pauvre journaliste torturée par un des primitifs du coin !

CONTRASTES ET DÉCALAGES

Pourtant, on aurait tort d'attribuer simplement la « réussite » de **Cannibal Holocaust** à sa seconde partie, qui se focalise sur les épouvantables forfaits des journalistes et sur leur mort, et d'oublier toute la mise en place des événements. S'il est vrai que les premières minutes du film sont particulièrement bâclées (le commando armé jusqu'aux dents qui s'enfonce dans la jungle pour aller traquer de misérables autochtones), bien ancrées dans une tradition bis italienne (avec maquillages approximatifs et tutti quanti), la suite du propos est résolument d'une autre envergure. De même, on tentera de pardonner à Deodato le fait que l'anthropologue et ses deux guides ne s'enfoncent pas si profondément que cela dans l'Enfer Vert, au contraire des journalistes, qui semblent avoir atteint le fin fond de la jungle amazonienne. Idem lorsque le réalisateur filme (en champs/contre-champs montés en parallèle avec des images insoutenables) l'attitude perplexe de l'équipe de télévision avec une platitude déconcertante !
Malgré ses quelques maladresses, la lucidité et l'actualité du film sont indéniables. **Cannibal Holocaust** a ainsi anticipé sur la célèbre séquence du meurtre filmé en vidéo de **Henry, Portrait of a Serial Killer**, mais aussi sur les débordements voyeuristes de certaines images d'actualité que l'on peut voir aujourd'hui à la télévision. Pourtant, même si le discours du film sur le choc des civilisations et sur la mauvaise conscience de l'homme blanc moderne peut paraître un brin rebattu et exposé de manière quelque peu maladroite, les images qui défilent à l'écran ne laissent pas d'interroger et de pousser le spectateur dans ses derniers retranchements, tout en tirant le film vers les rives de ce que l'on peut appeler une certaine poésie de l'horreur. Il y a dans **Cannibal Holocaust** une tendance au contrepoint et au décalage choquant qui, imperceptiblement, introduit le spectateur dans un univers où la pire des cruautés peut côtoyer la poésie (le viol puis le massacre de Francesca Ciardi au son de la musique champêtre et mélancolique du générique). Il est vrai que dans ces enchevêtrements de corps se livrant à toutes sortes de viols et d'horreurs, il y a une sorte de beauté vénéneuse qui transpire. Finalement, peut-être que nous sommes particulièrement sensibles à cette forme d'esthétisme du fait que ce film nous renvoie également à nos instincts primitifs (ou tribaux).

LITTÉRALEMENT PRIMITIF

Du coup, on peut préférer cette sorte de discours direct à la métaphore. **Cannibal Holocaust**, avec ses images à la fois choquantes (les reporters se filmant nus sans aucune motivation), belles (l'anthropologue s'offrant nu aux femmes de la tribu) et révoltantes (les séquences snuff), voire dérangeantes (les nombreuses punitions sexuelles), revêt parfois le caractère d'un hymne à la nature qui prêche un retour aux formes sexuelles primitives. Et peut-être, vu sous cet angle, jamais film d'horreur aussi inhumain n'aura atteint son objectif.

Stéphane DERDERIAN

ITALIE. 1980. RÉAL.: RUGGERO DEODATO. SCÉN.: GIANFRANCO CLERICI ET GIORGIO STEGANI. DIR. PHOT.: SERGIO D'OFFIZI. MUS.: RIZ ORTOLANI PROD.: FRANCO DI NUNZIO ET FRANCO PALAGGI POUR F.D. CINEMATOGRAFICA. INT.: ROBERT KERMAN, FRANCESCA CIARDI, PERRY PIRKANEN, LUCA BARBARESCHI, SALVATORE BASILE, RICARDO FUENTES, GABRIEL YORKE... DUR.: 1H26 (COPIE SORTIE EN FRANCE). SORTIE FRANCE LE 22 AVRIL 1981.

L'ÉTRANGE FESTIVAL

CAEN

DU 26 AU 28 FÉVRIER

AU CINÉMA LUX

26 février : FEAR X

27 février : MAY / MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE

février : CHRISTINE / ELEPHANT de Alan Clarke / LA CRÉATURE

CINÉMA
ux

Renseignements 02 31 82 29 87

LE HORLA
Vidéo-Club - Bouquiniste - Cafétéria

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Rech. correspondants fan de cinéma, de Peter Jackson, Georges Lucas, Steven Spielberg et Wes Craven. J'attends vos lettres avec impatience (prenez papier, stylo et que la force soit avec vous sinon Gollum va se fâcher !). Boniface David, 252 av. Bir Hakeim, 83200 Toulon.

■ Rech. en VHS **Jeux de nuit** (de Vadim), épisodes de la série ***Rose***, **Spider-Man** (1977), ***Le Sixième sens*** (série TV). Vends K7 originales de **La Plage sanglante**, **Psychose 2**... Merci de me contacter au 02 40 96 32 05.

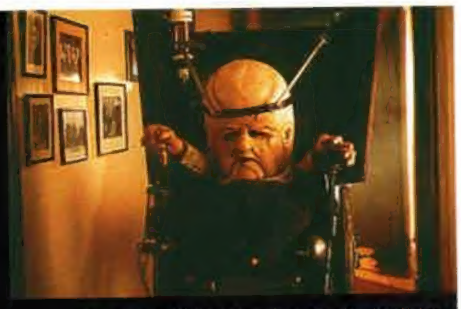
■ Vds en T.B.E. en L.D. Pal collection James Bond du 1 au 14 (cinémascope), en DVD zone 1, les saisons 1 et 2 de ***X-Files*** 85 € fdp inclus, **Halloween 5** neuf sous blister 23 € + DVD zone 2 de **Patrick**, **Blow** 15 € et collection complète des Lucasfilm Magazine du 1 au 34. Cherche Mad Movies du 1 au 14, 16, 18 et 19. Armand au 03 83 32 04 56.

■ Rech. VHS originaux **La Mauvaise graine** (Warner), **Le Baron vampire** (Dynastie) et **Autoroute pour la mort** (Vestron). Tél. : 06 76 29 05 62.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

Ça y est ! Après des années de tractations âpres et tendues, nous avons enfin réussi à publier une photo de Damien Granger, ici représenté sur sa chaise préférée, en plein bouclage du numéro que vous tenez entre les mains. Tout d'un coup, on comprend mieux son surnom de « Big Boss »... (mais si, on voit très bien l'aura d'autorité qui se dégage du bonhomme...)

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.



Dans le n°159, il fallait reconnaître **Simetierre 2** (1992) de Mary Lambert. Bravo à Franck Katona, Arnaud Merlet, Paul Ferré et Christophe Frapier.

Dans le n°160, il fallait reconnaître **Troma's War** (1988) de Michael Herz et Lloyd Kaufman. Bravo à Dominique Nadotti et Romain Renier.

■ Rech. VHS VF ou VOST ainsi que les jaquettes de **Histoire de fantômes chinois**, **Convoi de femmes**, **Devil Girl From Mars**, **Target Earth** ainsi que **Les Envahisseurs de la planète rouge** uniquement en VF. Fabre Jean-Paul, 41 allée du Cassieu 11400 Castelnaudary.

■ Vds t-shirts **Evil Dead**, **Evil Dead 2**, **L'Armée des ténèbres**, et **Evil Dead Trilogy** (15 € par t-shirt). Laurent 03 89 23 03 44.

■ Rech. VHS **Terminus** de Pierre William Glenn *(y'a vraiment des vicelards en ce bas monde...)* et correspondant cinéma SF habitant Bruxelles. Schlafmumter Christian, 14 rue Voltaire 92300 Levallois-Perret.

■ Urgent, rech. poster original d'**Une Nuit en Enfer** (grand format de préférence) et tout ce qui se rapporte à ce putain de film *(dis-donc, sois poli un peu, on peut pas se permettre d'écrire "putain" dans un magazine comme Mad Movies quand même... C'est vrai quoi, putain de merde alors !)* (photos, figurines, magazine...) ainsi que les posters de **Piège de cristal** et **Reservoir Dogs**, à prix raisonnable. Rémi Debeil, 8 rue Gaston Pinot, 75019 Paris. Tél. : 01 42 45 51 16 ou 06 18 36 21 44.

■ Rech. VHS ou DVD zone 2 du film **Ces garçons qui venaient du Brésil** + DVD zone 2 des films de Riefenstahl. Jean au 06 11 36 54 84.

■ Urgent, rech. : épisode 5 (entretien) de ***Disparitions*** diffusé récemment sur Canal +, VHS ou DVD **Cubby House** (si, si ! Je continue à chercher !) *(Eh ! Oh ! Si vous commencez à mettre des vannes en réponse aux nôtres, va plus y avoir de place pour les petites annonces tout à l'heure...)*, **Les Démons du passé** et **Brother Hood 2 - La Confrérie**. Patrick Monteau, 6 imp. du Vieux Chêne, Cherves 16370 Cherves Richemont.

■ Vds Mad Movies, E.F., MMF, M bis, C.Z.Z. impact, livres, affiches, vidéos, fanzines, B.D., synopsis... Liste de 23 pages. Guillaume Trivin, 1 place Paul Edouard 38420 Le Versoud.

■ Collectionneur propose nombreuses K7 et DVD de films rares de SF/fantastique, péplum, western, aventure : **Robinson Crusoë sur Mars**, **L'Étrange créature du lac noir** (en 3D), **Dar l'invincible**, **Le Guerrier de l'espace**, **New-York ne répond plus**, **Le Dernier rivage**, **Starfighter**, **Mars Needs Women** *(oui, nous aussi d'ailleurs...)*, **Bataille au-delà des étoiles**, **Tarentula...** Importante liste contre 4 timbres à D. Vanleene, 315 rue Taffin 62730 Les Attaques. Tél : 06 85 12 68 08.

■ Rech. tout document sur William Friedkin (EF, Starfix...) et VHS : **The Birthday Party**, **Les Garçons de la bande**, **Le Coup du siècle** (**Deal of the Century**). Pierre-Elie Brouillard au 03 81 81 35 66.

■ Achète films thème « pirates » des années 50 et 60 : **Mary la Rousse**, **Femme pirate**, **L'Aigle de Madagascar**, **Le Corsaire rouge**, **La Flibustière des Antilles**, **Pirate du roi**. Mazel Frédéric, 143 route Mourre Poussin 84300 Taillades. Tél. : 04 90 71 20 10, le soir.

■ Vds Mad Movies du n° 30 à 118 (sauf quelques numéros). 200 € le tout. Jippé au 02 43 94 12 04 (le soir).

■ Collectionneur vds nombreux films d'horreur, fantastique et fiction anciens ou très récents, voire même inédits. Dovilliers Patrick, 50 rue Charcot 74100 Annemasse. Tél. : 04 50 38 52 48 dès 16 h.

■ Vds figurines **Star Wars** 77 (loose TBE) et nbrx blisters 95/98 (figurines/vaisseaux) + BD Strange (56 à 180) SP Strange (1 à 36) et Titans (1 à 50). Tél. : 06 70 12 18 71.

■ Vds DVD, LD, K7 de 2 à 25 €. Livres et mags de 1 à 10 €. Liste sur demande. Tél. : 06 09 24 86 55 (de 13 à 23 h) 01 46 08 09 84 ou madcine@aol.com.

■ Rech. anciens films d'épouvante format 35 mm pour machine hantée *(allez, pour toi, ce sera une bonne cure de désintoxication, je crois...)*. Jean-François au 04 68 53 01 82.

■ Collectionneur propose sur la série *V*, les mini-navettes en maquette, le triax, le vaisseau-mère, voitures customs au 1/60. Liste contre 2 timbres à 0,50 € non collés. Ramousse Arnaud, Les Cèdres, 23 bis Val de Gorbio 06500 Menton. Tél. : 06 88 52 55 62 entre 14 et 17 h.

■ Urgent ! Fanatique de Dario Argento cherche B.O. de **Trauma** ainsi que **Deux yeux diaboliques** (**Due Occhi Diabolici**) et tous documents sur les films du maître (affiches, photos, press book...). Marc au 06 10 67 56 14.

■ Des ninjas (**Rage of Honor**), des kick-boxers (**Fist Fighter**), du gore (**Elves**), du X (**Vista Valley**) et beaucoup d'autres K7 à vendre à bas prix. Liste à : Jean-Pierre Duhayon, 10 square du Pont de Sèvres 92100 Boulogne.

■ Vds VHS **Le Bal des vampires**, **Dynamite Jones**, **Le Point de non-retour**, **Yakuza**, **Day of the Animals**. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez 65000 Tarbes.

■ Vds DVD zone 2 : **Class of nuke'em high I**, **II**, **III**, **Cannibal the Musical**, **Sergent Kabukiman**, **The Bunker**, **La Reine de Nacre** (Bernard Werber), **Chromosome III**, **Exorcism**, **Scanner**, le tout 100 €. Salin Seb., 61 rue François Rabelais 45200 Amilly.

■ Vds **Dune**, **E.T.**, **Terminator**, **Independance Day**, **Goldeneye** en K7 et **Y a-t-il un pilote dans l'avion** en DVD. Sylvain Plouchard, 4, allée du Jura 91800 Brunoy.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

INTERVIEW EXCLUSIVE DES RÉALISATEURS SUR LEUR CARRIÈRE, TOUS LEURS FILMS DÉCRYPTÉS ET BIEN PLUS ENCORE.

Oui, je commande

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**

HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**

HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

RHUM
BACARDI

Casa fundada en CUBA en 1862*

C'est en voyant des chauves-souris peupler sa distillerie, que Don Bacardi pensa à les utiliser comme emblème.

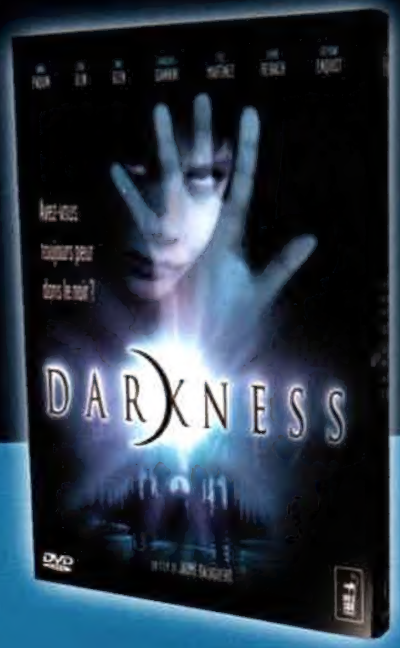
ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. CONSOMMEZ AVEC MODÉRATION.

Avez-vous toujours peur dans le noir ?

"Un film rare,
un pur concentré de cinéma"
Mad Movies

Le nouveau film de JAUME BALAGUERÓ, le réalisateur de *la secte sans nom*
Sélection officielle Festival de Gérardmer 2003

Digipack 2 DVD :
Making of - Scènes coupées - Effets spéciaux
Entretiens avec Jaume BALAGUERÓ et Brian YUZNA
Pré-film annonce de Cannes - Affiches - Photos de tournage...



13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

OUI 102.3 FM

EN VENTE EN DVD VIDEO
LE 18 FEVRIER 2004

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM